This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

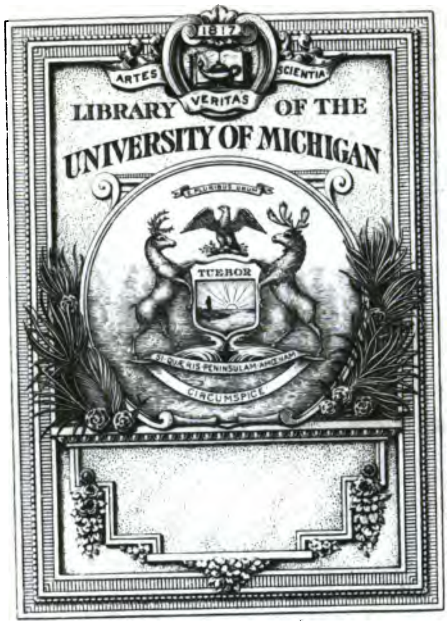
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



THE GIFT OF
H. P. Davock

828
Y71
tL

ŒUVRES CHOISIES

D'YOUNG ET D'HERVEY.

I.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
Rue de la Harpe, n. 80.

LES

NUITS D'YOUNG,

SUIVIES

DES TOMBEAUX ET DES MÉDITATIONS D'HERVEY, ETC.

TRADUCTION DE LE TOURNEUR.

Nouvelle Édition.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1827.

H. P. Brooks
Gift

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Si Edouard Young n'eût été qu'un habile théologien, sa vie intéresserait peu la postérité; mais le grand poëte, l'écrivain original est sûr d'accompagner à l'immortalité les Swift, les Shaftesbury, les Pope, les Addison, les Richardson, dont il fut ou l'ami ou l'associé littéraire. Il eut part au célèbre ouvrage du *Spectateur*. Il a survécu le dernier de ce groupe d'auteurs fameux qui ont illustré l'Angleterre et le commencement de notre siècle.

Young eut moins de goût que ces écrivains. Mais on dirait qu'il dédaigna d'en avoir. Ennemi jusqu'à l'excès de tout ce qui sentait l'imitation, il abandonna son imagination à elle-même. Né pour être original, il a voulu l'être, et remplir une

tâche qui lui fût propre. Quittant les routes ordinaires, c'est au milieu des tombeaux qu'il est allé bâtir le monument de son immortalité. C'était le placer dans des lieux où il avait le moins à craindre de se voir suivi par des rivaux. Mais quand le même goût et les mêmes chagrins y en entraîneraient d'autres, ils verraient bientôt que, s'il est aisé d'y bâtir avec plus de régularité, il ne l'est pas d'atteindre à la même hauteur.

Le poëme des Nuits avec ses défauts, n'en est pas moins la plus sublime élégie qui ait jamais été faite sur les misères de la condition humaine, et le plus hardi monument où les grandes beautés de la poésie brillent unies aux grandes vérités de la morale. C'est un ouvrage unique dans son genre.

Young est né en 1684, à Upham, comté de Hampsire. Il fit ses humanités au collége d'Oxford, et à l'âge de vingt-quatre ans son droit au collége d'All-Souls; mais il avait trop d'imagination pour se con-

tenter de ces connaissances. L'instinct de son génie naissant l'avait porté de bonne heure à la poésie. Dès sa jeunesse, il sentit cette passion pour la gloire qui présage ordinairement les grands talens, et qu'étouffe souvent l'amour des richesses. Young courtisa long-temps la fortune et la gloire; il n'obtint que la dernière, que les hommes ne sont pas libres de refuser au génie.

Il débuta par sa tragédie de *Busiris*, en 1719, qui fut suivie deux ans après de la *Vengeance*. Ces deux pièces, et surtout son poëme sur le jugement dernier, avec *le Triomphe de la Religion*, ou *l'Amour vaincu*, annoncèrent aux Anglais qu'un grand écrivain de plus venait prendre son rang parmi ceux qui fixaient alors leur admiration. Les grands le recherchèrent. Il s'en trouva un qui voulut sérieusement lui être utile : le duc de Warthon se déclara publiquement son Mécène, et fut encore son bienfaiteur.

Quand on s'écarte de son goût, le pre-

mier obstacle qui nous arrête dans une autre route, suffit ordinairement pour nous ramener à la première. Young quitte le droit, et porté par le tour de son esprit à l'étude de la morale et de la théologie, il prend les ordres. Il fut presque aussitôt nommé chapelain du roi; et deux ans après, en 1730, le collége où il était agrégé lui donna la cure de Wettwin, dans le Hersfordshire, estimée 300 livres sterling de revenu. Dès l'année suivante, il quitta son agrégation pour épouser la veuve du colonel Lee, fille du comte de Litchfield. S'il eut à se plaindre de la fortune, qui le borna à sa cure, elle l'en dédommagea en lui donnant pour compagne une épouse douée d'excellentes qualités, et surtout d'une grande douceur de caractère.

On lui fit toujours à la cour un accueil fort honorable et fort stérile. Il jouissait cependant de la plus grande faveur auprès du prince de Galles; et peut-être eût-il obtenu à la fin une place considérable :

mais la mort de ce prince, arrivée en 1751, acheva de faire évanouir les espérances qu'il pouvait encore avoir d'avancer dans les dignités de l'église.

J'avoue qu'à la première lecture des Nuits, je fus étonné d'apprendre d'Young même, qu'il avait été courtisan. Qu'y a-t-il en effet de commun entre la cour et un homme de génie, amoureux de la solitude, qui ne se repaît que d'idées tristes et sombres, et qu'on voit toujours rêvant au milieu des tombeaux sur l'immortalité? Aussi ne faut-il pas croire que cette mélancolie profonde que respirent ses Nuits, ait été toute sa vie l'état de son cœur. Sans doute, il eut toujours pour la retraite ce goût naturel aux âmes sensibles et nécessaire aux gens de lettres; mais ce penchant n'exclut point en lui une ambition fondée sur des talens du premier ordre, et qui ne faisait qu'ajouter les espérances du courtisan aux vertus de l'homme de bien. L'expérience et les années l'avaient déjà détrompé de cette illusion, lorsque

la douleur vint étouffer dans son cœur tous les désirs de fortune et l'enfoncer dans la solitude.

Vers l'année 1741, la mort en moins de trois mois lui enleva sa femme, et les deux enfans qu'elle avait eus de son premier mari. Il les aimait aussi tendrement que s'ils eussent été les siens, et ils le méritaient. Ces trois pertes successives accumulèrent les larmes dans le cœur de ce vieillard, âgé de près de soixante ans. Dégoûté du monde et de la vie, privé tout-à-coup de tout ce qu'il avait de plus cher, c'est alors que, pour ainsi dire, il descendit vivant dans la tombe de ses amis, s'ensevelit avec eux, et tirant le rideau entre le monde et lui, il ne chercha plus ses consolations que dans cet avenir où l'homme triste et malheureux se plaît à se réfugier. Ses larmes ne furent pas stériles pour sa gloire; et son génie, loin d'être oisif et muet dans sa douleur, semblait attendre ces trois coups de foudre pour s'élancer dans le sombre empire de

la mort, et pénétrer jusqu'aux régions heureuses dont il est le passage. Telle fut l'occasion de son beau poëme des Nuits, celui de ses ouvrages qui est le plus original, et qui n'est propre qu'à lui.

Semblable à ces lampes sépulcrales, son génie brûla dix années sur les tombeaux de ses amis. A force de répandre ses regrets, leur amertume s'adoucit; il vécut plus tranquille, et même il vécut longtemps depuis. On peut s'étonner qu'un chagrin si actif et si profond n'ait pas abrégé ses jours. Comment cette imagination brûlante, dont la sombre tristesse avait concentré les feux, et qui a pénétré ses écrits d'une flamme qui allume encore l'imagination de tout lecteur sensible; comment, dis-je, cette fièvre continue de la douleur et de l'enthousiasme n'a-t-elle pas en peu d'années fatigué, desséché ses organes et dévoré sa vie?

Enfin la mort qu'il avait tant invoquée, arriva le 12 avril 1765. Elle le frappa dans son presbytère de Wettwin. Si sa mo-

deste piété lui fit souhaiter de quitter la vie sans bruit et sans appareil, les hommes ont accompli son vœu à la lettre. Les muses mêmes n'ont pas pleuré sur sa tombe. Il y est descendu dans un profond silence. Les solennités les plus succinctes avec lesquelles on congédie le pauvre, furent négligées pour lui. La cloche attendit pour sonner que le cercueil fût sorti de la maison; et ce corps, qu'avaient illustré une âme vertueuse, un génie sublime, ne reçut pas même les honneurs vulgaires. Il était le fondateur d'une école de charité dans sa paroisse; les écoliers et le maître dédaignèrent d'accompagner leur bienfaiteur à son tombeau!....

Les Anglais rendent un témoignage honorable à sa mémoire. Sa vie prêchait la vertu aussi éloquemment que ses écrits. Il est aisé de voir par ses Nuits qu'il parlait d'après son cœur : c'est même le désir et le zèle qu'il avait de féconder dans les autres les vérités morales et religieuses dont son âme était nourrie, qui ont occa-

sioné la plupart des défauts de son poëme, considéré uniquement comme ouvrage littéraire.

Quand il était à son presbytère, il employait ordinairement plusieurs heures du jour à se promener dans le cimetière de son église. Son poëme fait aussi deviner qu'il veillait ou se relevait souvent dans la nuit pour aller méditer. On y trouve une foule d'idées et de sentimens qu'on n'éprouve point pendant le jour, et qui ne peuvent naître que dans l'âme du spectateur solitaire d'un ciel nocturne. Il n'est personne qui n'ait observé quelquefois combien les affections sont différentes dans ces heures de ténèbres et de silence. C'était dans ces couleurs fortes et sombres qu'il trempait ses pinceaux pour envelopper le tableau de ce monde d'un crêpe funèbre, et faire mieux sortir à côté de ses ombres tout l'éclat de l'immortalité.

Les âmes sensibles qui conçoivent qu'il est possible d'être heureux sans rire, se garderont de conclure du caractère sé-

rieux de cet auteur, qu'il fallait donc qu'il fût un homme insociable, un misantrope à fuir. Il aimait les hommes; il ne haïssait que leurs vices; et sa mélancolie, pour être si profonde, ne laissait pas d'être douce. Il ne parlait pas toujours de tombeaux et de mort: il aimait les jeux et les amusemens innocens.

Il faut maintenant que je prévienne le lecteur sur les libertés que j'ai prises dans cette traduction des Nuits. Ce sont les défauts que j'ai cru remarquer dans l'ouvrage qui m'y ont autorisé.

Le plus général, celui qui m'a paru le plus propre à inspirer le dégoût, c'est une abondance stérile, une reproduction des mêmes pensées sous mille formes presque semblables, un retour perpétuel de l'auteur aux idées qu'il a déjà épuisées. Les Anglais en ont porté le même jugement. J'ai élagué toutes les superfluités, et tout ce qui m'a paru bizarre, trivial, mauvais, répété et déjà présenté sous des images beaucoup plus belles. Mon inten-

tion a été de tirer de l'Young anglais un Young français qui pût plaire à ma nation, et qu'on pût lire avec intérêt, sans songer s'il est original ou copie. Il me semble que c'est la méthode qu'on devrait suivre en traduisant les auteurs des langues étrangères, qui avec un mérite supérieur, ne sont pas des modèles de goût. Par là, tout ce qu'il y a de bon chez nos voisins nous deviendrait propre, et nous laisserions le mauvais, que nous n'avons aucun besoin de lire ni de connaître.

Ce n'est cependant point l'extrait, ni l'esprit d'Young, mais la traduction entière des Nuits que je donne ici. J'ai pensé qu'on ne serait pas fâché de connaître en entier un poëme si singulier et depuis long-temps célèbre dans l'Europe. Mais mon but a été, comme je l'ai déjà dit, de faire de cette traduction un ouvrage qui pût trouver une place dans notre littérature.

Un autre défaut que j'ai entrepris, non

pas de faire disparaître tout-à-fait, je le crois impossible, mais du moins de diminuer, c'est le peu d'ordre qui se trouvait dans l'assemblage des différens morceaux dont chaque Nuit était composée. Elles n'ont point un objet distinct et particulier. Elles ne forment point un tout séparé. Le poëte quitte une matière dans un chant pour la reprendre dans un autre. Il y revient plusieurs fois, selon que les mêmes sentimens se renouvellent dans son âme, ou qu'il découvre de nouvelles réflexions et de nouveaux rapports. Ce qui aurait pu servir à former une seule nuit, est morcelé et dispersé par lambeaux dans les neuf nuits de l'original, sans que chaque portion appartienne plutôt à une nuit qu'à toute autre. On conçoit aisément que l'auteur, méditant sans plan et sans méthode sur les principales vérités de la morale et de la religion, devait retomber souvent sur les mêmes sujets, que l'idée de la mort lui rappelait autant de fois la vanité de la vie, l'immortalité, etc., et

qu'il devait sans cesse rentrer et tourner dans le même cercle.

Rien ne m'a paru porter une atteinte plus mortelle à l'intérêt qui a besoin d'être entretenu dans un ouvrage aussi sérieux, et qui par lui-même fatigue le lecteur, en le forçant continuellement à penser. Ce défaut ôtait à chaque nuit le charme de la variété, dont la première source est dans la nouveauté des objets. C'est du moins l'impression que j'ai ressentie à la lecture de mon premier essai où j'avais exactement suivi l'ordre de l'original. Malgré le penchant qui porte un traducteur à tout admirer dans l'auteur qu'il a une fois adopté, malgré les élans fréquens et les idées sublimes qui réveillent l'admiration à chaque page des Nuits, le sentiment déplaisant que causait la vue de ce désordre et de cette éternelle uniformité, ne s'effaçait point de mon âme. J'ai donc regardé cette première traduction comme un architecte ferait l'amas des matériaux d'un édifice, taillés et tout

prêts à placer, mais entassés au hasard dans huit ou neuf places différentes et mêlés dans des décombres. J'ai assemblé, assorti de mon mieux, sous un titre commun, tous les fragmens qui pouvaient s'y rapporter, et former une espèce d'ensemble. La même raison m'a fait multiplier ces titres, et des neuf nuits de l'original, j'en ai formé vingt-quatre. Dans cette espèce de bouleversement de mon original, je ne crois avoir qu'un reproche légitime à craindre, celui d'avoir attenté au désordre sublime de la douleur et du génie. Mais je me flatte de n'avoir pas profané ces élans de l'enthousiasme, cette succession rapide et tumultueuse des mouvemens et des transports d'une âme agitée qui s'élance et bondit d'idées en idées, de sentimens en sentimens. Il ne faut qu'une sensibilité ordinaire, pour vous faire reconnaître d'abord que ces endroits sont consacrés au génie, et vous avertir d'en écarter la main téméraire et glacée de la méthode.

Au reste, j'ai tâché de traduire aussi littéralement que j'ai pu, à raison de mon talent, et de la différence du génie des deux langues. Quand il m'est venu quelque idée qui pouvait servir de liaison aux autres, quelque épithète qui complétait une image, la rendait plus lumineuse, ou donnait plus d'harmonie au style, j'ai cru que c'était mon droit de l'employer. S'il était vrai que j'eusse quelquefois embelli l'original, ce serait une bonne fortune dont je lui rends tout l'honneur. Je ne la devrais qu'au sentiment dont il me pénétrait. Quand notre langue résistait à l'expression anglaise, j'ai traduit l'idée; et quand l'idée conservait encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment. Pour me faire mieux entendre, j'en citerai un exemple. Dans la quatrième nuit on lisait : « Le souvenir de la mort « de Narcisse fait rebrousser les pensées « les plus joyeuses de l'âge le plus gai « droit à la vallée des morts. » Voilà le mot à mot de l'anglais. Laissant cette

image trop sauvage pour nous, j'y ai substitué l'idée qu'elle faisait naître. « Le « jeune homme, dans la fougue de l'âge « et des plaisirs, suspendra sa joie pour « s'attendrir sur ton sort : il ira, mélan- « colique et pensif, rêver à toi au milieu « des tombeaux. »

Je ne doute point que cette prophétie de l'auteur ne se soit accomplie jusqu'à un certain point. Plus d'un lecteur aura donné des larmes à Narcisse, à Philandre, à Lucie. Plus d'un homme se sera enfermé avec Young, aura passé des heures délicieuses à rêver avec lui à la mort, à l'immortalité, aux malheurs de la condition humaine, aux étranges phénomènes de cette vie. « Que ne suit-on les lecteurs au « fond de leur cabinet, dit le comte de « Bissi ; on verrait que les ouvrages mé- « lancoliques sont ceux qui plaisent et « attachent le plus. » Soyez, tant qu'il vous plaira, gai, léger, frivole dans la société : dès que vous êtes seul, vous n'aimez plus tant à rire. Un ouvrage perpétuelle-

ment plaisant vous fatiguera bientôt, vous ennuiera. Ce n'est pas lui que vous choisirez pour vous consoler, si vous avez quelque sujet particulier de tristesse, ou si vous éprouvez ce sentiment vague et confus qu'on nomme ennui, et dont le vrai remède est placé dans l'attendrissement de l'âme et dans les pleurs de la sensibilité. Dès que l'âme est atteinte de ce malaise, lorsqu'elle éprouve cette espèce de plénitude et de satiété qui lui donne du dégoût pour la vie, rapportez-la dans la solitude : livrez-la quelques heures à ces auteurs mélancoliques qui étaient dans un état analogue au sien, lorsqu'ils ont écrit, et dès qu'ils auront tiré d'elle quelques larmes, vous ne tarderez pas à la sentir soulagée.

Il me reste à parler des autres ouvrages d'Young, que j'ai ajoutés à ses Nuits.

On peut regarder son poëme sur le Jugement dernier comme un heureux essai de son génie dans le genre où il devait exceller. Il annonce cette imagination

brillante et féconde dont il a déployé toutes les richesses dans ses Nuits : il décèle son amour pour les sujets lugubres et sombres. Il le donna vers l'année 1723, et les Anglais le reçurent avec les plus grands applaudissemens. J'en ai supprimé quelques morceaux qui déparaient l'ouvrage, et faisaient longueur, surtout après la lecture des Nuits.

On sera moins content de sa Paraphrase d'une partie du livre de Job. Cette longue suite d'interrogations sans réponse, et le défaut de variété dans les tours, y jettent une monotonie fatigante, qu'il n'était guère possible de corriger.

Le public ne sera pas fâché de trouver ensuite l'épître qu'il adressa dans sa vieillesse à Voltaire.

Il reste peu de chose à glaner dans ses autres ouvrages, après ce que j'en ai recueilli sous les titres de Revue de la vie, et de Pensées sur différens sujets.

Il s'est aussi essayé dans le genre lyrique, mais sans succès. Ce poëte si su-

blime, si original dans ses Nuits, n'est plus dans ses odes qu'un versificateur froid et vulgaire. Cette imagination si fougueuse, si amoureuse du désordre, s'éteint dès qu'il touche la lyre.

Le poëme, où il me paraît avoir montré le plus de sagesse et de goût, c'est *le Triomphe de la Religion*, ou *l'Amour vaincu*, qu'il donna peu de temps après son *Jugement dernier*. Le sujet est des plus propres à intéresser. La malheureuse Jeanne Gray, dont on connaît la fin tragique, en est l'héroïne. Si ma traduction a quelque mérite, et si j'ai rendu mon original, on ne sera point étonné du grand succès qu'il eut en Angleterre. Cet ouvrage attira tous les yeux sur ses talens et établit sa réputation. Beautés d'imagination, de sentiment, de morale, tout est prodigué dans ce récit poétique et touchant. On y trouve les scènes les plus théâtrales et les tableaux les plus pathétiques. Young est sublime dès qu'il peut s'attrister. C'est le peintre du malheur.

LES

NUITS D'YOUNG.

PREMIÈRE NUIT.

Les misères de l'humanité.

Doux sommeil, toi dont le baume répare la nature épuisée. Hélas ! il m'abandonne. Semblable au monde corrompu, il fuit les malheureux. Exact à se rendre aux lieux où sourit la fortune, il évite d'une aile rapide la demeure où il entend gémir, et va se reposer sur des yeux qui ne sont point trempés de larmes.

Après quelques momens d'un repos agité, et depuis long-temps je n'en connais plus de tranquille, je me réveille.... Heureux ceux qui ne se réveillent plus !... Pourvu toutefois que les songes effrayans n'épouvantent pas les morts dans le fond des tombeaux.

Quels flots tumultueux de rêves insensés

ont battu mes sens pendant le sommeil de ma raison! Comme j'errais de malheurs en malheurs! J'éprouvais toutes les horreurs du désespoir pour des infortunes imaginaires. Rendu à moi-même et retrouvant ma raison, qu'ai-je gagné à m'éveiller? Hélas! je n'ai fait que changer de maux, et je trouve la vérité plus cruelle encore que le mensonge. Les journées sont trop courtes pour suffire à ma douleur. Et la nuit, oui, la nuit la plus noire, au moment même où elle s'enveloppe des ténèbres les plus profondes, est encore moins triste que ma destinée, moins sombre que mon âme.

Maintenant arrivée au milieu de son cercle, assise au haut des airs sur son trône d'ébène, la nuit, comme un Dieu dans une majesté voilée et sans rayons, étend son sceptre de plomb sur un monde assoupi. Quel silence absolu! Quelle obscurité profonde! L'œil ne voit aucun objet : l'oreille n'entend aucun son. Toute la création dort. Tout paraît mort. Il semble que le mouvement qui donne la vie à l'univers se soit arrêté, et que la nature fasse une pause. Repos terrible; image prophétique de la fin du monde!... Qu'elle ne tarde

plus ! Destin, hâte-toi de tirer le rideau : je ne peux plus perdre.

Silence ! obscurité ! couple solennel, augustes enfans de l'antique nuit, vous dont la présence fortifie l'âme, vous qui guidez vers la sagesse les pensées naissantes, vous dont la puissance invisible relève l'homme abattu, et l'affermit sur sa raison, assistez-moi, je vous remercierai dans le tombeau. C'est là votre empire ; c'est là que ce corps fragile dont la poussière vous appartient, doit bientôt en tombant rendre hommage à votre terrible divinité. Mais que fais-je en implorant votre vaine puissance ? Qu'êtes-vous devant celui dont la voix, interrompant le silence éternel du chaos, envoya les étoiles du matin commencer leur course joyeuse au-dessus du monde naissant, et lui annoncer son créateur ? Être suprême, c'est toi que j'invoque ! Toi, qui du sein du néant fis jaillir le soleil dans l'univers comme une étincelle brillante, frappe mon âme et fais-y luire la sagesse. Voici l'heure où l'avare, au milieu des mortels endormis, veille à côté de son trésor. Tu es le mien ; c'est sur toi que mes yeux sont ouverts ; c'est dans ton sein que je cherche un asile.

Mon âme, comme mes sens, est dans les ténèbres. Daigne, à travers cette double nuit qui l'environne, daigne transmettre jusqu'à elle un rayon qui l'éclaire et la console. Je voudrais, faisant trève à mes chagrins, éloigner ma pensée du spectacle de mes maux, et parcourir utilement les scènes variées de la vie et de la mort. Sois mon guide. Inspire-moi de grandes vérités. Dirige mes actions ainsi que mes chants. Enseigne à ma raison à discerner le bien; force ma volonté à le vouloir; enchaîne-moi à la vertu, que je m'acquitte enfin avec elle des longs arrérages que je lui dois.

Une heure sonne... Nous ne comptons les heures qu'après qu'elles sont perdues. C'est donc sagesse à l'homme de donner au temps une voix. Le son de l'airain frémissant retentit au fond de mon âme. Si j'ai bien entendu, la cloche a sonné la dernière de mes heures. Où sont maintenant celles qui l'ont précédée? Elles sont avec les années qui ont vu naître le monde. Ce signal m'annonce qu'il faut quitter la vie. O combien il me reste de choses à faire! mes espérances et mes craintes se réveillent dans le trouble. Tout mon être est en alarmes.

Où vais-je?... Du bord étroit de la vie, j'abaisse mes regards tremblans... Dieu ! quel abîme sans fond! épouvantable éternité, c'est toi que mon œil rencontre. Je n'en peux douter: tu dois t'attacher à mon être... Et comment l'éternité peut-elle appartenir à un être fragile, à moi, qui n'ai pas une heure en propriété?

Que l'homme est un être étonnant! après Dieu, c'est le plus inconcevable. Pour avoir une idée juste de lui-même, il faut qu'il la compose de mille idées qui lui paraissent extravagantes. Quel contraste de richesse et de pauvreté, d'abjection et de grandeur! Que l'homme est vil! Que l'homme est auguste! Et le Dieu qui a fait cette étrange créature, qu'est-il donc? Assemblage merveilleux de deux natures différentes, l'homme est le centre d'où partent deux infinis opposés : il forme la nuance délicate qui unit les deux extrêmes. Anneau brillant, il occupe le milieu dans la chaîne immense des êtres, qui descend depuis Dieu jusqu'au néant. Rayon éteint de la divinité, esquisse imparfaite, portrait effacé de la grandeur suprême; le frêle enfant de la poussière et l'héritier de la gloire; un faible immortel; un insecte infini; un ver, un Dieu!...

Épouvanté de moi, je me confonds et me perds dans mon être. Ma pensée étrangère dans sa propre demeure me parcourt tout entier avec un étonnement mêlé d'effroi. Mon âme se cherche et se replie sur elle-même pour se voir. Interdite et flottante, elle se regarde avidement et frémit en ne pouvant se reconnaître. Quel étrange mystère l'homme est pour lui-même! Que de majesté il conserve dans cet état de misère où il est abaissé! Quel air triomphant règne encore dans les traits de cet être souffrant! Ma raison indécise et muette reste suspendue entre la terreur et la joie, et ne sait que prononcer sur mon être. Tantôt l'admiration me ravit et me fait éprouver ses transports; tantôt la frayeur m'abat, et je suis tremblant devant moi. Hélas! qui peut conserver ma vie? mais aussi qui peut détruire mon être? Le bras d'un ange ne saurait me préserver du tombeau: mais des légions d'anges ne peuvent m'y tenir relégué.

Non, l'immortalité de mon âme n'est point une simple conjecture; tous les objets de la nature m'en répètent la preuve. Le ciel attentif au bonheur de l'homme a disposé partout des lumières qui l'éclairent sur son être.

Le sommeil même est chargé de l'instruire.

Quand ce Dieu taciturne soumet à sa douce puissance mes membres assoupis, mon âme toujours éveillée poursuit sans le secours des sens son vol infatigable. Tantôt elle foule d'un pied fantastique la verdure et les fleurs. Tantôt enfoncée dans la sombre épaisseur d'une forêt solitaire, elle la traverse triste et pensive : elle s'afflige de ne pouvoir découvrir les traces consolantes des pas du voyageur. Quelquefois tombée soudain du sommet d'un rocher, elle se sent avec horreur rouler de précipices en précipices ; c'est la surface d'un lac qui l'a reçue dans sa chute ; elle nage avec effort au travers de son onde écumante, regagne ses bords escarpés, et gravit péniblement le penchant de la montagne. Combien de fois elle se sent portée sur l'aile des vents, au milieu d'une foule de fantômes bizarrement vêtus, légers enfans de l'imagination ! Mais soit qu'elle jouisse d'un doux mensonge, soit qu'elle souffre de ses chimères, ses erreurs mêmes lui disent qu'elle est d'une nature plus noble que la poussière qui s'élève sous mes pas, que son activité n'a point de bornes, qu'elle aime à prendre l'essor vers les hauteurs, et que

toujours prête à s'enlever vers le lieu de son origine, elle plane librement au-dessus du corps mortel que son poids attache à la terre. Ainsi la nuit dans son silence même me révèle une âme immortelle : la nuit dans son obscurité m'annonce un jour éternel. Le sommeil qui engourdit mes sens instruit ma raison, et les vains songes ne voltigent point en vain autour de moi.

Les songes de la nuit peuvent nous donner des leçons utiles. Ce sont les rêves que l'homme fait éveillé, qui lui sont funestes. Combien de fois j'ai formé des assemblages d'idées plus extravagans que les tableaux désordonnés du sommeil! Je voulais unir des choses insociables et donner un être à l'impossible. Insensé! Je me promettais des plaisirs stables sur le théâtre changeant du monde; des jours clairs et sereins au milieu des tourmentes de la vie; un bonheur calme sur les flots agités! Quel univers enchanteur habitait ma jeunesse! De quelles riches couleurs mon imagination me peignait tous les objets! Ce n'étaient que rians tableaux, que perspectives agréables et variées, que plaisirs sur plaisirs dans un long enchaînement. Dans quels transports je me prome-

nais au milieu de cette draperie magnifique dont j'avais tapissé mon séjour! Semblable au ver qui file la soie, je me plaisais à m'envelopper de ces voiles tissus par ma folie. J'épaississais le bandeau qui dérobait à la raison la vue des cieux et de la vérité. Perdant par degrés sa lumière, aveuglé par mes mains, et rampant dans les ténèbres que j'avais formées, je me roulais dans ma chaîne et m'en entourais sans fin. J'idolâtrais mon erreur : le monde et mon cœur étroitement unis, cimentés ensemble, étaient devenus inséparables. Je me repaissais du fol espoir de trouver ici le bonheur, lorsque tout-à-coup je me suis éveillé au bruit perçant de la cloche funèbre qui ne cesse de sonner tout le jour et d'envoyer des milliers d'hommes aux autels de l'insatiable mort. Frappé de terreur à mon réveil, je me suis regardé et j'ai frémi en me voyant moi-même à demi décédé. Douces illusions, richesses imaginaires, qu'êtes-vous devenues? De cet empire si brillant et si vaste où mon âme faisait la souveraine, que lui reste-il aujourd'hui? Une frêle demeure d'argile qui déjà tombe en ruines de toutes parts. Oui, les fils dont l'industrieuse araignée ourdit sa toile,

sont des câbles auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie. Ils se rompent au moindre souffle.

Demeures célestes, où les immortels goûtent des plaisirs qui n'ont point de bornes ni dans leur mesure ni dans leur durée, ce n'est que dans votre sein qu'on peut trouver le bonheur. Dès qu'il peut finir, il cesse d'être. Le bonheur fuirait des cieux, si la crainte de le perdre y pouvait entrer. Mais il est en sûreté dans cet asile, où ne peut monter l'influence de ces sphères qui, roulant sur nos têtes, entraînent les mondes inférieurs dans le tourbillon de leur inconstance et versent sur eux les changemens et le malheur. Ici, c'est le théâtre des tristes vicissitudes. Chaque heure enfante des révolutions sur notre globe infortuné. Qu'il est rare que, dans la variété de ses combinaisons infinies, le sort amène les plus heureuses, et ce sont toujours celles qui passent le plus rapidement! Si le temps est armé d'une faux énorme dont le large tranchant coupe, comme l'herbe des campagnes, les empires dans leur racine, chacune des heures a aussi son glaive en main. Elles vont moissonnant nos plaisirs à

mesure qu'ils naissent, et se font un jeu cruel de détruire autour de nous tous les germes du bonheur. Avec quelle rapidité j'ai vu le mien décroître et s'évanouir! Le bonheur sur la terre! Mot d'orgueil; où est la chose? J'ai cru le saisir et je n'ai embrassé qu'une ombre. On n'en peut trouver ici bas que dans la vertu. Elle se le donne, comme le soleil se donne sa lumière. Elle ne le perd point en perdant des biens périssables. Mais quand on l'emprunte de la fortune ou des hommes, il est inconstant comme elle, il passe comme eux. Ah! si j'avais bien pesé les objets de mes désirs avant de m'y attacher, que je me serais épargné d'amertume et de regrets!

O mort, souveraine popriétaire de tous les êtres, il t'appartient d'effacer les empires sous tes pas et d'éteindre les astres. Le soleil lui-même, tu ne dois le souffrir qu'un temps dans l'univers. Un jour viendra que ton bras, le détrônant de sa sphère, le précipitera dans la nuit. Eh! ne peux-tu donc te contenter de ces grandes victimes? Pourquoi ta haine s'attache-t-elle à un atôme, et me choisit-elle pour s'épuiser sur moi? Ne te suffisait-il pas qu'un de tes traits m'eût atteint, sans m'en décocher

trois, coup sur coup? Ils ont déchiré mon cœur de trois mortelles blessures, avant que l'astre de la nuit eût arrondi trois fois son globe mélancolique.

C'est en vain que le temps coule et change mes heures; en vain je change de situation et de lieux. Le plaisir a fait avec moi un divorce éternel. Il ne vient plus s'unir à mes réflexions. Elles s'aigrissent toutes sur mon cœur et l'abreuvent d'amertume. La pensée, trop active pour mon repos, me tourmente sans relâche. La cruelle, profitant du calme et des ténèbres de la nuit, m'entraîne dans le passé, promettant de m'y consoler. Imprudent, je la suis dans les sombres détours de ces temps qui ne sont plus ; mais, comme un assassin perfide, elle me trahit et m'y perce le sein. Elle s'étudie à me chercher partout des chagrins. Elle me ramène aux lieux où furent mes plaisirs : et je ne trouve qu'un désert où leurs fantômes sont restés pour tourmenter ma mémoire. Je déplore les richesses évanouies de mes premières années; je gémis sur les débris épars de mon bonheur : tous les objets qui m'avaient charmé, tous ces biens si chers dont je jouissais avec transport, me font au-

jourd'hui trembler d'effroi ; et chacun de mes plaisirs passés enfonce un trait dans mon cœur.

Mais pourquoi me plaindre, ou pourquoi ne plaindre que moi? Le flambeau de l'univers ne luit-il que pour moi seul? Suis-je le seul infortuné ? Ah! je déplore une destinée commune à des milliers d'hommes. Sous une forme ou sous une autre, il se fait à tous les mortels une substitution éternelle des douleurs de leur mère : la peine est un héritage que la femme transmet à tous ses enfans avec la vie.

Quelle foule de fléaux divers opprime l'humanité! La guerre, la famine, la peste, les orages, l'incendie, les volcans, les divisions intestines, les tyrans désolent tour-à-tour et ravagent ensemble l'espèce humaine. Ici des hommes dépossédés de la lumière, ensevelis vivans dans la profondeur des mines, oublient qu'il est un soleil : sur les mers, des êtres immortels comme le despote qui les enchaîne à la rame, y vivent attachés ; toujours luttant contre les tempêtes, tant qu'ils respirent, ils sillonnent les flots, et ne recueillent que le désespoir. D'autres, pour des maîtres durs, mutilés dans les combats, vont aujourd'hui, étendant le bras qui leur reste,

mendier un morceau de pain noir le long des royaumes que leur valeur a sauvés. La misère et les maladies incurables dans une ligue cruelle assaillent à la fois une multitude de désespérés, et ne leur laissent d'asile que dans le tombeau. Vois-tu cette foule de morts que les hôpitaux gémissans rejettent de leur sein? Vois-tu cette autre foule de mourans qui se pressent à leurs portes et sollicitent la place que les morts ont laissée? Combien d'infortunés, nourris autrefois dans le sein des plaisirs, implorent aujourd'hui la main froide et lente de la charité, et l'implorent en vain! Riches voluptueux, quand le plaisir vous lasse, dans ces momens d'ennui où le monde vous devient insipide, venez respirer dans ces tristes asiles : ouvrez vos mains, donnez et ranimez en vous le sentiment du plaisir en voyant ce que souffrent les malheureux : mais vous êtes sans pudeur, et si vous rougissez encore, c'est de la vertu.

Encore si le malheur ne saisissait que le vice! Mais ni la prudence ni la vertu ne peuvent nous défendre de ses aveugles mains. Les maladies attaquent la sobriété comme l'intempérance; on est puni sans être cou-

pable. Vous fuyez en vain dans le fond des forêts : vous n'empêcherez pas les chagrins de vous y suivre. Souvent nos précautions mêmes nous exposent davantage, et les pas que nous faisons pour éviter la mort, nous la font rencontrer. Le bonheur même ne donne jamais ce qu'en promet le nom : nous nous étonnons tous les jours de trouver tant de différence entre ce bonheur que nous cherchons et l'objet que nous avions confondu avec lui. Nos désirs sont accomplis et nous ne sommes point satisfaits. La vie la plus fortunée a ses peines. Le cours le plus doux de la nature nous fatigue. Nos meilleurs amis nous offensent sans le vouloir : ils sont innocens, et notre repos est cependant troublé. Sans accidens, que de calamités ! Que d'hostilités, sans ennemis ! Ah ! nos maux sont innombrables, et je n'ai pas assez de soupirs pour en donner un à chaque espèce de misère.

Que la partie de ce globe occupée par l'homme est petite ! Le reste n'est qu'une étendue stérile et désolée ; des rochers, des déserts, des mers glacées, ou des sables brûlans, sauvages repaires des monstres, des serpens, des poisons et de la mort. Cet affreux

tableau de notre globe est celui de notre vie. Qu'elle est misérable cette royauté dont l'homme est si fier! Que ses plaisirs sont resserrés! Que ses maux sont vastes! Les noirs chagrins l'assiègent, les douleurs le déchirent, les passions l'agitent et le tourmentent, les fléaux le dévorent, le gouffre de la mort s'ouvre à tout moment sous ses pas et menace de l'engloutir. O lune, notre malheureux globle est encore plus changeant que le tien. Je te vois pâle et triste; serais-tu un témoin sensible des malheurs de l'espèce humaine?

Que faisais-je en ne pleurant que sur moi? Le faible enfant et le maheureux vieillard n'ont d'espoir que dans la pitié d'autrui. La nature a voulu par là nous apprendre à être compatissans. Un cœur qui ne souffre que de ses maux, mérite les peines qu'il endure. Une sensibilité généreuse qui intéresse le genre humain dans ses pleurs, s'ennoblit et se transforme en vertu. En plaignant les autres, nous nous consolons nous-mêmes: en partageant leurs malheurs, nous sentons moins la violence des nôtres. Recevez donc, ô mes semblables, la part que je vous dois dans mes larmes.

Que la félicité humaine est un objet de pitié pour l'homme dont l'œil peut percer dans l'avenir, seulement de l'intervalle d'une heure! La fortune te sourit, Lorenzo, tu te laisses endormir à ses chants flatteurs, tremble en recevant ses dons; elle vend le bonheur. N'attends pas l'orage pour t'alarmer. Le calme est plus menaçant que la tempête. Les faveurs du ciel sont des épreuves et non des récompenses. Jouis du présent, mais en te défiant de l'avenir.

Ne crois point que je me fasse un plaisir barbare de troubler ta paix : je voudrais l'assurer; mais ta joie ne m'en impose point. Ton orgueil, je le sais, sollicite de moi l'aveu de ton bonheur. Pardonne à un ami qui ne sait point mentir pour te flatter. Tes plaisirs sont le gage de tes peines. Bercé dans un songe agréable, tu rêves au bonheur sur les bords d'un précipice. Sais-tu que le mortel heureux contracte une dette avec le malheur? L'adversité comme un créancier sévère s'apprête à te demander les intérêts accumulés de ses délais : elle fait de la prospérité passée un fouet déchirant qui rend le sentiment de l'infortune plus poignant et plus cruel. Nos vains

plaisirs, comme de faux amis dont la tendresse s'est changée en haine, se révoltent contre nous; et déchirant le sein qu'ils ont caressé, ils empoisonnent la paix de nos jours. Ne te livre donc point aux excès de la joie. En la modérant, tu la goûteras mieux. Les transports trop vifs étouffent le bonheur dans nos mains, et une jouissance trop exaltée nous laisse plus malheureux que nous ne l'étions par la privation même. Lorenzo, crains ce que les hommes appellent bonheur.

Le mien est mort avec toi, mon cher Philandre. Ton dernier soupir a rompu le charme: la terre désenchantée a perdu son éclat. Où sont ces fantômes brillans, cette riche parure dont l'embellissait ta présence? Je ne vois plus qu'un désert sombre et nu, une terre dépouillée, inondée de pleurs, où je suis laissé, dans ma vieillesse, abandonné comme un être de rebut. Le grand enchanteur est mort! et ce pays d'illusion s'est effacé. Quel changement subit! Que l'univers me paraît différent de ce qu'il était hier! Cher Philandre! tu n'es donc plus qu'une cendre inutile et vaine, jetée et perdue dans la nuit du tombeau! tu touchais à l'objet de tes plus chères espérances. Qu'il

t'avait coûté de travaux et d'efforts! Quelle noble ardeur t'enflammait pour la vertu! Comme ta jeunesse marchait à grands pas vers elle! Mais tandis que ta gloire éblouit nos yeux, la mort perfide, cachée dans ton sein et riant de tes projets, travaillait dans l'ombre et minait sourdement ta vie.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture. C'est l'événement qui la nomme sagesse ou folie. Souvent l'idée la plus riante finit par devenir une pensée douloureuse. Que notre vue est faible et bornée! elle ne peut porter au-delà du moment présent. L'instant qui suit est derrière un nuage épais. Nous voulons le pénétrer, mais en vain. Le temps ne nous est distribué que par parcelles: chaque moment jure au destin de garder sur notre sort un profond silence, jusqu'à ce qu'il vienne se mêler au cours de notre vie. Et tandis que l'avenir se tait sur notre destinée, chaque moment qui passe peut commencer l'éternité.

Par les lois de la nature, tout ce que nous pouvons jamais être, nous pouvons le devenir à l'heure même. Aucune de nos heures n'a de prérogatives sur les autres. Quelle présomption plus téméraire peut donc s'élever dans le cœur

de l'homme, que celle de compter sur le lendemain ? Où est-il, ce lendemain ? Combien d'hommes iront le chercher dans un autre monde! Ici bas, il n'est sûr pour personne : et c'est sur un peut-être, tant décrié par ses mensonges continuels, que nous bâtissons des espérances sans fin, comme sur la base la plus solide! Nous ourdissons des plans éternels, comme si nous tenions le fuseau dans nos mains, et que nous pussions alonger sans cesse le fil de notre vie : tout gros de projets et d'espoir pour le jour qui suit, nous expirons aujourd'hui. Philandre n'était pas dans l'âge de songer à commander son cercueil!

De toutes nos erreurs, la plus étrange est que nous ne croyons jamais avoir vécu, mais toujours être sur le point de vivre. Tous se promettent d'être sages un jour. L'homme actuel applaudit d'avance à l'homme futur, et l'amour-propre conçoit un orgueil prématuré de cette sagesse à venir. Qu'elle sera belle cette vie qu'ils ne vivront jamais! Le temps dont nous pouvons disposer, nous l'abandonnons à la folie : celui qui est encore dans les mains du destin, nous l'assignons à la sagesse. Tant que nous sommes jeunes et pleins de vie, nous

nous reposons fièrement sur le présent sans aucune inquiétude de l'avenir, et nous nous croyons plus sages que nos pères. A trente ans l'homme soupçonne qu'il pourrait bien agir en insensé. Il en est convaincu à quarante, et réforme son plan. A cinquante il se reproche ses délais honteux, et son projet d'être sage devient enfin une résolution arrêtée : il la renouvelle encore. C'est demain qu'il l'exécute. Il meurt toujours le même. Ainsi le délai nous vole le temps, année par année, jusqu'à ce qu'elles soient épuisées, et nous ne nous laissons qu'un moment pour les grands intérêts de l'éternité.

Les hommes vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir; à les voir agir, on dirait qu'ils n'en sont pas bien persuadés. Ils s'alarment pourtant, lorsque la mort frappe près d'eux quelque coup inattendu. Les cœurs sont dans l'effroi. Mais quoique nos amis disparaissent, et que nous soyons blessés nous-mêmes du coup qui les tue, la plaie ne tarde pas à se cicatriser. Nous oblions que la foudre est tombée, dès que ses feux sont éteints. La trace du vol de l'oiseau ne s'efface pas plus vite dans les airs, ni le sillon du vaisseau sur les

ondes, que la pensée de la mort dans le cœur de l'homme. Nous l'ensevelissons dans le tombeau même où nous enfermons ceux qui nous étaient chers : elle s'y perd avec les larmes dont nous avons arrosé leurs cendres. Quoi! j'oublierais Philandre! Non, jamais! Comme mon cœur se gonfle! qu'il est plein! Non, quand je laisserais un libre cours à ma douleur, la nuit tout entière, la plus longue nuit ne l'épuiserait pas; et l'alouette légère viendrait encore troubler de ses chants mes tristes plaintes. Je l'entends déjà! c'est sa voix perçante qui vient d'éclater dans les airs. Qu'elle est matinale à éveiller l'aurore!

Tendre Philomèle, comme toi, je cherche la nuit. Comme toi, le cœur blessé d'un trait qui le déchire, j'essaie d'assoupir mes douleurs par mes chants mélancoliques : nous envoyons ensemble nos accens vers les cieux. Nous n'avons que les étoiles pour témoins. Elles paraissent s'arrêter pour t'entendre : la nature entière est insensible à ma voix. Mais il fut des chantres sublimes dont la voix plus ravissante que la tienne charme tous les siècles. Dans ces heures de silence, enveloppé du noir manteau de la nuit, je cherche à me remplir de leur

enthousiasme, pour tromper mes maux, et soulever mon âme sous le poids qui l'oppresse. Je me pénètre de leurs transports, mais je ne peux m'élever à leur génie. Divin Homère, sublime Milton, privés tous deux de la lumière, vous chantiez dans des ténèbres involontaires : moi, je m'y enfonce par choix, et je les préfère à la clarté du jour. Oh! que ne suis-je animé des mêmes feux qui vous embrasaient! Que n'ai-je la voix du chantre de ma patrie qui a fait revivre sous nos yeux le chantre de la Grèce! Pope a chanté l'homme : je chante l'homme immortel. Souvent je m'élance au-delà des barrières de la vie : car qui peut me plaire maintenant que l'immortalité? Je suis malheureux. Ah! si Pope, au lieu de s'arrêter dans le cercle étroit du temps, avait poursuivi la trace de son vol hardi, elle l'eût conduit aux portes brillantes de l'éternité. C'est lui qui se serait soutenu sur ses ailes de feu dans les hauteurs d'où tombe ma faiblesse. Il eût chanté l'immortalité de l'homme! Il eût été le consolateur du genre humain et le mien!

DEUXIÈME NUIT.

L'amitié,

Je viens d'entendre la voix perçante du coq vigilant : c'est une sentinelle que Dieu a placée près de l'homme pour l'éveiller dans la nuit et rappeler ses pensées vers son auteur. L'œil de l'Éternel est ouvert sur l'univers et sur moi. Hélas, qu'il me voit malheureux ! Mes yeux se chargent de pleurs. Les laisserai-je couler? Où est donc mon courage? Et sans le courage où est l'homme? Ne sais-je pas à quelles conditions l'homme reçoit la vie? En naissant, il s'engage à souffrir. Le moyen de mériter moins ses maux, c'est de les accepter, de les supporter en paix.

Cher Philandre, toi, dont l'âme vertueuse était un trésor de morale, et dont la bouche éloquente était l'organe de la sagesse, avec quel plaisir nous nous entretenions ensemble de sujets sérieux! Nous écartions les pensées vaines et stériles, faites pour ces ouvrages à

la mode, consacrés à la frivolité. Nous les abandonnions sans regret à ces auteurs qui se font une étude de les chercher. Fiers d'allumer des passions viles au feu d'une imagination impure, et de peupler les temples de Cythère d'hommes dégénérés et corrompus, ils ont trouvé le secret de se passer de raison. Philandre et moi, nous nous occupions du soin de perfectionner la nôtre, nous nous aimions pour devenir plus vertueux. Que de beaux jours d'été nous avons embellis, assis ensemble au bord d'un ruisseau, et respirant, avec l'haleine du zéphyr, le doux sentiment de l'amitié! Que de jours d'hiver nous avons abrégés encore dans la chaleur de nos disputes innocentes!

Amitié, fruit délicieux, que le ciel a permis à la terre de produire pour faire le charme de la vie, le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées est moins doux que toi. Quand la félicité daigne descendre sur la terre et visiter les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. Elle se plaît avec deux cœurs unis, appuyés l'un sur l'autre, endormis ensemble dans une paix voluptueuse. Le temps ni la mort ne peu-

vent te flétrir. Tu survis dans mon cœur à mon ami qui n'est plus : la joie que tu fais naître n'est point passagère; elle est éternelle : amitié, je ne me lasse point de te chanter dans mes vers.

Sais-tu, Lorenzo, combien de trésors divers on possède dans un seul ami? L'homme y puise la sagesse et le bonheur, couple uni par la nature, et qu'on ne peut séparer sans les détruire. Si le corps a besoin d'exercice pour mieux goûter le repos, les âmes ont besoin de converser ensemble, pour méditer seules avec fruit. Si vous vous bornez à la méditation, vous resterez dans une indigence superbe. Dans la solitude, la pensée brute et sauvage erre à l'aventure, se fatigue à traverser des espaces imaginaires, et périt au milieu de ces déserts. La conversation donne un frein à sa fougue, la dresse et lui apprend à parcourir le cercle de la raison. Elle donne encore à nos idées plus d'étendue et de chaleur. La piquante émulation vient au secours de l'esprit et prête au langage cette énergie et ces grâces qui méritent l'estime.

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité. Elle s'offre plus

vite, elle se montre plus brillante à deux amis qui l'implorent ensemble. Si tu n'as point d'ami à qui tu puisses ouvrir ton âme, tes pensées solitaires demeurent informes et avortent dans le germe. C'est en se communiquant qu'elles se fécondent mutuellement et se prêtent le mouvement et la vie. Si le silence les retient captives et muettes, elles périssent bientôt, et l'oubli les efface de l'âme.

Et s'il suffisait de penser, aurions-nous reçu le don de la parole? Nos idées s'épurent en passant sur nos lèvres. C'est la parole qui achève et complète les pensées. C'est elle qui les tire de la mine, sépare l'or pur de son alliage, et les façonne soit pour l'ornement, soit pour notre usage. L'expression frappe la pensée d'un coin qui marque sa valeur. Si elle est d'un bon titre, on peut la mettre en réserve.

Il en est des connaissances, comme des bienfaits. Donner, c'est acquérir : en enseignant, nous apprenons. En répandant, en débitant ses productions, l'âme s'en saisit et s'en assure la possession. Combien de vérités restent ensevelies et perdues sous l'amas d'une érudition mal digérée, et qui auraient pu briller d'un éclat utile, si le feu des entretiens

avait consumé l'enveloppe nuisible qui les couvre? La mer, par les mouvemens opposés de ses flots, les dégage de leur écume, tandis que le lac immobile corrompt ses eaux.

Arrachons-nous donc, de temps en temps, du sein de notre retraite, pour aller nous éclairer de la raison d'un ami. Mais surtout quittons souvent la solitude pour aller dans ses bras goûter le bonheur. Que je plains l'homme triste et mélancolique qui s'obstine à vivre entièrement isolé! Qu'est-ce en effet que la sagesse, si ce n'est l'art de trouver son bonheur? Celle qui manque ce but est plus folle que la folie même : elle n'en a ni la gaîté, ni le grelot. Oui, le fou de la raison est plus extravagant que le fou de la nature : il est plus malheureux que lui. Les vrais sages ont des amis.

Jalouse d'entretenir l'amitié parmi les mortels, la nature les force à partager le bonheur, s'ils veulent en jouir. Elle l'étouffe ou l'appauvrit dans les mains de l'ingrat qui veut en priver son semblable et le retenir pour lui seul. Le bonheur est un commerce, un échange de plaisirs. Jamais homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvait l'être. Nous avons besoin

d'un ami pour nous plaire, pour nous goûter nous-mêmes. Quand le sentiment du plaisir descendu dans nos cœurs s'y arrête, sans force et sans chaleur, il s'éteint bientôt. Mais s'il en sort pour se répandre et se communiquer, s'il y revient réfléchi du sein d'un ami, ah! c'est alors que nous le sentons brûlant, et qu'il nous embrase. Le bonheur veut deux êtres.

Prends garde de te méprendre : l'amitié vertueuse est la seule véritable. Loin de toi celle que la raison n'a pas fait naître, et que le vice enfante. Dans le feu d'une passion impure l'âme se fond et s'écoule ; mais cette sensibilité passe bientôt; l'âme se resserre et reprend sa dureté. La vertu seule peut amollir un cœur, et le pénétrer d'une sensibilité qui dure toute la vie. Qu'il est beau de faire ensemble le bien et de courir en s'aimant dans la carrière de la vertu! Cette noble émulation est le plus précieux don de l'amitié, qui s'accroît elle-même par cette douce rivalité : elle élève deux amis à la perfection la plus sublime : ils entrent de front dans le séjour de l'immortalité, où l'Etre suprême continue de les rendre à jamais heureux ensemble

Mais quel est le mortel à qui l'amitié se

donne ? Pour la trouver chez les autres, il faut la cultiver chez soi. Des préjugés nombreux qui captivent les grands, le plus invincible est l'aveugle persuasion où ils sont, que l'amitié sacrée est une proie facile pour eux, que l'éclat de l'or est un appât où elle se prend, et que dans le sourire d'un duc il est un charme auquel elle ne peut résister. Comme la coquette, ils tendent leurs piéges pour attraper les cœurs d'autrui, sans jamais donner le leur. Mais qu'ils apprennent que nous savons retenir le nôtre, tant qu'ils ne lui présentent que cette méprisable amorce. Riches indigens, vous vous trompez dans le calcul de vos biens, si vous y comptez notre attachement pour votre personne. Vous vous flattez d'acheter l'amitié avec de l'or! espoir impudent! l'amour seul peut payer l'amour. Réprimez l'orgueil qui vous abuse. Montrez le cœur d'un ami, si vous voulez le trouver dans les autres. Tous marchandent ce trésor : il en est peu qui veuillent l'acheter ce qu'il vaut.

S'il en coûte pour l'acquérir, il en coûte encore pour le conserver; rien n'est si délicat que l'amitié. Sa sensibilité est extrême. Un rien l'affecte. Les plus légères atteintes peuvent lui

devenir mortelles ; la réserve la blesse ; la défiance la tue. Délibère sur tout avec ton ami ; mais auparavant délibère avec toi-même, pour le bien choisir. Tous ceux qui t'en offrent le visage, n'en ont pas le cœur à te donner. Ne te laisse point séduire à l'apparence. Crains les principes cachés d'une corruption intérieure. Pèse, examine long-temps : fais ton choix avec lenteur ; est-il fait ? bannis tout soupçon. C'est folie de donner son cœur et de le reprendre : de se fixer pour retomber encore dans l'irrésolution. Prononce sur ton ami pour la vie : dès que tu l'as nommé, abandonne-toi à lui jusqu'à la mort. Cette confiance sans réserve t'honore encore plus que lui. Si tu cours quelque risque, songe que c'est pour le plus grand des biens ; tu ne peux jamais l'acheter trop cher.

Un tendre ami vaut mieux qu'une couronne ;
Un monarque n'a rien, s'il ne possède un cœur ;
Un monde entier ne vaut pas le bonheur :
C'est l'amitié qui nous le donne.
Pour gagner un ami je céderais un trône.

Ainsi chantait Philandre, quand l'amitié nous réunissait. Ma présence inspirait sa muse, échauffait son cœur. Bacchus, ce Dieu char-

mant, père des saillies et de la gaîté, nous versait en riant le vin et la joie. La coupe en main, je buvais à Philandre longue santé et vertu. Ah ! l'amitié est le nectar de la vie ! mais pour être parfait il faut aussi que les années ajoutent à sa qualité : l'amitié nouvelle n'a ni force ni douceur. Vingt années avaient épuré et mûri la nôtre. Pendant vingt ans j'en ai goûté la douce ivresse avec Philandre. Ah! où retrouver son beau naturel, son âme sensible et ses nobles sentimens? Son cœur vrai ne connut jamais l'imposture. Le sourire de la bienfaisance était sur ses lèvres. Son âme était un trésor inépuisable de vertus. De quels plaisirs elle enivrait la mienne dans les doux épanchemens de la confiance! Félicité céleste, félicité si rare sur la terre, je t'ai goûtée... Je t'ai perdue! Il n'est plus pour moi de Philandre!

Cher Philandre, puis-je trop pleurer ta perte? Dois-je craindre d'être trop sensible et de me livrer à tout le désordre de ma douleur?... Je l'ai beaucoup aimé, je l'aime plus encore depuis que je l'ai perdu. Je n'ai connu ce que je perdais qu'en le voyant mourir. C'est en s'éloignant de mes yeux, c'est en prenant

son vol vers l'immortalité; que son âme a déployé toute sa richesse et tout l'éclat de ses vertus. Que ne m'a-t-il laissé son génie pour le peindre tel que je l'ai vu dans son lit de mort, pour retracer sa sublime grandeur dans cette chute si profonde de l'humanité!

Le tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort, n'a jamais encore été tenté par aucun mortel. Il mériterait une main divine, et ce serait aux anges à prendre les crayons. Les anges l'ont vu : ils viennent triomphans et joyeux entourer l'homme de bien mourant; ils se rangent avec respect autour de son lit, comme dans un poste d'honneur. Mais moi, qui n'ai que ma tendresse pour m'inspirer, aurai-je la témérité de l'entreprendre? Non, je ne laisserai point périr dans un oubli injurieux la gloire de mon ami. J'entends sa voix au fond de mon cœur. Il m'ordonne de saisir les pinceaux : l'amitié les conduira. Essayons..... Dieu! Quelle secrète horreur s'empare de mes sens! je crois passer de l'éclat du jour dans la sombre épaisseur d'une forêt, ou m'enfoncer sous les ruines souterraines d'un édifice antique et immense; ou, descendu sous les voûtes des morts, dé-

couvrir, à la pâle lueur des lampes sépulcrales, les tombeaux abandonnés et silencieux où les rois ne sont plus flattés. Arrêtons-nous un moment, pour recueillir mon âme... J'entre enfin avec respect dans le sanctuaire où Philandre repose. Que vois-je? un lit de mort? Non, c'est un lit de triomphe. Voyez sa gloire; voyez l'homme s'immortaliser.

Fuyez, profanes, ou n'approchez qu'avec respect. Le réduit où l'homme de bien se retire pour consommer sa vie et ses destins, est un sanctuaire dont les portes ouvrent sur les cieux. C'est ici que le flambeau de la vérité luit dans tout son éclat. Ici tombe le masque de l'hypocrite, ici le cœur se découvre et paraît nu. Ce qu'on voit est ce qui est. C'est au bord du tombeau que la vertu se déclare. Dieu déchire le voile et montre ses amis. Quelque masque imposant que l'orgueil prête aux héros de la gloire et de la vanité, leur grandeur empruntée se dément : la vertu seule a de la majesté dans les bras de la mort. Sous la main cruelle de ce tyran son héros s'agrandit. Cher Philandre, avec quelle rigueur il t'a traité!

Frappé soudain, sans avoir été menacé : au

midi de tes jours, dans le sein du bonheur! arraché à tout ce que tu aimais, souffrant dans tout ton être, étendu sur un lit de feu où la douleur dévorante consume tous les liens de ta vie! nul relâche! L'épuisement et les terreurs de la faible nature! l'effroi de l'âme au bord d'un abîme inconnu! un soleil qui s'efface! un tombeau qui s'ouvre! une voix qui s'éteint, et le dernier... comment l'exprimer? Comment le concevoir? Le dernier... Le silence éternel d'un ami! Mais que dis-je? Où sont donc ces terreurs, où sont ces maux horribles, où est cette consternation du mourant? Je croyais parler d'un mortel. Philandre ne l'était déjà plus.

Au milieu des transes de la mort, des vains combats de la nature expirante, quels rayons de joie se mêlaient sur son visage aux ombres du trépas! quel calme! quelle paix! est-ce là l'homme, cet être faible et mortel? Non. Philandre avait déjà franchi les bornes de l'humanité. L'Éternel le soutenait mourant et lui communiquait sa gloire. C'était Philandre expirant qui exhortait ses amis à la vertu : c'était lui qui nous consolait et nous léguait son exemple! Oh! comme nos cœurs étaient brû-

lans! Autour de son lit, rangés en silence, immobiles d'étonnement, les yeux collés sur lui, nous admirions, nous pleurions : la douleur et la joie se mêlaient dans nos larmes. L'instant fatal arrive. Grand dans sa ruine, d'une grandeur sans effort, il ne cède pas, il donne son âme sublime, et termine paisiblement avec la destinée. Mortels, croyez à la vertu : croyez qu'il est un Dieu qu'elle honore, et qui la récompense.

A l'heure où le soleil s'abaisse sous l'horizon, tandis que les vapeurs qui montent et les ombres qui descendent, couvrent déjà de ténèbres et de rosée les vallons spacieux, on voit le haut d'une tour, ou le sommet élevé d'une montagne, retenir encore les derniers rayons de l'astre disparu. Ainsi dans ces instans funèbres qui répandent l'horreur et la nuit sur la foule rampante des âmes vulgaires, Philandre toujours calme et serein, dans une majesté tranquille, levait au-dessus des ombres de la mort sa tête éclatante. La paix de son âme se peint dans tous ses traits, l'espérance étincelle sur son front auguste. La destruction le pare, le couronne de lumière, et le présente immortel à l'Être suprême.

TROISIÈME NUIT.

Le temps.

LORENZO, c'est du temps et de son usage que ma muse se propose de t'entretenir. Puissé-je être assez heureux pour captiver ton oreille! Puissent mes chants aller jusqu'à ton cœur, et porter dans ton âme émue un trouble salutaire! Je me consolerais par le plaisir de t'être utile : je verrais quelques rayons entr'ouvrir, éclaircir le nuage épais et triste dont je suis investi, et ce serait du sein de ma douleur que j'aurais fait sortir ma gloire. Je vais offrir à tes réflexions d'importantes vérités : je les prends sur la tombe de mon cher Philandre. La tombe d'un ami est la plus éloquente! sachons converser avec elle; toute muette qu'est cette cendre, son silence nous instruit et nous fait de terribles leçons.

Tu te vantes de regretter Philandre? Mais ta vie d'accord avec tes larmes rend-elle le même témoignage? Regretter sincèrement les

morts, c'est entreprendre une vie conforme à la dernière volonté des mourans. Que la renommée répande le bruit de plusieurs vols récens, l'avare frissonne à ces récits, il tremble pour son trésor; son trésor lui devient plus cher, et repoussant le sommeil, il fait une garde plus sévère et plus longue. Toi, qu'avertit le malheur de tant de mortels périssant autour de toi, deviens-tu plus économe de ces jours dont la mort les a dépossédés, et qui te sont encore laissés?

Le temps, ce bien plus sacré, plus précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pesant et plus vil que le plomb. Nous recevons avec indifférence et sans en tenir compte les jours qui nous sont distribués : nous dissipons les années l'une après l'autre, sans acquitter la dette de la vertu. Mortel, tu ne sais pas ce que vaut un instant! cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort... La jeunesse n'est pas aussi riche en jours qu'elle le pense follement. La mort, l'insidieuse mort est à ta porte; elle épie dans l'ombre l'instant de te surprendre; dès qu'une fois son bras invincible t'aura saisi, il n'est plus de liberté, il n'est plus d'espoir pour son captif; il faudra

payer la dette que tu as contractée en naissant, avec la somme des intérêts que ta vie stérile a entassés. Prodiguons tout le reste; mais soyons avares du temps. Ne donnons aucun de nos momens sans en recevoir la valeur. Ne laissons les heures sortir de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec regret, comme nous cédons notre or ou une portion de notre sang, et ne souffrons pas qu'aucun de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos vertus.

Il y a si peu de temps que je me voyais chancelant sur le bord de ma tombe, et qu'il ne me restait plus d'autre sentiment de la vie, que l'horreur de la perdre! Savant Mead, grâces à tes soins généreux, le temps est encore mon bien. Pour ces jours que tu m'as rendus, que ne puis-je te donner en retour l'immortalité de la gloire! mais mon génie se refuse à mon désir. Ma muse est languissante et mortelle, et ton art n'a point de remèdes pour rajeunir la pensée. Accepte mon vœu. Ma reconnaissance ne s'affaiblit point avec mes forces : je la sens toujours vivre et brûler dans mon cœur, tandis que mon imagination est prête à s'éteindre sous les mains glacées de la vieillesse.

La nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre humain : l'emploi du temps est la leçon qu'elle lui répète. Nous mourons tous les soirs : nous renaissons tous les matins; chaque jour est une vie complète et différente. Cette différence nous échappe, et nous confondons le jour qui nous luit avec celui qui l'a précédé. Cependant, comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mèmes eaux d'un fleuve, on ne se réveille point deux fois dans la même vie. Le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse, sans paraître changer. Nous ne remarquons pas ce volume immense et des ondes et des jours qui est allé s'abîmer pour jamais dans l'océan des mers et dans celui des temps. Occupés d'amusemens frivoles, nous suivons gaîment les flots qui nous entraînent : nous descendons, doucement et les yeux fermés, la pente rapide qui nous mène à la mort. Soudain l'écueil caché sort de l'onde, et se découvre au milieu des vagues blanchissantes. Nous frémissons : l'effroi précipite autour de nous nos regards éperdus : notre âme s'éveille et frissonne dans tous nos sens... ô désespoir! la frèle barque touche, éclate, se brise, et disparaît.

Les siècles ont vu naître assez de philosophes qui ont raisonné sur le prix du temps, et recommandé son usage. Mais que le sage qui sait apprécier une heure et lui faire rapporter toute sa valeur, est un être rare! Il fut pourtant un prince qui s'écria sur le trône: « J'ai perdu un jour! » Oui, cet empereur vertueux eût encore été le premier des mortels, quand il n'eût pas porté de couronne : il méritait de régner sur l'univers.

Il a parlé comme le représentant de l'espèce humaine; comme la raison parle à tous les hommes : elle leur crie, que ce temps qui fuit vaut une éternité, puisqu'il peut la donner; qu'il est dans nos mains un instrument fécond en merveilles, et l'agent tout-puissant du bien ou du mal. De tous les biens périssables c'est le seul qui nous appartienne : le reste est soumis au pouvoir du hasard. Mais l'âme, esclave des sens, juge du temps comme eux : c'est un néant pour elle, comme pour les yeux qui ne peuvent le voir, et pour les mains qui ne sauraient le toucher.

Loin de racheter le temps qui est perdu, nous achetons à grands frais les moyens d'en perdre le reste. Nous l'aliénons sans remords

pour de vaines bagatelles. Nous laissons des vides stériles et nombreux dans l'espace de notre vie. Ce n'est pas là l'exemple que nous donne la nature. Elle emploie tous les instans. Actif et laborieux comme elle, l'homme de bien féconde tous les momens de sa durée. Le temps ne le surprend jamais sans trouver la vertu dans ses actions ou dans ses projets. Elle remplit, elle immortalise tous les instans de son existence fugitive. Aucun ne passe sans l'enrichir. Roi de ses heures, il lève sur elles un tribut, et chacune lui paie en fuyant un revenu immense. Pour faire tout le bien qu'il souhaite, il peut manquer de pouvoir : n'importe, puisqu'il le veut, il l'a fait : la volonté vaut l'action même, et l'homme ne répond point de son impuissance. Pour n'avoir rien donné, il n'est pas moins généreux. Les actes que la vertu produit seront toujours bornés, malgré elle. Mais elle ne reçoit point de bornes dans la volonté de l'homme : là son empire est indépendant et vaste comme l'âme. Nul être ne peut resserrer ni gêner la pensée. Mortel, sois vertueux dans tes pensées ; elles sont entendues de l'Être suprême !

Où le trouverai-je ce Dieu bienfaisant ?

Anges, dites-moi où il réside? Vous le savez : vous êtes près de son trône : vous l'environnez avec respect de vos brillantes ailes. Ah! verrai-je l'éclat qui sort de sa face majestueuse? Reconnaîtrai-je la trace de ses pas immortels à la foule de fleurs qu'ils font éclore? Montrez-moi ce monarque indépendant du lendemain, qui sourit au passé d'un air triomphant, et dont les heures ne peuvent dans leur fuite entamer la durée éternelle.

L'homme, cet être passager dont elles ravagent en si peu de temps l'existence, l'homme dissipe le trésor de ses jours avec ingratitude. Le loisir, l'heureux loisir est maudit de nous comme une peine insupportable. Il semble qu'alors le char du temps reste immobile, et nous laisse traîner seuls le fardeau pesant de la vie. Nous gémissons accablés du poids d'une heure. L'imagination se tourmente sans relâche pour inventer des moyens de précipiter ces momens trop lents, et de nous délivrer rapidement de nous-mêmes : nous épuisons notre fortune pour dépenser nos jours dans de vains amusemens. On nous voit errans sur la terre pour nous sauver de la pensée, comme d'un tyran. Dans notre démence, nous éle-

vons nos clameurs insensées contre la nature : nous l'accusons de nous mesurer la vie d'une main avare, et nous accusons la vie d'être trop longue. Que la mort tant de fois appelée par nos vœux, vienne s'offrir et nous tendre une main secourable, nous la repoussons, nous la nommons cruelle. Alors les années et les siècles se pressent et se confondent en un point : tout le passé ne paraît qu'un instant. Quand le temps vient à nous, nous le voyons sous la forme d'un vieillard décrépit, accablé d'années, se traînant à peine. Ses ailes repliées derrière lui ne sont point aperçues de nos yeux. Voyez-le, dès qu'il nous atteint : déployées soudain, comme il fuit, les ailes étendues et plus rapidement que les vents ! Qu'il est déjà loin de nous ! L'homme interdit, éperdu, le poursuit de ses cris et maudit sa vitesse.

Par quelle fatalité arrive-t-il que le présent et le passé nous tourmentent également, et que ni la vie ni la mort ne peuvent nous plaire ? Pourquoi ces jours stériles sont-ils insipides tant qu'ils durent, et reviennent-ils, dès qu'ils ne sont plus, importuner notre mémoire de leurs fantômes ? Pourquoi l'horreur des cachots nous paraît-elle moins affreuse que

l'ennui ? Pourquoi le captif est-il moins chargé du poids de ses fers, que ne l'est du poids du temps l'homme frivole qui vit sans penser ? N'accusons que nous-mêmes de ces contradictions étranges, et rendons justice à la nature. Ce n'est pas elle qui est avare de jours, c'est l'homme qui en est prodigue. Il en est puni : c'est une loi de l'Éternel, que l'homme qui abuse du temps, et qui consume sa vie dans la frivolité, sera tourmenté de sa propre existence.

Dieu attacha le plaisir à l'emploi du temps, la peine à sa perte. Si l'ennui nous gagne, courons au travail : le remède est infaillible. Ne prenons jamais l'inaction pour le repos. Les soins de la vie en font la consolation et l'agrément. Celui qui n'en a point est obligé de s'en créer, de s'en imposer de volontaires, sous peine de rester malheureux. L'âme jouit, quand elle est occupée. Oisive, elle éprouve des tourmens insupportables. La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le champ du travail ; et quand ce n'est pas un plaisir, c'est un supplice d'exister.

A l'heure mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveille, lorsque Dieu

voulant produire féconda le néant, conçut dans son sein la nature, enfanta l'univers, et fit couler une émanation de son être dans des milliers de mondes, lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des sphères, pour mesurer par leurs révolutions la durée des êtres; alors le temps naquit. Lancé du sein de l'immobile éternité dans l'espace où se mouvait l'univers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, entraînant avec lui les heures et les jours, les années et les siècles. Infatigable, il tend avec la vitesse de l'éclair vers l'éternité, et court sans relâche pour l'atteindre. Il ne doit arriver à ce terme de son repos qu'au moment où tous ces mondes ébranlés, renversés de leurs bases à la voix du Créateur, retomberont ensemble dans la nuit du chaos d'où cette voix les appela. Jusqu'à ce que cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonna de poursuivre toujours son vol, et de se hâter avec les tempêtes, les flots et les astres, sans jamais attendre l'homme. C'est à l'homme de se hâter avec lui. Veut-il ralentir la course fougueuse du temps impitoyable qui l'entraîne à la mort? veut-il jouir des heures quand elles passent, et n'être pas sujet à les regretter quand elles

sont écoulées? qu'il les consacre à la vertu. Leur fuite est insensible pour l'homme de bien. Il ne se plaint ni du temps, ni de la vie, ni de la mort : il marche en paix et d'un pas égal avec la nature.

Mais l'insensé qui perd ses jours, lutte contre elle et s'oppose à Dieu. En voulant résister au Créateur, il fait violence à son être, et souffre de ses téméraires efforts. Une guerre intérieure s'élève dans son sein. Les désirs combattent les désirs. Le cœur est déchiré entre mille passions contraires. Prodigues des ans, et toujours amoureux de la vie, nous repoussons le temps loin de nous, nous le pressons de s'éloigner, et bientôt nous voulons le rappeler. Nous cherchons et nous fuyons la mort. Semblables à deux époux mal assortis et toujours mécontens l'un de l'autre, l'âme et le corps se querellent tant qu'ils sont unis. Faut-il se séparer? ils se désespèrent.

Tel est le sort réservé à l'homme frivole. Il fuit l'ennui : l'ennui s'attache à ses pas et le poursuit toute sa vie. Voyez ces élégans petits-maîtres, ces Sybarites efféminés, êtres délicats et charmans à la vue, toujours parés de fleurs, toujours vêtus des couleurs les plus

riantes. La moindre fatigue les accablerait : leur main serait blessée du poids d'un fuseau : leur existence même leur est à charge. Sans les amusemens variés qui soutiennent et renouvellent leur être, ils succomberaient. Tant que le jour dure, on les voit, comme ces insectes légers et brillans, folâtrer et s'ébattre aux rayons printaniers du soleil. C'est pour eux qu'il verse l'or de sa lumière dans les beaux jours d'été : pour eux l'hiver est forcé de produire des roses. Que le zéphir, s'il ne veut être grondé, ait soin d'entretenir toujours dans les airs une haleine douce et caressante. Les deux mondes leur doivent des parfums, des sucs exquis, des chants agréables, des robes tissues par des mains étrangères. Il leur faut des folies changeantes, des idées toutes neuves, des plaisirs tout frais, pour leur aider à traîner sans murmure le poids de leur existence pendant l'inépuisable longueur d'une rapide journée. Hommes toujours en enfance, et que les erreurs bercent en riant, songez-vous que vous abusez d'une âme immortelle, et que vous prenez des hochets dans un jour de combat? Pour vous, s'amuser, c'est vivre. Répondez. Est-ce aussi s'amuser

que de mourir? Comment passerez-vous le temps dans votre lit de mort, quand la maladie sera déclarée incurable, quand vos esprits glacés suspendront leur cours, quand vous sortirez de l'enchantement de la vie, et que tous ces objets fuiront de vos yeux, aussi rapidement que s'éloignent les rivages, les cités, et leurs tours brillantes devant le vaisseau arraché de ses ancres et du port, entraîné par la tempête au milieu des flots qui vont l'engloutir? Où seront alors vos jeux frivoles et vos vaines grandeurs? Où serez-vous vous-mêmes? Je me trompe... Vous serez encore au milieu d'un convoi pompeux, couverts d'un drap funéraire élégant et riche, enfermés sous un tombeau de marbre que soutiendront de superbes colonnes. Ah! si les mortels font encore les vains dans le cercueil, faut-il s'étonner des vanités et des prestiges de la vie?

Crois-tu, Lorenzo, que la mort soit loin de toi? Ne l'as-tu pas déjà vue voler sur ta tête, et te menacer de frapper bientôt le coup fatal? Où sont ces heures dont le sourire gai te promettait le plaisir? Elles ont couru se perdre dans ce gouffre profond qui ne rejette jamais

ce qu'il engloutit. Que te sert-il qu'elles t'aient légué, en s'évanouissant, une ombre de renommée qui va s'évanouir comme elles? Il ne te reste d'elles que leurs images informes sans traits et sans couleurs, errantes devant ta mémoire pour affliger tes pensées : et les heures que le destin te laisse encore sont déjà montées sur le char du temps : comme elles vont fuir avec lui! Vois son char voler, son essieu qui s'embrase dans la rapidité de son mouvement : encore un moment... Le soleil s'éteint devant toi, et l'univers est effacé.

Eh! pour nous donner l'alarme, est-il donc besoin que le tonnerre de la mort éclate à nos pieds, qu'un cœur soit sous nos yeux arraché d'un cœur, et qu'un ami soit vu pleurant sur la tombe de son ami? Chaque cadran qui s'offre à nos regards nous montre notre destinée tracée sur nos murs. Il nous dit dans son langage muet : « O homme, ta royauté va finir, « et tant qu'elle dure, elle est plus vaine que « l'ombre. » Troublés et pâles d'effroi, comme l'Assyrien superbe, nous écrierons-nous avec lui : « Comment et par qui périrai-je? » Ne portons-nous pas dans notre sein des semences de mort? Ne nourrissons-nous pas le serpent

caché qui nous tue? Il vit de notre substance; il n'attend que le moment d'être assez fort pour nous dévorer.

Cette ombre solaire est à la fois la mesure et l'image de la vie : toutes deux, en apparence immobiles, courent sans s'arrêter d'un point du temps à l'autre. L'œil des sens ne saisit point leur fuite imperceptible : mais l'œil de la raison découvre dans ce repos apparent un mouvement continuel, et voit l'ombre cheminer avec rapidité : l'heure de notre vie est bientôt parcourue, et nous avons passé avec elle.

Mais l'erreur nous maîtrise avec tant d'empire, nous nous laissons si aisément aveugler par les passions qui nous flattent, que la fuite du temps n'est pas mieux sentie de l'âme que des sens. Le temps court d'un pied léger sur la tête des mortels sans les éveiller de leurs rêves. N'estimant le nombre de nos années écoulées qu'à l'aide du calcul, et non par sentiment, nous avons peine à croire qu'elles nous aient vieillis. Pour peu que l'hiver laisse briller quelques jours sereins, nous nous croyons encore au printemps. Nous semons gaîment les espérances du jeune âge dans les rides de

la vieillesse. Il n'est point d'homme qui ne se trompe d'un jour sur sa durée : le sage même est toujours en retard avec ses heures. L'espoir de vivre renaît avec chaque aurore. Cette erreur est celle qui nous abandonne la dernière et qui met le comble à toutes les erreurs de la vie.

Le vrai sage s'entretient avec ses heures passées : il leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Etre suprême. La suite de leurs réponses forme ce que nous appelons l'expérience. Vieillard, elle te crie qu'ici bas tout est néant; que plus on goûte la joie, plus on en découvre la vanité, et que les transports du plaisir même nous détrompent de la chimère du bonheur. Instruit par ses leçons, averti par ces cheveux dont ta tête est blanchie, détache tes pensées de ce monde, donne-leur un mouvement vers l'éternité, et découvre au fond de l'avenir un séjour plus fortuné.

Ce monde, où nous vivons enivrés d'une folle joie, qu'est-il en effet? Un vaste séjour de deuil, chargé de tombeaux, tapissé d'emblêmes funèbres que la mort suspend sans cesse autour de nous. Le nuage qui porte le

trépas fond sur nos têtes en plein midi, et nous ensevelit nous et nos projets dans la nuit du cercueil. Du fragile théâtre de la vie, où nous folâtrons, du milieu de nos festins et de nos danses tout à coup interrompus, nous tombons dans l'abîme où s'engloutit l'espèce humaine. Soulevés par un souffle du sein de la terre, agités un moment dans l'atmosphère qui nous anime, nous rentrons aussitôt dans la poussière de nos ancêtres que nous foulions sous nos pas, pour être foulés nous-mêmes sous les pas de nos enfans, et dormir sous la terre, jusqu'à ce que le pied du Tout-Puissant, renversant ce frêle univers, éparpille la poussière de notre globe, et que nous fuyions éperdus des ruines de nos tombeaux à la clarté d'un jour éternel. L'homme naît; étonné de vivre, il jette un regard autour de lui : partout ses yeux rencontrent les épitaphes pressées des mortels qui l'ont précédé : il pousse en les lisant un profond soupir, et s'abîme. Il a bientôt subi le sort qu'il déplorait. Pleurer un instant les autres, être pleurés nous-mêmes l'instant qui suit; voilà notre partage.

Que l'homme est insensible! Le temps fuit

la mort accourt, la cloche funèbre retentit dans l'air, l'éternité menace; tout est en mouvement, tout est en alarme, tout fait effort: tous les êtres se hâtent, avancent vers leur terme: tous avertissent, pressent l'homme d'avancer vers le sien: et l'homme seul, lui dont l'alternative est extrême, dont la destinée sera irrévocable, lui qui, suspendu par un fil sur l'abîme, se balance un moment au-dessus, et tombe; l'homme tranquille s'assoupit et sommeille en paix au bruit de cette tempête universelle des êtres! Eveille-toi, malheureux. Jette les sceptres et les couronnes; mais retiens tes années, et sois-en économe. Saisis l'instant qui fuit; l'éternité repose sur l'aile d'une heure: force le temps d'arrêter son char, de te remettre le trésor de ta destinée qu'il emporte. Implore-le, conjure-le de te rendre encore les jours qu'il t'a prêtés. Ce prodige est possible à la vertu. Elle peut faire revivre dans le jour présent ceux que l'homme a laissé périr: elle peut entasser dans l'espace étroit d'un moment la valeur d'une vie entière.

Mortels, rappelez la vertu pour reconquérir toutes les heures usurpées par la frivolité: rendez l'existence à cet amas de momens

que le vice a anéantis. Songez que perdre le temps, c'est perdre plus que du sang. C'est mutiler son être : c'est commettre un vrai suicide.

QUATRIÈME NUIT.

Narcisse.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes !
VIRGIL.

SORTANT des rêves bizarres où le sommeil égarait ma pensée, je m'éveille encore une fois ! la nuit tient l'univers enveloppé de ses ombres. Le seul flambeau de la raison luit devant mon âme. Hélas ! c'est pour verser des larmes que mes yeux s'ouvrent dans les ténèbres ! L'amant plein d'espoir et d'impatience court aux lieux fortunés où l'attend son amante. Aussi exact que lui, je me trouve ponctuellement au rendez-vous où m'attend la douleur. Voici l'heure que je lui ai jurée ; voici l'heure où nous veillons seuls toutes les nuits, où nous nous entretenons ensemble, mes maux et moi !

Divinité des âmes sensibles, ô lune, ô toi qui dans ces heures de silence règnes en paix

et seule sur la foule des astres, descends de ton trône d'argent, quitte les airs, et viens m'inspirer des chants dignes des cieux. Aimable sœur du soleil, tu conduis en son absence la marche nocturne et solennelle des sphères: tu entends l'harmonie de leurs mouvemens. Elle ne parvient jamais à l'oreille des mortels éloignés. Daigne, dans un songe favorable, répéter à mon âme leurs célestes accords, et que leur douce mélodie passe dans les accens plaintifs de ma muse.

Ah! je sens déjà ta mélancolique influence; elle pénètre mon âme attendrie. Mon sujet te plaît et t'intéresse. Je pleure la perte d'une beauté modeste et touchante comme la tienne. O ma chère Narcisse, je crois te voir pâle et triste; je crois t'entendre dire à mon âme: « Il est nuit pour moi, ma jeunesse et mes « plus chères espérances sont ensevelies dans « une nuit éternelle! » Non, jamais la nuit qui s'éleva du tombeau de Philandre ne fut si noire et ne m'enveloppa de vapeurs aussi mortelles! O chaîne de malheurs! Ils viennent rarement seuls. Ils aiment à se suivre par troupes, à se presser en foule sur les pas d'un malheureux! La tombe où Philandre est des-

cendu n'était pas encore fermée, que Narcisse l'a suivi. Occupé à gémir sur la cendre de mon ami, il me faut aussi pleurer ma fille. Elle vient usurper les tristes droits de Philandre, et me demander pour elle les larmes que je versais pour lui.

En frappant coup sur coup, la mort confond mes soupirs, et jette le trouble et la division entre mes maux. Ma douleur incertaine ne sait où s'arrêter, ni lequel des deux pleurer le premier. O mon ami, ô ma fille! mon cœur se déchire entre vous. Cher Philandre, c'était donc ta destinée de m'offrir dans ta perte le présage funeste d'une seconde perte! Le coup qui t'a frappé me menaçait d'un autre! Comme cet oiseau sinistre que je vois voler sur ma tête et menacer ma paix, la mort, en te dévorant sous mes yeux, m'annonçait qu'une seconde victime allait encore devenir sa proie. La cruelle a plongé Narcisse dans le tombeau, au printemps de ses jours, lorsque sa jeune âme ne faisait que de s'ouvrir à la vie et au bonheur. Le bonheur! hélas! en est-il ici bas? C'est un fruit interdit à la bouche affamée des mortels!

Qu'elle était belle! Qu'elle avait de dou-

ceur ! Combien son innocence ajoutait de charmes aux charmes de sa jeunesse ! Que d'enjouement et de gaîté ! Rien ne manquait à son bonheur. La fortune et la vertu lui prodiguaient tous leurs dons d'une main libérale. Pour en jouir, il ne lui fallait que des jours. Hélas ! tant d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plus tôt de la mort. Comme elle a été tout à coup précipitée du faîte du bonheur ! Ainsi tombe, atteint d'un plomb meurtrier, le chantre mélodieux des forêts, au moment même où il charmait les airs par son brillant ramage. Il expire au milieu de sa douce chanson interrompue. Il n'est plus de voix dans le bocage que ses concerts animaient, et l'on y sent rentrer la sombre horreur d'un vaste et triste silence. O ma fille, dans quelle solitude profonde tu as laissé ton père ! Je ne l'entendrai donc plus, cette voix touchante qui allait à mon cœur ! Mon oreille est encore remplie du doux murmure de ses derniers sons. Le frémissement délicieux qu'elle excitait au fond de mon âme émue y dure encore, et la pénètre d'une tristesse mêlée de volupté ; mais la tristesse est la plus forte. O ma fille, ma fille ; je voudrais t'oublier !

Beauté, jeunesse, voix séduisante, gaîté, vertu, cœur fait pour aimer : qu'a de plus le ciel à donner aux mortels? Le ciel avait fait tous ces dons à ma fille; ma fille était mon trésor; et moi j'étais..... Ah! j'étais le père le plus heureux. Titre brillant et vain qui me cachait l'abîme de misère où j'allais tomber! La mort, offensée de mon bonheur, a fait signe au ver d'attaquer cette rose si belle. A peine fleurie, il l'a piquée; elle est tombée avant d'être fanée : elle a été la proie d'un moment.

Que les biens de la vie sont trompeurs! Ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine, qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. Oh! combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance! Le nom de père me cause plus de tristesse qu'il ne m'a jamais donné de joie. En quel état j'ai vu ma fille! telle qu'un jeune arbrisseau, renversé par un orage du printemps, lorsque tous ses boutons ouverts venaient de s'épanouir en fleurs, j'ai vu Narcisse étendue, belle encore dans les bras de la mort! En la voyant mourir, les sanglots de la tendresse et de la pitié me suffo-

quaient. Je ne l'ai jamais tant aimée qu'au moment où je l'ai perdue! Quel est le sage austère qui n'excusera pas mes soupirs? Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes. La raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible; elle n'en défend que l'excès. O vous que la mort a privés d'une fille accomplie, ayez pitié de moi!

Dès que je vis ces beaux yeux perdre leur éclat et ne plus jeter que des regards éteints et languissans sur les objets de la vie, une pâleur mortelle décolorer ses joues de roses, et de noirs présages passer dans l'âme de tous ceux qui la voyaient; eh, qui pouvait se rassasier de la voir! pères sensibles, jugez avec quelle précipitation je l'arrachai de son climat natal, où le noir Borée soufflait le froid du trépas! Mes bras paternels la portèrent plus près du soleil. J'espérais que le soleil la ranimerait de ses rayons bienfaisans. Mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les fleurs; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante et succomber dans mes bras, comme il laisse un lys se courber et mourir dans nos jardins.

Lys majestueux, et vous peuples de fleurs qui émaillez la verdure de nos champs; vous qui vivez d'ambroisie, vous qui buvez les doux rayons de l'astre qui vous colore, et rajeunissez vos attraits dans les rosées du matin et du soir, vous aimiez que ma fille vous cueillît, vous deveniez plus belles dans ses mains, vous portiez à ses sens délicats un parfum voluptueux et pur comme son âme. Aimables fugitives, êtres charmans, qui existez avec l'homme, qui naissez pour embellir son séjour, oh! combien votre sort est plus heureux que le sien! vous passez, il est vrai, comme lui, dans un rapide instant : mais vous ne partagez pas ses éternelles douleurs!

Telle est notre triste destinée. Pour goûter le plaisir, il faut éprouver le trouble et les transports de la passion. Mais nos passions ne s'attachent qu'à des objets fragiles qui périssent tôt ou tard. Le chagrin succède : et que le chagrin est cuisant après le transport du plaisir! Homme présomptueux, qui oses espérer le bonheur sur la terre, ne sais-tu pas encore qu'il ne peut jamais croître sur cette terre ingrate et malheureuse? Lorenzo, toi dont les désirs l'appellent à tout moment, que

mes malheurs t'instruisent. Sois sage aux dépens de ton ami. Ne t'appuie point sur la terre. Ses biens sont plus frêles que les roseaux : toujours armé d'une pointe pénétrante qui déchire, le plaisir, en s'enfuyant, nous perce le cœur, et le laisse sanglant et désespéré.

Idée cruelle, éloigne-toi : puisque je n'ai plus d'espoir, cesse de me tourmenter. Mes efforts sont vains : je ne peux renoncer à songer à ma fille ; je ne peux en détacher mon âme. L'image que nous voulons repousser s'irrite contre nous, réveille tous nos maux, les rallie, les ramène à la charge et nous accable. O ma fille, enlevée à la fleur de tes ans, à ton heure nuptiale : au moment où la fortune te souriait avec ton amant, lorsque ton âme ouverte au plaisir commençait à sentir le bonheur d'être, lorsque les aveugles mortels te nommaient hautement la plus heureuse des amantes ; c'est alors que ta cendre reste sur une terre étrangère ! Ses durs habitans n'ont pu te refuser des larmes. Parce que tu n'adorais pas Dieu à leur manière, ils s'étonnaient de s'attendrir sur toi. Mais si les cruels ont pleuré, ils n'en étaient pas plus humains. Tandis que la nature les forçait de donner des larmes involontaires à la mort de

Narcisse, la superstition insensible se livrant à son extravagance lui refuse un tombeau!

O zèle barbare et haï d'un Dieu bienfaisant! Ces hommes impitoyables ont refusé de répandre une poussière sur une poussière; bienfait dont ils ne privent pas les plus vils animaux! Que pouvais-je faire? qui pouvais-je implorer? Par un pieux sacrilége, j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille. Mais j'ai outragé sa cendre. Lâche dans mon devoir, craintif dans l'excès même de ma douleur, mes mains l'ont placée à la hâte dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, enveloppé des ténèbres, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux, je me suis enfui comme un coupable. Père ingrat et lâche, tu n'as point écrit son nom sur sa tombe! Inconnue, oubliée, ta fille est foulée sous les pas de ces étrangers inhumains! Que ma crainte était vile et criminelle! Comment ai-je pu redouter ses ennemis, tandis que j'obéissais aux lois les plus solennelles de la nature? Chère ombre! pardonne à la nécessité cruelle. La douleur et l'indignation se disputaient mon cœur : l'exécration se

mêlait à ma prière. J'étais transporté de fureur contre l'homme, en adorant son Dieu. Je ne pouvais voir sans horreur cette terre sauvage posséder le trésor sacré de ta cendre. J'ai foulé de rage sous mes pieds ce sol barbare, et j'ai encore été plus humain que ses habitans, en leur souhaitant à tous dans ma juste douleur le tombeau qu'ils t'ont refusé.

Mon ressentiment peut-il être criminel? Le crime est d'outrager les morts. Que les morts sont sacrés! La main qui déploya sur le firmament ce voile brillant d'azur, et qui donna l'or pour vêtement au soleil, n'est-elle pas aussi la main qui travailla la poussière respectable de l'homme, et en fit le chef-d'œuvre de la création? Dans le moment où les passions se taisent, où l'humanité s'éveille, où la haine meurt, où l'ennemi pardonne; c'est alors que la superstition s'irrite contre une cendre, et insulte un corps innocent!

Que cette conduite est révoltante dans une race d'êtres malheureux, qui ne sont nés que de l'amour, qui ne subsistent que par l'amour, qui ne goûtent de bonheur qu'à s'aimer, et qui n'ont pour s'aimer qu'un instant, que le destin reprend aussitôt et abîme dans une

nuit éternelle! Non, la nature ne voit point dans son sein de monstre plus étrange et plus affreux que ne l'est un homme insensible au malheur d'un homme. Combien de fois l'homme est perfide jusque dans ses caresses! S'il secourt son semblable, son orgueil distribue les affronts avec les bienfaits. Sa pitié outrage l'infortuné en lui tendant la main. Qu'il doit donc être terrible quand il se venge! O lune, pâlis d'effroi : astres paisibles, fuyez, cachez-vous dans les voiles de la nuit, épargnez-vous l'horreur de m'entendre. L'homme est pour l'homme le fléau le plus cruel et le plus inévitable. Le grain noircit l'horizon et présage la tempête; avant de s'abîmer les tours s'entr'ouvrent; un tonnerre souterrain annonce l'explosion enflammée des volcans; la terre tremblante avertit qu'elle va dévorer; la fumée ondoyante décèle l'incendie; mais la foudre qui part des mains de l'homme ne brille, ne tonne qu'à l'instant où elle écrase. Il cache de plus en plus son poignard sous le manteau de l'amitié, jusqu'à ce qu'il l'ait appuyé sur le cœur de sa victime. M'accusera-t-on d'exagérer? Plût à Dieu! Dieu qui voit à nu le cœur de l'homme, en a voilé, en

a sauvé à tous les êtres le hideux spectacle.

Trouvera-t-on que je me sois trop livré à mon ressentiment? Eh! quel homme peut rester calme et froid, lorsqu'il souffre dans la partie la plus sensible, dans ses amis? O honte du genre humain! Le vertueux Philandre avait des ennemis! Il a goûté toute l'amertume de cette triste vérité, et je la sentais en lui. Mais, hélas! ni lui ni moi nous ne sentons plus. O Narcisse, plaie récente de mon cœur, tous mes chagrins passés se sont abîmés dans le sentiment de ta perte. Elle m'a laissé bien d'autres soins et bien d'autres douleurs. Mon cœur est déchiré d'autant de traits que j'ai vu de maux se rassembler sur ta tête. Il semble que le destin eût fait de toi un choix cruel, pour me rendre ta mort plus amère, et la nuit de ta tombe plus profonde. O ma fille, si tu entends encore la voix de ton père, repasse avec lui dans ta mémoire les circonstances qui ont si tristement distingué ton trépas des morts ordinaires. Elles sont toutes présentes à mon âme, et chacune d'elles, comme une hydre inépuisable, me tourmente à la fois de mille douleurs. Quelle est la vertu qui ne succomberait pas? et quel effort puis-

je faire sous le fardeau des maux qui m'accablent? Des torrens de larmes ne cessent de rouler sur mes joues flétries : il ne me vient pas une pensée, une réflexion, qui n'en grossissent le cours. J'ai beau en verser, je ne peux en épuiser la source : elles ne me soulagent point, ma douleur s'en irrite. Non, mes larmes, ni celles de mes amis, ne peuvent suffire pour une telle perte. Chère Narcisse! je communiquerai ma tristesse à l'univers entier : je t'obtiendrai les pleurs du genre humain. Partout où la renommée portera ton nom, partout où mes vers rediront ta mort funeste, tu recevras les soupirs des cœurs sensibles : le jeune homme, dans la fougue de l'âge et des plaisirs, suspendra sa joie pour s'attendrir sur ton sort : il ira, mélancolique et pensif, rêver à toi au milieu des tombeaux.

CINQUIÈME NUIT.

Le remède contre la crainte de la mort.

Yorck, ma muse ose s'élever jusqu'à toi. Ne t'offense point de son audace : c'est la reconnaissance qui la conduit à son bienfaiteur. Quoique jeune et caressé de la fortune qui te sourit, ton oreille ne sera point blessée de mes chants sérieux.

Que la crainte de la mort est profondément imprimée dans le cœur de l'homme! Ecoute mes vers : je chante son souverain remède.

Heureux l'homme qui, dégoûté des plaisirs factices d'un monde tumultueux, et de tous ces vains objets qui s'interposent entre notre âme et la vérité, s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse et silencieuse des cyprès, visite les voûtes sépulcrales que le flambeau du trépas éclaire , lit les épitaphes des morts , pèse leur poussière, et se plaît au milieu des

tombeaux ! Ce sombre empire, où la mort est assise au milieu des ruines, offre à l'homme un asile paisible où son âme doit entrer souvent et promener ses pensées solitaires. Que l'air qu'on y respire est salutaire à la vérité, et mortel pour l'orgueil ! O mon âme, entrons-y sans effroi. Cherchons ici ces idées consolantes dont l'homme a tant besoin sur la terre. Pesons la vie et la mort; osons envisager la mort en face; et bravant ses terreurs par un mépris généreux, cueillons sur les tombeaux la palme des grandes âmes. Puisse ma sagesse s'enrichir de mes malheurs, et me payer mes larmes.

Suis-moi, Lorenzo; viens : lisons ensemble sur la pierre qui couvre ta chère Narcisse. Quel traité de morale sublime elle tient ouvert ! Que son langage muet est pathétique ! Quels orateurs peuvent toucher comme elle une âme sensible ? L'éloquence des paroles peut nous émouvoir : mais que ces images sont faibles et mortes auprès des impressions vives et profondes dont la vue de cette pierre nous pénètre ! Avec quelle force elle parle à nos yeux ! Que de leçons renfermées dans la date que j'y vois gravée ! Demande-lui si la beauté, si la jeu-

nesse, si tout ce qui est aimable est de longue durée! Homme, ose donc désormais compter sur la vie! A peine puis-je rencontrer un tombeau qui ne renferme un corps plus jeune que le mien, et qui ne me crie, viens : et dans le monde entier, que trouvé-je qui me rappelle et m'attache à la vie.

Mais quel objet nouveau frappe mes regards? La tombe de Narcisse vient de s'ouvrir devant moi. C'est l'auguste vérité que j'en vois sortir brillante et radieuse, comme du fond de son sanctuaire. Elle s'avance; je la sens qui s'empare de mon âme : l'illusion se dissipe, les nuages dont les passions obscurcissaient ma raison s'évanouissent, l'ombre a fui; à l'éclat de cette vive lumière mon horizon s'étend, de nouvelles facultés viennent enrichir mon être. Je vois les objets invisibles, je touche et je sens les objets éloignés. Je suis présent à l'avenir. Le monde et ses plaisirs imposteurs ne m'en imposent plus. (Ce n'est que dans la tristesse que l'homme sait les apprécier!) Les piéges que le vice me tendait sous les fleurs sont découverts : la vertu laisse tomber son voile, et je peux contempler tous ses charmes. Comme la vie s'écoule devant moi! Je vois les

hommes tomber comme les feuilles de l'automne; les objets de leurs désirs me paraissent aussi légers, aussi vils que la poussière qui s'élève sous leurs pas. Plus je considère la vie, plus elle me paraît vaine.

Ah! c'est maintenant que je sors de l'enchantement. Je conçois enfin les avis salutaires que la mort faisait retentir à mon oreille, et que j'ai si long-temps négligés. Loin d'en être ému, je vivais insensible et sans alarmes! Je me sens aujourd'hui atteint et frappé de tous les traits qu'elle a décochés sur mes amis. Plus la flèche lancée dans l'air tarde à retomber, plus la blessure qu'elle fait est large et profonde. Dieu! que sa pointe est pénétrante! Qui apaisera la douleur qui me parcourt et me dévore? Quelle main bienfaisante viendra retirer de mon âme cette pensée empoisonnée, et verser sur mes plaies un baume rafraîchissant? Ne pourrai-je donc, sans frémir, attacher, reposer sur la tombe un œil courageux et serein?

Et pourquoi frémir à la pensée de la mort? Ce passage n'est pas si terrible que nous l'imaginons. Ingénieux à nous créer des alarmes, nous nous tourmentons de nos chi-

mères : nous formons un fantôme; nous lui donnons des traits menaçans; et bientôt oubliant qu'il est notre ouvrage, notre peur l'anime, nous frissonnons à ses pieds, et nous ne pouvons plus lever les yeux sur lui sans pâlir de terreur.

L'image infidèle que nous formons d'après nos conjectures n'a presque aucune ressemblance avec l'original. Et quel peintre a pu saisir les véritables traits de la mort? Ce tyran ne se repose jamais un instant. La crainte agite le pinceau dans nos mains tremblantes. L'imagination exagère. L'ignorance charge le portrait de ses ombres, et la raison s'en épouvante.

Où est-elle, la mort? Toujours future ou passée; dès qu'elle est présente, elle n'est déjà plus. Avant que l'espérance nous abandonne, le sentiment est mort. Pourquoi nous remplir de noirs présages? Quand nous sommes frappés, nous recevons le coup, mais sans en sentir la douleur. La cloche funèbre, le drap mortuaire, la bêche, le tombeau, la fosse humide et profonde, les ténèbres et les vers, tous les fantômes qui s'élèvent sur le soir de la vie, et obsèdent le vieillard, sont la

terreur des vivans, et non pas celle des morts. Victime de sa folle imagination et malheureux par son erreur, l'homme invente une mort qui n'est point celle que la nature a faite, et par la crainte d'une seule, il en éprouve mille. Ecartons d'une main courageuse ces simulacres trompeurs. La tombe est hermétiquement fermée ; il n'en transpire aucun secret chez les vivans.

Quand la mort serait aussi effroyable, aussi hideuse que nous la peignons, qu'a donc le vieillard à craindre d'elle ? Ne devrait-il pas, si les années le rendaient sage, courir au-devant d'elle, et lui demander un abri charitable dans ses obscures demeures ? La vie a-t-elle donc tant d'attraits ? En trouvons-nous toujours le désir dans nos cœurs ? Nos chants ne sont-ils que des chants de joie ? Ah ! si l'homme laissait sa pensée s'arrêter sur cette foule d'objets de dégoût dont nous sommes entourés, son cœur, quelque intrépide qu'il pût être, succomberait de douleur en voyant la vanité de la vie, les vices des hommes, les faiblesses de la vertu, les erreurs du sage même, les maux sans cesse renaissans, les biens imparfaits, toujours détruits dans le germe, et lais-

sant après eux la peine qui ne meurt jamais.

Comment pouvons-nous nous attacher de plus en plus à ce rocher sauvage, stérile en biens, hérissé de maux, dont le sommet se couvre d'orages à toutes les heures, et sous lequel menace un gouffre dévorant, fameux par les naufrages de l'espérance humaine?

Sans parler de cette foule de maux inévitables dont l'homme est la proie, se passe-t-il un seul jour qui ne nous entende faire à la vie quelque reproche, qui ne révèle au sage quelque nouveau secret, quelque misère inconnue, et ne le dégoûte d'en voir davantage? Les heures perfides nous dupent. Tant qu'elles reposent dans le sein du temps, avant de nous appartenir, elles flattent nos désirs, elles ne nous promettent que des douceurs. Qu'il est insensé celui qui les croit! Elles nous trahissent l'une après l'autre : au lieu d'apporter un plaisir, chacune d'elles nous laisse une peine et s'enfuit avec l'année. Cependant l'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé, il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point : il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. Ainsi la vie

dissimule avec nous jusqu'au dernier de nos jours; ses maux sont un secret qu'elle n'avoue qu'à l'homme expirant.

Vivre toujours ici? Et pourquoi? Pour ne voir que ce qu'on a vu, n'entendre que des redites, passer et repasser avec ennui sur les mêmes traces, tourner avec fatigue dans un cercle éternel, revenir de la haine à l'amour, et de l'amour à la haine, désavouer aujourd'hui les désirs du jour d'hier, bâiller sur les mêmes plaisirs, souvent être forcés d'implorer le malheur pour nous délivrer de l'uniformité dont nous sommes excédés, et goûter du moins la triste consolation du changement? Combien de fois dans les transports même du plaisir, sommes-nous tentés de demander: n'y a-t-il rien de plus? Que le plaisir est pauvre et borné! La vie est si courte, et il meurt encore avant elle! A peine avons-nous parcouru la moitié du cercle de nos jours, que le fond des sentimens agréables est épuisé. Il ne reste plus de sensations neuves à essayer. Nous sommes réduits à vivre de répétitions dont l'ennuyeuse uniformité nous lasse. Nous ne trouvons dans le présent que le goût insipide du passé : les sens rassasiés sont prêts

à le rejeter. Hélas! nos premières années, comme des ancêtres prodigues, deshéritent en quelque sorte les dernières; elles en dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs.

Le malheur de vieillir vient encore aggraver et combler tous les autres : on se tourmente alors pour exprimer des jours une substance qui n'y est plus. Le goût est usé, les sens sont morts; les ressorts de la machine décrépite se relâchent, les canaux s'obstruent, les roues s'embarrassent, s'arrêtent l'une après l'autre. Les alimens deviennent un fardeau qui tue au lieu de réparer; le plus sobre éprouve les effets de l'intempérance : la joie même devient dangereuse; si le vieillard prend encore sa coupe dans ses débiles mains, il tremble qu'à chaque instant la mort ne vienne l'arracher. La vie n'est plus qu'un champ épuisé et nu qui ne produit plus. Pour charmer des jours ingrats, on est réduit à recueillir sur le passé quelques réflexions, quelques commentaires agréables sur les rôles qu'on a joués dans le monde, et sur les vains projets qu'on a formés. Ainsi les plaisirs se détachent de l'homme, s'envolent l'un après l'autre, et laissent le malheureux affamé dans une solitude aride

et dépouillée, au milieu d'une nuit totale, plus sombre que celle qui enveloppe maintenant l'hémisphère. Heureux celui qui peut alors se promettre l'approbation du juge suprême, au moment où l'âme, forcée d'abandonner sa dépouille, va rendre à la fortune tous ses faux ornemens, et laisse tomber son masque de chair en quittant le théâtre de la vie!

Ce temps est venu pour moi : le monde que j'habitais n'est plus: un nouveau lui succède, où règnent de nouveaux usages. Une troupe légère d'acteurs étrangers arrive sur la scène pour m'en chasser ou pour s'y divertir de moi. Comme ils s'étonnent de me voir! Je les regarde avec la même surprise. Mon voisin m'est inconnu. Hélas! ce n'est pas là ce qui m'afflige le plus : il est un chagrin plus cruel que je ne dois qu'à la vieillesse et au malheur d'être trop long-temps privé de la mort. La cour où je recevais autrefois un accueil si gracieux ne me reconnaît plus!

Mais quoi? ce malheur m'est-il particulier? Je suis oublié aujourd'hui? Eh! l'on s'est si long-temps souvenu de moi. Un objet qui s'offre de trop près à la vue l'importune et l'offusque,

et son ardeur à se montrer l'empêche d'être aperçu. Lorsque je vais confier mes peines à l'oreille des courtisans, ils m'écoutent avidement, ils savourent avec un plaisir secret ce nectar si délicieux pour les grands, et me serrant la main, ils me prient en grâce de revenir demain. Refus, peux-tu te masquer sous une forme plus séduisante?

Yorck, ne crois point que je m'écarte de mon sujet? C'est diminuer la crainte de la mort que de rabaisser le prix de la vie. Plus on a d'indifférence pour elle, et mieux on en jouit : il faut la traiter comme ces coquettes capricieuses qui accordent de préférence leurs faveurs à l'amant adroit qui affecte le plus de les dédaigner.

Depuis deux fois le temps que les Grecs employèrent à réduire la superbe Troie, je m'obstinais à assiéger sans succès les faveurs de la cour. Hélas! que l'ambition est un mauvais moyen de s'enrichir! Elle n'a fait qu'appauvrir encore le peu que je possédais, en empoisonnant sa jouissance. Pourquoi désirer? C'est de toutes les occupations la plus cruelle. Donnez-moi l'homme le plus robuste et dans la santé la plus florissante : l'ambition en fera

bientôt une ombre pâle et décharnée, semblable à moi. Eussiez-vous tous les trésors du nouveau monde, si vous avez encore de l'ambition et des désirs, vous resterez pauvre. Air pur, repas frugal, dons précieux de la vie champêtre, c'est vous qui m'avez enfin guéri de cette maladie contagieuse des cours.

Bénie soit à jamais la main divine qui m'a conduit sous l'abri de cette humble chaumière, où j'ai retrouvé le doux repos de mon âme. Le monde est un vaisseau pompeux flottant sur des mers dangereuses : on le regarde avec plaisir; mais on ne l'aborde qu'avec péril. Ici en sûreté, jeté à terre sur une simple planche, j'entends le tumulte confus de la foule, comme le mugissement des mers éloignées, ou le bruit sourd de la tempête mourante; et méditant dans un calme profond mon sujet sérieux, j'apprends à combattre les terreurs de la mort. Ici, comme un berger, qui du fond de sa cabane, appuyé sur sa houlette, et faisant résonner son chalumeau, promène ses regards sur la vaste étendue des campagnes, je suis de l'œil la chasse féroce de l'ardente ambition : je vois une meute nombreuse d'hommes bruyans, brisant les barrières des lois, franchissant les

bornes de la justice, loups pour la rapine, renards pour la ruse, tantôt poursuivant, tantôt poursuivis, et tour-à-tour la proie l'un de l'autre, jusqu'à ce que le trépas, cet infatigable chasseur, vienne les engloutir tous dans leur dernier terrier.

Pourquoi tant de fatigues pour des triomphes si courts? La fortune des riches, la gloire des héros, la majesté des rois, tout finit par « CI-GÎT. » Des peines à souffrir, des biens qu'il faut laisser, tel est l'inventaire exact de la vie, et la poussière en poussière est le terme de toutes les grandeurs de la terre. Si mes chants passent à la postérité, elle apprendra qu'il exista un homme nourri parmi les courtisans, quoique né dans l'Angleterre, qui fit réflexion que la fortune pourrait bien arriver trop tard d'un jour, qui ne s'est point amusé sur son lit de mort à arranger des projets de fortune et de vie, et qui a pensé que la nécessité de mourir valait bien la peine de l'en distraire.

La jeunesse sans expérience, attirée par une lueur trompeuse, se précipite sur une foule de maux. Les années instruisent l'homme; il se détrompe en vieillissant: mais dès qu'il a trouvé l'art de vivre, les portes de la mort s'ouvrent.

J'entends la vieillesse insatiable crier sans cesse : « Encore des jours, encore des riches-« ses, encore des plaisirs. » Il n'est plus de plaisirs, quand le sentiment est éteint. Il ne suffit pas de posséder l'objet : pour en jouir, il faut des sens. Vainement nous nous fatiguons à tendre de nouveau, à rajuster l'arc usé dont la nature relâche et brise successivement toutes les cordes. Quel excès de folie! comme on voit les ombres s'alonger à mesure que le soleil s'abaisse, nos désirs croissent et s'étendent sans fin sur le soir de la vie.

Quelle fureur vous possède, vous qui voulez mourir riches? O mes contemporains, restes de vous-mêmes, chétives ruines humaines, chancelantes sur le bord du tombeau, nous verra-t-on comme ces arbres décrépits, pousser encore plus prefondément nos viles racines sur ce sol malheureux, et l'embrasser plus étroitement, à mesure que nous vieillissons? Nos mains flétries et ridées seront-elles toujours étendues dans le vide de l'air, tremblantes à la fois de vieillesse et d'ardeur pour saisir des fantômes qui les fuient? L'homme a besoin de si peu, et pour si peu de temps! Tout à l'heure il va rendre à la nature avare sa propre

poussière, qu'elle ne lui a prêtée que pour une heure.

C'est bien assez, triste vieillard, d'avoir vécu au milieu des orages : va du moins mourir sous l'abri du port. Tu devrais fuir les témoins et la foule, cacher dans l'ombre de la retraite la décadence de ta raison, l'affaiblissement de ta volonté et les ruines de ton être. Tu devrais te prédire à toi-même ton avenir et t'essayer à la mort. Que ne vas-tu rêver en silence et promener tes pas solitaires au bord du sombre rivage d'où tu dois bientôt t'embarquer sur une mer inconnue? Enrichis ton âme : amasse sur son bord une ample provision de vertus, et attends en paix le vent qui doit d'un souffle te lancer dans des mondes éloignés. Qu'ils paraîtront nouveaux à l'homme qui ne se sera pas accoutumé à les reconnaître de loin par la pensée!

Quand les hochets de la vie s'échappent de nos mains défaillantes, il ne faut plus rien espérer des sens; il est temps de creuser dans son âme, d'y puiser des plaisirs plus nobles, et d'exercer ses facultés sur des objets immortels. Ce n'est plus dans le présent, c'est au-delà du tombeau qu'il faut chercher le bonheur. Sur

la terre, il ne reste d'autre bien à prétendre que l'estime et la paix. La première s'accorde à la réputation d'être sage; la sagesse seule peut donner la seconde. Si nous souffrons que la folie nous enlève l'une et l'autre, que nous restera-t-il pour consoler nos derniers jours? La vertu seule peut les rendre joyeux et sereins; avec elle le vieillard s'avance gaîment vers le tombeau. Il ne craint point, il souhaite plutôt de mourir. La mort n'est terrible que pour le crime : c'est de lui qu'elle emprunte son masque effrayant, c'est lui qui aiguise le tranchant de son glaive.

Aide-moi, Narcisse, aide-moi à faire ma paix avec le trépas; à détacher mon cœur de ces biens qui ne me suivront point. Avant que la cloche funèbre m'envoie enrichir la terre de ma poussière, que la mort trouve tous les liens qui m'attachaient au monde brisés par mes mains, et que son glaive n'ait plus que le fil de mes jours à couper. Si ma raison, trop prompte à s'assoupir, s'endort dans la nuit au bord du précipice, que ton ombre se présente à moi, qu'elle me réveille par le sentiment de la douleur, et force mes yeux à rester ouverts pour observer la mort qui s'avance. Il n'est

plus besoin de secousses violentes ni d'accidens étrangers pour me détruire. La nature a déjà signé l'ordre de mon départ : la mort l'a dans ses mains; elle n'attend peut-être qu'un moment de plus pour me le signifier.

Lorsque je me retourne pour regarder le long des années écoulées derrière moi et que je n'y trouve plus tant d'hommes qui, plus jeunes, plus robustes et moins imprudens, pouvaient se promettre de fournir une longue carrière, j'ai peine à croire que je leur survis. Mais que dis-je? Est-ce que je vis? Ah! je ne fais plus qu'achever de mourir. Savant Méad, je ne reconnais point ma vie dans cette existence délabrée que tu fais subsister. Si je respire encore, c'est le chef-d'œuvre de ton art : mais j'ai depuis long-temps enterré ma vie avec la force des nerfs et l'énergie de la pensée. Mon être se dissout et s'écoule sous le poids de la vieillesse et de la maladie; je ne fais plus qu'épuiser la lie de mes jours. Tous mes sens ont fermé les portes de mon âme; ma raison en s'éteignant me dit de hâter mon cercueil, et me dénonce à la poussière.

Craindrai-je de subir une dernière fois le sort que j'ai subi dans tous les instans que j'ai

vécu? La mort est-elle donc pour moi un phénomène étrange et nouveau? En naissant nous commençons à mourir : quand l'homme grandit, sa vie décroît. C'est un flambeau qui se consume en s'allumant. Puisque la mort a dévoré ma jeunesse et usé mes forces, je lui abandonne le reste sans regret, et je ne m'effraye plus de son cri sinistre.

C'est ta voix que j'entends, arbitre souverain de la vie et du trépas. Soleil immortel de la nature, toi, qui, du sein des ténèbres où j'étais plongé, plus vil que l'insecte et que la poussière que je foule, me fis éclore par un de tes rayons féconds, pour marcher triomphant dans la lumière, et m'enivrer de l'éclat du jour, tu ne m'as donné l'existence que pour me rendre heureux. Tu m'appelles à une terre inconnue : je t'obéis avec joie : je me livre à toi; je sais en qui je me confie. C'est en toi que je veux vivre. C'est là l'unique réalité : la terre n'a que des fantômes, et la vie et la mort sont également vaines.

La vie est trop flattée, la mort trop calomniée : le sage qui sait user de l'une et ne pas redouter l'autre, les compare ensemble, et leur rend justice.

Emprisonnée dans le corps, l'âme vit ici dans un tombeau. Esclave tourmentée dans les ténèbres, à peine peut-elle saisir quelques lueurs de vérité au travers des organes épais des sens. La mort n'ensevelit que le corps, elle élargit l'âme de sa prison, dissipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour et des ailes pour voler à l'immortalité. La mort n'a que des maux imaginaires que la nature ne sentira point : la vie a des maux réels que la sagesse ne peut éviter.

Quoi, diras-tu, l'espèce humaine n'a-t-elle donc rien à reprocher à la mort? De quel amas de débris sa route est semée! Rien n'est sacré pour elle : fortune, puissance, tout se renverse sur son passage. Elle n'épargne ni les talens ni les arts; ces génies qui méritaient d'être immortels, ces flambeaux qui éclairaient le monde, sa main cruelle les éteint, et replonge la race humaine dans les ténèbres de l'ignorance.

J'avoue que la mort humilie les sages, les conquérans et les rois : mais ces titres sont vains : attachés à l'argile de notre corps, ils doivent périr avec lui; mais cette âme, cette âme immortelle, l'image de la divinité, n'est-ce

pas la vie qui la retient dans l'avilissement, jusqu'à ce que la sombre avenue de la tombe l'introduise dans les berceaux enchantés du séjour de la lumière?

O mort, tu l'emportes! Sois donc la bienvenue. Je te rends grâce de ton arrivée prochaine. La vieillesse et la maladie, tes terribles avant-coureurs, m'avertissent que tu n'es pas loin. Je les sens dénouer tous les liens qui m'attachent à la vie. Encore quelques jours, et leur ouvrage sera consommé. Déjà la cloche s'ébranle et va bientôt appeler à mes funérailles le peu d'amis qui me restent. La faible nature y versera peut-être quelques larmes : mais la raison plus sage félicite le mort, et le voit couronné d'un laurier triomphant.

Avec quelle joie j'abandonnerai alors aux vents cette poussière que je traîne, jusqu'au jour où, la rappelant à moi du sein des élémens et des abîmes de la nature, je la reprendrai brillante et me verrai revivre tout entier! J'aurai vaincu tous les maux. Mes chagrins et mes regrets seront terminés. O mort, sans toi, ils seraient immortels! sans toi nos vertus seraient vaines et nos malheurs seraient perdus. Tu vas m'en payer le salaire. J'ai poussé des

cris en naissant pour obtenir cette vie misérable : quand pousserai-je mes derniers soupirs, pour en obtenir une seconde qui me dédommage de la première? Non, la vie n'est point en-deçà, elle ne commence qu'au-delà du tombeau. La mort nous blesse pour nous conserver. Frappé de sa main, l'homme tombe et se relève. Ses fers sont brisés : il est libre, il est roi; il s'empare des cieux.

SIXIÈME NUIT.

L'oubli de la mort.

Chère Narcisse, tu étais fraîche et pure comme la rosée du matin; tu n'as brillé comme elle que l'espace d'une aurore : comme elle tu es montée de la terre dans les cieux aux premières heures du jour. O ma fille! ton père en cheveux blancs est devenu ton disciple. Que ta jeunesse et ta mort prématurée m'instruisent. Les années ont blanchi ma tête, et je la porte encore élevée et fière! Occupé de la mort des autres, je ne vois pas mon tombeau qui se creuse sous mes pas.

Que de faiblesses honteuses les enfans remarquent dans leurs pères! Qu'un vieillard avec des préjugés et des vices de soixante ans est un censeur ridicule des fautes de la jeunesse! La seconde enfance qui termine la vie est moins sage encore que celle qui la commence. Devenus impuissans pour le vice, nous prêchons la vertu. Forcés de renoncer à

plaire, nous voulons instruire : nous débitons notre morale d'un front austère; mais tandis que nous réprimandons les erreurs du jeune homme, il nous voit des défauts bien plus choquans que les siens, et qui ajoutent à la difformité de la vieillesse.

Ne pourra-t-on me dire par quel enchantement le fantôme d'un siècle vient encore se placer entre le vieillard et la mort assise à sa porte? Elle frappe, il l'entend, il se trouble. Mais bientôt il se rassure et se rendort au milieu du bruit. Placés sur la terre comme sur un champ de bataille, des milliers de mourans tombent sous nos yeux sur des milliers de morts; à chaque instant nous évitons les traits lancés autour de nous : souvent nous en sommes atteints et blessés nous-mêmes; mais tout couverts de plaies et de sang, nous nous croyons encore immortels. L'espérance refleurit chaque jour sur des troncs desséchés. Nés avec le siècle qui a mesuré notre vie, nous nous promettons de durer après lui et d'en voir renaître un autre. Ainsi qu'une montre dérangée dont l'aiguille et la sonnerie ne sont plus d'accord, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble. L'homme se croit à six

heures, tandis que la nature marque minuit.

En vain les vieillards de notre âge nous montrent un front sillonné par les ans; en vain ce miroir fidèle nous avertit des ravages que le temps a faits sur nous-mêmes : nous le regardons sans y voir notre image. Nous observons de sang-froid les progrès que la mort fait chez notre voisin. En la voyant déjà maîtresse de la moitié de son corps, et préparant un dernier assaut pour emporter le reste : « ce vieillard ne peut pas vivre, disons-nous, sa mort est prochaine : » chargés d'autant d'années et d'infirmités que lui, nous doutons toujours de la nôtre; plus elle avance sur nous, moins nous l'apercevons; on dirait que la longue possession de la vie nous en rend à la fin propriétaires, et qu'à force d'années l'homme prescrit contre le tombeau.

Cependant, lorsqu'assis près d'un lit funèbre, le cœur dans les angoisses, penchés sur un ami mourant, nous essuyons ses froides sueurs ou soutenons sa tête qui succombe; lorsque, voyant le flambeau de sa vie ne plus jeter que des lueurs faibles et interrompues, nous comptons avec effroi les momens qui lui restent, et que nous croyons

dans le son de chacune des heures entendre le cri de la mort; alors le charme cesse, la douleur élève un nuage épais, nous perdons de vue la riante perspective qui nous séduisait, nos passions sont glacées, le vol superbe de nos désirs se rabaisse vers la terre : nous pleurons sur notre ami; nous tremblons pour nous. Nous songeons que bientôt, acteurs nous-mêmes, nous donnerons le triste spectacle qui nous est offert. Enfin rencontrant ses yeux éteints qui cherchent encore les nôtres, nous recueillons ses derniers regards; nos cœurs pénétrés par la douleur, amollis par la tendresse, reçoivent comme une cire l'empreinte de l'image terrible de la mort, et nos yeux se tournent malgré nous vers notre dernier asile. Mais si nous laissons nos pensées suivre un moment son cercueil, que nous sommes prompts à les rappeler! Ces traits gravés par la douleur s'effacent aussi vite que les caractères tracés sur le sable mouvant des rivages. Les joues encore mouillées de larmes, déjà le sourire est revenu sur nos lèvres et la folie dans nos cœurs. Nous devenons bientôt pour l'ami le plus tendre, aussi froids que le marbre qui le couvre; et détruisant dans

notre mémoire tous les vestiges de sa mort, nous restons insensibles comme les troupeaux qui paissent sur sa tombe et dispersent sa cendre.

Vieillards infirmes, qui partagez ma folie et ma décrépitude, et dont l'âme est sourde à la voix qui s'élève du fond des tombeaux, si le tonnerre de la mort sans cesse éclatant sur la tête de vos amis ne peut ébranler votre oreille insensible, regardez-vous : tombeaux ambulans, lisez sur vous, « tu vas mourir. » Et toi, Lorenzo, ne te repose pas sur ta jeunesse. La mort frappe au hasard. Reste donc ferme à ton poste, l'œil tendu, l'oreille attentive. Veille dans ta force, sois sous les armes, ne t'appuie pas sur ta lance, de peur que le sommeil ne se glisse sur tes yeux, et que cet ennemi terrible ne te surprenne assoupi.

Combien dorment maintenant sous la terre, qui jouaient l'année dernière un rôle brillant sur sa surface, et dont le nom tient encore le monde attentif au bruit de leur renommée! D'où peut venir ta sécurité? La mort a-t-elle proclamé une trève avec le genre humain? A-t-elle, rassasiée de victimes, suspendu son glaive? Elle ne cesse de l'agiter dans sa main.

Ni les feuilles, ni les hommes, ne tiendront pas mieux cette année que l'année précédente aux arbres et à la vie.

Et comment pouvons-nous oublier que nous sommes mortels? Est-il besoin d'aller le lire sur les mausolées et les tombeaux? Les objets les plus rians de la vie nous parlent de la mort. Nous ne pouvons faire un pas sans rencontrer son image présentée sous mille formes diverses. Les arts la suspendent autour de nous dans nos demeures. Partout nos murs sont tapissés de morts, dont le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur animent encore la toile et le marbre.

L'homme ennobli par ses aïeux, parcourt d'un œil satisfait la longue file de leurs images; il les range autour de ses lambris comme des flatteurs qui nourrissent son orgueil. Séduit par l'éclat des couleurs, il croit que ses palais sont embellis, sont égayés de leurs portraits; l'aveugle ne voit pas que sa demeure est attristée de cette lugubre parure, et qu'il vit au milieu d'un peuple de morts.

Nos théâtres et nos divertissemens mêmes nous retracent l'idée de la mort. La fière Melpomène, troublant le silence des tombeaux,

évoque du sein de la poussière le héros qui y repose, et le force de venir sur la scène divertir les vivans. Spectateurs tranquilles, nous y sommes assis, comme des immortels. Nous nous croyons généreux en donnant des larmes à ses tragiques aventures, et déplorant sa destinée, nous oublions la nôtre.

Ce monde lui-même, qu'est-il? Un vaste tombeau. La terre est ingrate et stérile. C'est la destruction qui la féconde. Toutes les jouissances de nos sens sont prises et entretenues sur la substance des morts. L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. Où est la poussière que la vie n'ait pas animée? La bêche et la charrue labourent les débris de nos ancêtres : nous les recueillons dans nos moissons : ils forment le pain qui nous nourrit. Les couches extérieures de la terre sont formées des cendres de ses habitans. Notre globe roule une surface composée d'êtres qui ont vécu. Nous folâtrons avec insensibilité sur les ruines de l'espèce humaine, et le danseur foule d'un pied léger des cités ensevelies. Tandis que l'âme dégagée de ses liens s'envole sur ses ailes de feu, le soleil pompe en vapeurs les parties fluides de nos corps : la terre

reprend ce qu'elle avait prêté : les vents dispersent le reste dans les airs ; chaque élément se partage nos dépouilles. Les débris de l'homme sont semés dans l'étendue de la nature. La mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme !

Et ce n'est pas l'homme seul qui est mortel : ses ouvrages le sont aussi. Il meurt une seconde fois dans le buste qui rendait à son image un fantôme de vie. Sa tombe s'efface. Les empires périssent. Où est l'empire romain ? Où est celui des Grecs ? Ils ne sont plus qu'un son, et la moitié de notre science n'est que leur triste épitaphe. O mort, la pensée puissante vient d'ouvrir devant moi les portes de ton sombre empire que nul astre n'éclaire ! Mes regards descendent dans ses vastes profondeurs : quelle foule de sceptres je découvre ! Que de ruines amoncelées ! Que de rois flattés je vois ensevelis sous les décombres de leurs monumens crus immortels ! Que d'arts sublimes dont les lauriers sont flétris, dont la gloire est éteinte ! Quelle longue suite de siècles fameux s'écoule devant moi ! Leurs vaines images se succèdent et roulent informes et pressées comme des flots. Je vois

les générations qu'ils entraînent s'agiter et se mouvoir dans leur sein. Je vois passer les ombres mélancoliques des morts célèbres : ils ont l'air de s'entretenir tristement de la vanité de leur gloire. Tous jettent en passant un regard de pitié sur les sages et les grands de la terre.

Dieu ! quelle ombre extraordinaire s'avance lentement en s'élevant au-dessus des autres ! Comme elle grandit et développe, en s'étendant sans fin, sa forme étrange et ses dimensions énormes ! Sa vaste étendue emplit l'espace. Mon imagination accablée succombe, et mon sang, glacé de terreur, s'arrête... C'est un monde décédé dont je vois le fantôme immense. Un cercle de roseaux fangeux le couronne : tristement penché sur son urne, il déplore ses royaumes désolés, et ses générations submergées dans les eaux. Il annonce en gémissant, au monde qui lui a succédé, sa dissolution prochaine par le feu : mais, comme Cassandre, il prophétise en vain.

L'eau et le feu sont les élémens que l'Eternel charge de sa vengeance. Il les tient renfermés dans des antres séparés, où ils frémissent et se menacent l'un l'autre. Quand la

guerre, la famine et la peste n'ont pu corriger un monde coupable, Dieu les déchaîne sur lui tour à tour. Du pied de son trône ils se précipitent comme la tempête, et courent détruire.

La terrible vérité m'appelle : j'entends sa voix puissante, je sens sa force qui m'entraîne : mon sujet m'inspire, et sa grandeur me tient lieu de génie.

A minuit, à l'heure sombre où le genre humain plongé dans un sommeil profond, se repaît de songes agréables et goûte des plaisirs imaginaires, sortira du sein des ténèbres cette scène étonnante, aussi subitement que l'étincelle jaillit du sein de l'acier frappé, aussi rapidement que le salpêtre s'embrase. Au signal de l'Eternel, tous les formidables enfans du feu s'élancent de leurs retraites. Les magasins des orages s'ouvrent et versent à flots pressés les foudres et les éclairs : les comètes embrasent les airs. Des torrens enflammés descendent. La cime des montagnes s'allume. La terre n'est plus qu'un vaste volcan. Les masses de ces rochers aussi anciens que le globe s'écoulent en fleuves de feu. Les astres tombent des cieux : l'embrasement

redouble de toutes parts. L'ange de la destruction se promène sur l'univers, et l'efface sous les roues de son char enflammé. L'homme effrayé s'éveille, il trouve un jour éternel commencé, l'étonnement répandu sur la face de l'univers, la terreur et la gloire à leur comble et contrastés dans le tableau. L'abîme, tonnant sous ses voûtes profondes, crève et s'ouvre : il soulève ses flots de soufre et de bitume et vomit une mer enflammée, il s'apprête à dévorer; ses mugissemens demandent sa proie; tandis que, vers les bornes reculées de l'éther, le cristal brillant d'un ciel pur et nouveau s'étend et se déploie sous les pas de l'Eternel. C'est lui qui apparaît dans sa grandeur au-dessus du monde en flammes. Un ange aux ailes d'or le précède, et balaie devant lui, comme des nuages, la poussière des soleils qui achèvent de se dissoudre. La nature expirante se débat encore dans les transes de la mort. N'entends-tu pas ses derniers gémissemens? Où sommes-nous, Lorenzo? La terre qui nous soutenait, abîmée sur elle-même, s'est fondue dans ce déluge brûlant. Où fuir? Où se sauver de Dieu?

C'est pour ce grand jour que tous les autres

jours ont passé, que la terre est sortie du chaos, et l'homme de la terre. Comme nos désirs à cette idée lâchent prise à leurs objets frivoles, et laissent tomber le monde, pour saisir les cieux! Non, je ne peux plus avoir d'autre pensée. Je suis déjà présent à cet avenir. Je sens l'univers chanceler autour de moi. Ses secousses ébranlent mon âme. Je vois des légions d'esprits descendre et laisser dans les cieux une vaste solitude. Je vois le juge suprême assis sur un trône de feu, le volume de l'éternité ouvert, et tous les cœurs nus. Un trait de lumière les pénètre et y rend la pensée visible.

Mais quel est cet ange hideux et défiguré que je vois sortir de ses antres profonds, et traînant sa chaîne en blasphémant? Il lève sa tête difforme; son front sillonné par la foudre est encore noirci de ses feux. Je reconnais l'ennemi de Dieu et de l'homme. Il vient subir son arrêt. Il l'écoute en roulant l'orbe étincelant de ses yeux farouches, comme un météore enflammé dans le fond d'une nue orageuse. Il maudit le Dieu qu'il redoute. Il croit tomber pour la première fois, et que l'enfer commence.

Le temps privé du flambeau qui précédait

son char et l'éclairait dans sa course, s'avance à la lueur mourante de l'incendie des mondes. Il appelle ses nombreux enfans. Le sein de la terre s'agite à sa voix, et rend à la vie toutes les générations. Elles se lèvent brusquement et quittent leur couche dans l'effroi. Il les rassemble pâles et consternées, il les conduit pressées dans un même troupeau, et les remet à l'éternité.

L'éternité règne seule. Elle n'était qu'un rêve pour les mortels ; maintenant tout est rêve, excepté elle. Ses étendards flottent dans le vide comme des comètes éclatantes. Ses clairons enflés par un souffle immortel rendent des sons plus formidables que l'océan grondant sous les coups de la tempête; les hommes se rassemblent par milliers dans la région où va s'opérer le grand dénoûment de toutes les scènes qui ont passé. Quel espace immense! Quelle foule l'a rempli! Ici les spectateurs de tous les siècles assistent à la fin de ce drame mystérieux. Tous sont dans le silence et dans l'attente. L'heure de la clémence est passée; tout est extrême, tout va devenir irrévocable... L'éternel se lève : il prononce l'arrêt, venge sa gloire et la vertu.

Aussitôt l'éternité au regard décidé, au visage inexorable, sépare d'un coup d'œil la multitude des hommes en deux portions, montre à chacune sa demeure éternelle et leur en ouvre l'entrée. Son bras invincible pousse les coupables dans l'abîme, tourne une clef énorme, et en referme à grand bruit les portes sur les malheureux. Tombés des cieux, ils vont roulant, précipités de profondeurs en profondeurs. Les sombres voûtes répondent à leurs gémissemens.

Quels cris bien différens se font entendre dans les cieux! Une foule d'anges sortis du tombeau les ont repeuplés. Toutes leurs voix partent ensemble et vont frapper la voûte sonore de l'éther. Le moment de la création ne fut point célébré par des chants si mélodieux. Dieu se montre sans voile et sans nuage. Les esprits frappés d'une soudaine illumination applaudissent tous au créateur qui vient de terminer sa tâche. Le monde moral brille, éclairé dans toutes ses parties. La gloire en couronne le plan. La cour céleste a commencé ses concerts éternels. Que ferai-je alors? Entonnerai-je avec les heureux immortels l'hymne du bonheur?

SEPTIÈME NUIT.

Le caractère de la mort.

Que la mort est bizarre et cruelle! Si du moins elle n'emportait que les malheureux et les vieillards! Si elle s'assujettissait à suivre le cours de la nature, au lieu de la devancer; si elle attendait que nos corps consumés par les ans, tombassent d'eux-mêmes en poussière, pour la balayer dans le tombeau! Mais souvent l'impitoyable nous y traîne pleins de force et de santé. Quand la vie est un mal, elle nous la laisse; est-elle un bien? elle nous l'arrache. Elle se plaît à laisser survivre l'indigent au riche, et le mortel misérable au mortel fortuné. Que d'hommes robustes sont cousus dans le drap mortuaire par les faibles mains des valétudinaires, dont la vie n'est qu'une mort lente et continuelle! Combien de fois vous apercevez un père décrépit pleurant courbé sur la tombe de ses jeunes enfans! O Narcisse, c'est moi qui ai creusé la tienne, et qui t'y ai

placée au printemps de ta vie! Mais pourquoi compter tes années? Tu as vécu long-temps en peu de jours, puisque tu étais vertueuse. Ce n'est pas l'astre des saisons, c'est la vertu qui mesure la durée de notre véritable existence. Sans vertu, on meurt jeune après un siècle de vie : effaçons de la date des tombeaux les années qui ont été stériles pour elle : l'homme ne les a point vécues.

Quand la vertu s'éteint dans son cœur, l'éclat de l'or augmente à ses yeux. Il s'en remplit sans jamais s'en rassasier : mais que la fortune est mal connue des mortels aveugles ! Cette déesse au sourire gai, au cœur perfide, se plaît à tourmenter, à tromper ses amans insensés. Quel tableau bizarre ils me présentent dans leurs longues fatigues ; quel triste spectacle ils m'offrent dans leurs vaines jouissances !

La fortune agitant dans les airs ses ailes dorées fait briller ses trésors, en étale les dons, appelle le hasard et le charge de les distribuer. Une foule de mortels ouvre ses mains, lui tend les bras, et s'apprête à recevoir, à s'arracher ses bienfaits. Voyez, tandis qu'elle les répand, avec quelle furie ils se jettent les uns sur les au-

tres. Voyez comme l'amant oublie son amante, comme les amis écrasent les amis et les enfans leurs pères. Que de sagacité pour découvrir, que d'audace pour saisir leur proie! Pour peu que l'occasion les favorise, rien ne les arrête. Ils franchissent sans scrupule les barrières sacrées de la justice et de la probité. Ils suivent le gain à la trace, ils se fatiguent à la poursuite des places et des dignités, jusqu'à ce qu'épuisés de lassitude, ils succombent.

Leur ardeur est égale : mais leurs destinées sont différentes. L'un trop impétueux dans ses désirs, manque le but par trop d'empressement à le saisir. L'autre y touche et tombe, et sa proie lui échappe. Ceux-ci s'applaudissaient de leur succès; mais au milieu de leur enchantement un revers imprévu, comme un tourbillon soudain, enlève leurs richesses et les transporte dans des mains étonnées de les recevoir. Malheur à ceux dont le cœur y était si fortement attaché, qu'il n'ait pu s'en séparer sans se déchirer. L'avare plus malheureux dépérit auprès de son trésor inutile, et gémit encore pour avoir du pain. Où courez-vous, rivaux aigris? Vivez en paix et jouissez des biens que vous avez conquis... Ils n'écoutent

rien. Leur ressentiment les aveugle. La haine les entraîne dans l'antre bruyant des procès. Le noir corbeau de la chicane bat des ailes à la vue de sa proie, et croasse de joie en les dépouillant; arrivés d'un palais, ils retournent en mendiant dans une chaumière. Il en est que la fortune écrase sous le poids de ses dons. Qu'il se trouve peu d'hommes qui sachent supporter le bonheur! Mais la mort vient anéantir toutes ces différences, et les réduire tous à une égale pauvreté. Elle rassemble les noms des mortels dans son urne impartiale; elle y confond tous les âges, tous les degrés de fortune et de mérite. Sa main les agite avec indifférence, et les tire au hasard; ou si elle fait un choix, malheur aux mortels heureux! Tel qui se croit le plus loin de son bras invisible, est le premier frappé.

Sans doute l'Eternel a dit à la mort: « frappe « les coups les plus inattendus, et les plus « propres à alarmer les vivans. » Qu'elle est fidèle à s'acquitter de ces ordres terribles! Comme elle trompe notre attente et se joue de notre sécurité! Tous les jours elle dément nos conjectures et confond notre vaine prévoyance. Combien d'hommes nous étonnent par le genre

de leur trépas ! Notre surprise surpasse encore notre douleur.

La prospérité jette un éclat sinistre. Un grand bonheur menace d'un grand revers. La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort. Elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui destine; quand elle les a engraissées de ses dons, elle les envoie parées de fleurs au sacrifice. Combien de fois je l'ai vue chercher un inconnu sous le chaume de l'obscure pauvreté, le transporter d'un vol dans le sein de l'opulence, rassembler sous sa main les biens et les honneurs, en faire son être de choix, l'établir en vue sur la hauteur; et dans le moment où il est l'objet brillant des regards jaloux du public, tandis que son cœur sous le charme s'enivre du sentiment de sa nouvelle existence, le précipiter tout-à-coup du faîte de la félicité sous le glaive de la mort! Le matin il était l'objet de notre envie : le soir il fut celui de notre compassion et de nos larmes !

Un chêne superbe balançait au haut des airs sa cime touffue; il répandait sur la plaine dans un vaste contour la fraîcheur et l'ombrage ; les troupeaux brûlés des feux du jour se rassemblent et s'arrêtent sous son abri impéné-

trable; long-temps il a bravé les vents et les orages; mais la cognée remarque sa hauteur et s'attache à ses racines. Frappé de ses coups redoublés, il succombe en gémissant; il tombe comme un tonnerre sur la plaine retentissante, et la couvre de l'immense étendue de ses rameaux. La forêt voisine est ébranlée du bruit de sa chute. Les échos lointains des vallons et des torrens y répondent. Ainsi, pour consterner la foule vulgaire, la faux de la mort immole de grandes victimes et renverse les têtes illustres. Le bonheur attire son glaive.

Plus la vie jette d'éclat, moins elle dure. Comme les yeux de ma fille brillaient de jeunesse et de santé! Elle était trop belle pour vivre! J'étais trop heureux... Je ne l'ai pas été long-temps. Je ne pouvais me persuader que tant de beauté dût sitôt périr. Je ne pouvais me résoudre à m'avouer à moi-même que cette bouche qui me souriait si tendrement allait se fermer pour jamais, et que celle que je voyais vivre était déjà morte. C'est ainsi que la mort se couvre des apparences de la plus belle vie. Elle s'offre à nos yeux trompés sous le coloris de la santé la plus brillante. Le cœur imprudent d'un amant se laisse éblouir par les at-

traits de son amante. En voyant ce teint de roses, ces lèvres vermeilles et fraîches qui appellent les baisers, ce sourire des grâces, il oublie qu'il aime une mortelle! Le malheureux est loin de songer aux larmes qu'à l'heure même il va verser dans son désespoir!

L'heureux Lysandre allait s'unir à la tendre Aspasie. Comblés des faveurs de la fortune, enrichis des dons de la beauté, ils étaient jeunes, ils étaient amans! Tous ceux qui les connaissaient étaient jaloux de leur bonheur et ne les en aimaient pas moins. Que manque-t-il à leur félicité, que d'en jouir long-temps ensemble? L'heure nuptiale est arrêtée; Aspasie attend son époux et le bonheur dans un palais superbe élevé près du rivage. Elle voit sans effroi les flots menaçans se briser au pied de ses murs. Hélas! elle ne se doutait pas que son bonheur allait s'écouler comme eux, et disparaître plus vite que le rayon qui se joue sur les ondes! L'aurore se lève brillante et promet un beau jour à ces deux amans... Ce beau jour les vit mourir.

Lysandre prend congé de la tendre Aspasie, et lui jure de revenir le soir dans ses bras. Vains sermens! Il est sur les eaux... L'orage

s'élève... Il est au fond de l'abîme. La fatale nouvelle arrive. Le triste silence du messager a tout annoncé. Aspasie lit dans ses yeux la mort de son amant et sent la sienne. Son cœur crève; la douleur l'a brisé; les sanglots la suffoquent; elle expire, et va s'unir à lui dans la tombe. Ce palais envié qui devait renfermer deux époux heureux, s'est bientôt changé en un monument de douleur et de mort! Les flots homicides qui l'ont rendu désert continuent d'en baigner l'enceinte de leurs ondes insensibles. Le farouche matelot croit les entendre gémir autour, et ne peut en passant refuser une larme. Mais moi, les larmes peuvent-elles me suffire? Qui peut me consoler? Que mes efforts sont vains! Je ne peux réussir à tromper mes peines. La route que je prends pour m'en écarter me ramène toujours à mes malheurs. Voilà que mes réflexions m'ont rejeté sur l'idée cruelle que je voulais éviter... Ah! du moins ces deux infortunés sont morts ensemble! Heureux dans leur malheur, le trépas ne les a point désunis. Hélas! il faudrait, ou ne s'unir jamais, ou n'être jamais séparés! Narcisse, je ne peux, il est vrai, songer à toi, que mon cœur ne saigne. Mais tu n'étais que ma fille. Ton être

en touchant au mien, en était séparé; elle et moi nous étions confondus dans un seul: nous étions le même. Oui, qu'elle eût survécut, je ne sentais plus mes autres malheurs; je retrouvais Narcisse dans sa mère, et j'oubliais Philandre! O douce société! O tendres liens! Ce n'est point l'union, c'est le mélange intime de deux cœurs; il n'est plus possible de les séparer entiers. Quand le glaive du trépas les partage, ce n'est qu'un seul et même cœur qui se déchire en deux portions, et le sentiment du bonheur s'écoule pour jamais par la blessure; la plus malheureuse est celle qui survit; c'est ce reste sanglant qui souffre tant qu'il palpite; c'est ce reste qui achève de mourir dans les tourmens. O mon cœur, arrête. Ne touchons jamais à cette plaie.

HUITIÈME NUIT.

L'immortalité.

Elle n'a pas, il est vrai, disparu du monde aussi jeune que Narcisse, aussi subitement que Philandre. Est-ce là ma consolation? Ah! c'est ce qui a fait mon plus grand tourment! Ces délais ont mis le comble à mes maux. En la perdant plus tard, la douleur de la perdre est montée à son dernier excès. Plus elle vivait, plus nos deux cœurs serraient leurs nœuds et s'attachaient ensemble. Quand ces liens se sont rompus l'un après l'autre, j'ai éprouvé les longs déchiremens d'une séparation dont le sentiment cruel s'est étendu sur plusieurs années. Je me sentais mourir par degrés avec elle. J'étais un malheureux qu'un tyran écrase lentement sous la pression progressive d'une douleur augmentée d'instant en instant, jusqu'à ce que vaincu il succombe, et que la mort lui arrache dans un cri effrayant l'aveu de son malheur.

Qu'il est affreux de se traîner ainsi pas à pas, d'avancer en souffrant vers le terme de ses jours; de traverser, dans les horreurs de l'incertitude et de l'effroi, l'espace de ses dernières années comme une longue et sombre avenue qui vous conduit au tombeau; de se sentir s'enfoncer de plus en plus dans la noire épaisseur de ses ombres, en voyant s'éteindre par degrés la lueur mourante de l'espérance! Telle est la route horrible où ma destinée m'a forcé d'entrer sur la fin de ma carrière : c'est le long de ces journées de peine et de désespoir que ma triste vieillesse a traîné ses pas douloureux. Ah! l'amour-propre n'avait plus de voix : ce flatteur opiniâtre attaché à l'homme n'a pu me séduire, ni me dissimuler mes maux.

Combien de fois j'arrêtais sur elle un œil immobile et farouche, où se peignaient malgré moi les sinistres présages de ma pensée! Combien de fois il m'est arrivé de la voir déjà morte, au moment même où ses lèvres pâles et livides m'adressaient encore un tendre sourire! Pour adoucir mon chagrin, elle forçait sa bouche à me sourire, et renfermait le sien au fond de son âme : c'était surtout quand

elle voulait me consoler qu'elle aigrissait ma douleur!

La mort cachée dans son sein minait sourdement sa vie par des progrès insensibles, mais continus. Aussi active, aussi furieuse qu'une armée qui assiège une cité puissante, la cruelle pressait sans relâche ses terribles travaux, et s'obstinant à la ruine de ce faible corps, elle triomphait en détail de tous les secours que l'art et la nature pouvaient fournir à la fragile humanité. O vous, astres de la nuit, vous qui êtes accoutumés à me voir malheureux et à m'entendre gémir, vous savez combien de fois le fantôme de la mort, agitant sous ma tête l'oreiller où je sommeillais, m'arracha brusquement des bras du repos, et contraignit mes yeux de s'ouvrir. Mes yeux en s'ouvrant tombaient sur ma triste épouse mourante à mes côtés! Combien de fois dans ces longues nuits je contemplais dans l'amertume de mon cœur la décadence continuelle d'une vie plus chère que celle qui m'est laissée! Dieu! que n'ai-je pas souffert dans ce poste cruel où je veillais sans cesse et l'observais mourir! A chaque heure qui passait je voyais s'épaissir sur son visage les om-

bres du trépas. Non, je n'éprouvai point tant d'horreur, dans le jour terrible, où, conduit jusqu'au bord de ma tombe, je la vis s'entr'ouvrir et me montrer au fond de son abîme l'épouvantable éternité. Je ne sentis point tant d'effroi pendant ces momens critiques, où le dé fatal tourna long-temps pour moi, sous mes yeux incertains, avant d'amener, en s'arrêtant, la vie ou la mort. La vie m'est encore échue : hélas ! qu'y ai-je gagné, que l'odieux privilége de souffrir plus long-temps?

Mais pourquoi m'obstiner à la tristesse, et pleurer la perte de ceux qui ne sont point perdus? Pourquoi notre pensée, tristement errante autour de leur tombe, s'abandonne-t-elle à de vaines douleurs? L'âme, ce feu céleste, s'éteint-elle sous la cendre des tombeaux? Non, rien d'elle (car j'ignore encore quel est son nom dans les cieux), rien d'elle n'est mort que la portion de son être qui devait mourir; elle n'a perdu que cette enveloppe grossière qui l'empêchait de vivre : non, rien n'est mort pour elle que la misère et la peine. C'est elle qui vit : c'est moi qui dois me compter au rang des morts. C'est sur moi que le ciel doit abaisser un regard de pitié!

Que les tombeaux sont peuplés! Que leur sein est fécond! C'est là que l'homme est enfanté à la vie. Mais cette terre où je suis délaissé, n'est qu'une affreuse solitude; une région arrosée de larmes et couverte de noirs cyprès; une prison obscure où je suis enfermé sous la voûte des cieux et condamné à gémir. Tout est substance, tout est réel et solide dans le séjour qu'habite mon épouse. Là rien ne change; c'est là que tout est immuable et permanent.

Tirons donc un voile éternel sur sa tombe; elle n'y est plus. Si ce passage est terrible, elle l'a franchi. Mes yeux la suivent fuyant vers l'immortalité. Des objets d'un ordre nouveau s'élèvent et se découvrent à mes regards consolés. O nuit, inspire-moi! Je veux montrer à l'homme la dignité de l'homme. Que la faiblesse de mon génie ne déshonore pas la grandeur de mon sujet. Eveille-toi, mon cœur. Que le sentiment brûlant de la vérité te pénètre et t'embrase. Puissent mes vers être sublimes comme l'âme, et rester immortels comme elle! Mais que dis-je? l'âme dédaigne les lauriers passagers d'une gloire périssable : un plus noble espoir m'anime.

C'est à l'éternité que je demande le salaire de mes chants.

Homme immortel, salut! C'est un blasphème que de t'appeler mortel. L'homme passera triomphant les portes de cristal de la lumière, et se saisira pour jamais de l'éternelle jeunesse. Les cieux s'étonneront de voir entrer dans leur séjour cet être faible, cet hôte inattendu. Je te rends grâces, Dieu puissant, Dieu bienfaiteur, qui as attaché l'éternité au fragile enfant de la poussière. Où se reposera ma pensée, fatiguée de contempler tes merveilles et tes bienfaits? Est-ce donc une vertu de t'aimer, de t'adorer? N'est-ce pas un plaisir, une nécessité?

Hélas! si c'est pour souffrir que je suis immortel; si l'éternité ne fait durer mon être que pour éterniser mes maux, que devient mon orgueil?... Mais Dieu sait pardonner. Si les remords enfantent la vertu, sa main écrit le nom du coupable dans le livre du bonheur. Sûr de sa clémence, je brave la mort et reprends ma joie pour lui rendre hommage.

Dieu anima d'une même flamme tous les êtres intellectuels, écoulemens précieux d'une

source commune. Il se versa lui-même dans les esprits ; non pas également dans tous, mais selon les mesures diverses qu'exigeaient sa sagesse et l'ordre économique de son plan. Après qu'ils ont subi, chacun dans leurs sphères, les différentes épreuves qu'il leur a imposées, s'ils ont conservé la noblesse et la pureté de leur source, ils vont s'y réunir de nouveau et se perdre dans le sein de l'esprit éternel.

Homme, tu n'es point un ver, un vil insecte. Connais-toi, vois ta grandeur, apprends à t'admirer : c'est là tout le secret de la sagesse. Quand je recueille ma pensée et que je regarde dans mon être, puis-je ne pas reconnaître en moi un illustre étranger, une portion de la divinité égarée sur la terre? Ah, plus je me considère, plus mon âme s'élève et s'embrase ! Je repousse le monde avec dédain, et je prends fièrement mon essor vers l'immortalité. A cette pensée la nature change et se perfectionne sous mes yeux. Je ne voyais l'univers que comme un chaos informe et obscur : je le vois fini et tout éclatant de lumière. Tout s'agrandit, tout s'ennoblit à mes regards. C'est toujours moi, et je suis un autre

être. Je me vois passer par différentes scènes qui vont sans cesse augmentant d'éclat et de beauté. Comme l'avenir expose et développe devant moi une étonnante succession de destinées, qui, couvertes aujourd'hui d'ombres impénétrables, échappent à l'œil perçant de la conjecture ! Je vois la nature m'ouvrir son sein, et recevoir mon âme ravie dans des régions inconnues. Dans quel enchantement, avec quels transports je rencontrerai, j'embrasserai des êtres heureux comme moi ! Quelle multitude d'esprits d'un autre ordre, que de natures nouvelles m'apparaîtront ! J'oublierai le soleil; sans doute un plus bel univers effacera jusqu'au souvenir de celui que parcourent mes yeux, et dont la vue me transporte aujourd'hui.

O immortalité, qui peut décrire tes trésors et définir ta nature? Je sais du moins que tu es une vie dont le fil brillant se développera pendant tous les siècles, sans que le fuseau s'épuise jamais. Il ne sera point fragile comme le fil qui forme la trame si noire de nos malheureux jours. Que nous jouissons peu de temps de la lumière du soleil ! Dans quel cercle déplorable de dépérissement et de ré-

paration nous tournons ici bas ! Notre santé n'est qu'une maladie palliée sans cesse par des remèdes journaliers. L'âme est infirme et languissante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaisse le titre : nos plaisirs les plus vifs n'atteignent jamais au bonheur : ce ne sont que des consolations de nos maux, qui nous rendent la force de souffrir. Êtres ébauchés, notre existence n'est que commencée. Nous ne sommes qu'à l'aurore, qu'au faible crépuscule qui précède le jour. L'homme, reposant informe dans le germe du père qui doit l'engendrer, n'est pas plus éloigné de cette vie imparfaite, que nous ne le sommes nous-mêmes de la vie réelle, dont la mort seule ouvre l'entrée en déchirant l'enveloppe mortelle qui nous emprisonnait.

O transports de l'homme, lorsque dégagé des bras de la mort il s'élancera sur le théâtre de l'immortalité, et s'écriera : « Tous ces « biens sont à moi ! » Quelle révolution soudaine de surprise et de joie l'âme éprouvera sortant du sein de la poussière, et passant des ténèbres dans un jour si nouveau! Arrivant tout effrayés de la nuit et des horreurs

du trépas, et douloureux encore des maux de la vie, que la première impression du bonheur sera vive! Quelles secousses délicieuses, quels frémissemens de plaisirs agiteront l'âme étonnée! Comme nous remercierons la mort!... Arrête, Dieu trop généreux: l'homme est trop faible... La seule idée de cette immense félicité m'accable. Mon cœur tremblant éprouve une sorte d'effroi, et redoute le sentiment de son bonheur.

Quelle trame de merveilles sans fin se déroulera devant nos yeux! Quelle foule d'objets inconnus se presseront sous nos regards! C'est alors que l'homme pourra satisfaire son insatiable avidité de tout connaître. Tous les secrets du monde moral éclairé se révéleront à lui. Le monde physique sortira de ces nuages épais qui bornent et fatiguent la vue de la pensée, et ne laissent voir au savant qui l'observe que des chaînons brisés, des fragmens épars sans liaison et sans ordre. Alors tous les anneaux se suivront, toutes les lacunes seront remplies, la chaîne sera complète et visible d'un bout à l'autre; toutes les dimensions auront leur étendue et leur perfection; nous verrons ce grand tout s'arrondir comme un

globe exact dont tous les points éclairés viendront se peindre ensemble dans l'œil enchanté.

Placés dans un point élevé de l'espace, embrassez d'un coup d'œil la multitude des mondes flottans au-dessus des ondes transparentes de l'éther, et traçant des sillons infinis de lumière sur cet océan immense. Figurez-vous l'énorme grandeur du plus léger de ces globes ; calculez ensuite leur rapport infiniment petit avec ces orbes infiniment grands ; c'est la grandeur gigantesque de la baleine comparée à ce peuple de petits êtres qu'elle engloutit comme des points brillans sans les sentir. Voyez ensuite ces masses inconcevables disparaître elles-mêmes devant l'enceinte immense où elles se meuvent imperceptibles comme les globules du sang qui circule dans nos veines; tant le plan est vaste! tant le Créateur fut fécond! Hé bien, lorsque cette masse de merveilles, saisie d'un seul regard, se précipitera sur tes yeux, juge de l'effet. Si l'admiration est une source de plaisirs, de quel torrent de volupté l'âme se sentira remplie! Quels seront donc tes transports, lorsque tu verras le vêtement et la

majesté resplendissante de l'être qui laissa tomber de sa main cet amas de globes et de mondes comme un essai de sa puissance? Tous ces êtres n'auront, devant la source radieuse dont ils sont émanés, que le faible éclat d'une fleur de nos champs devant l'astre qui l'a fait éclore. Qu'est-il donc, ce soleil des cieux, d'où le bonheur se répand à grands flots sur toutes ses créatures, et dont la vue est la félicité suprême? La mort seule peut résoudre cette question. Ah! qu'il en coûte peu pour acheter tant de science et de plaisirs! Il ne faut que mourir.

Qu'il sera doux encore de converser unis d'intérêts et dans une éternelle société avec les nombreux enfans de l'intelligence, dispersés maintenant dans les espaces habitables et doués de facultés diverses, chacun selon leur espèce; de vivre citoyens libres de la nature entière, d'être les propriétaires immortels de toutes les richesses qu'elle renferme, de sentir nos plaisirs s'accroître en raison de nos connaissances, d'être initiés dans tous les secrets du Créateur, de saisir Dieu avec la pensée, de lire dans son sein le plan de la création, et de comparer l'ouvrage au modèle! L'œil promené

d'enchantement en enchantement suivra partout l'empreinte éclatante des pas du Tout-Puissant.

Oui, tout est vain, hormis l'éternité. Est-il encore de vrais malheurs pour celui qui croit son âme immortelle? Quel est l'esclave qui pourrait se plaindre aujourd'hui, si demain il devait s'éveiller le maître d'un empire? Il oublierait ses fers, et déjà porté sur un trône par son imagination, il agiterait dans ses mains un sceptre fantastique. L'homme de bien est un roi en bas âge qui attend un empire avec sa majorité.

Quelle pensée peut davantage élever, agrandir l'âme? Elle seule nous soutient et nous console des peines de la vie; ses maux n'ont plus d'amertume; le faux éclat de ses biens est éteint; la terre n'est vue que dans l'éloignement, et comme éclipsée dans les ombres. Ses distinctions frivoles s'évanouissent; la fortune n'a plus ni faveurs, ni revers. Tout paraît égal et de niveau; grands et petits, riches et pauvres, tous ne forment qu'un groupe confus dont les différences se perdent dans l'épaisseur des ténèbres. Ainsi le spectateur placé dans Saturne, voit nos vallons comblés, nos mon-

tagnes aplanies, effacées de la rondeur du globe.

Qu'une main secourable brisant les fers d'un malheureux, le délivre des horreurs du noir cachot dont l'humidité malsaine et l'air épais et corrompu le suffoquaient; qu'elle le conduise du fond de sa prison sur le sommet d'une montagne où règne un air pur et léger, où d'agréables paysages s'offrent de tous côtés à ses regards; le cœur de cet infortuné bondit dans la joie; il respire, il se sent soulagé du fardeau qui l'oppressait; tout son être se renouvelle; il est tout âme et tout sentiment; il croit renaître une seconde fois à la vie. Tels sont les transports d'une âme qui, dégagée de ses liens honteux, des vains plaisirs qui l'excédaient, des viles passions qui l'enchaînaient, libre et légère, s'élève dans les hautes régions de la raison, se reconnaît dans son élément natal, y respire des espérances immortelles et prétend à Dieu même. Là elle contemple des vérités sublimes, elle puise des idées grandes et consolantes; la vertu lui fait violence, et vient s'emparer d'elle. Là l'homme de bien, la main attachée aux cieux, dit à la terre de rouler; elle tourne sous ses pieds, sans lui com-

muniquer son vain balancement : il ne le sent pas. Enivré d'espoir et de joie, l'idée de son bonheur futur le plonge et le tient dans une extase continuelle; absent de la terre, il est entré dans l'immortalité. Nul objet passager n'a plus droit d'arrêter ses désirs; le soleil brille sans qu'il le remarque, le tonnerre gronde sans qu'il l'entende; quelque bruyans que soient les vents et les orages qui s'élèvent autour de lui, il sait que son sort est dans les mains du maître des tempêtes; il s'attache étroitement à son sein. Les années et sa vie s'écoulent, sans qu'il s'en aperçoive; il ne sent point les douleurs et les agonies du trépas. C'est lui qui, l'œil ouvert et serein, se précipite gaîment au fond de cet abîme; tandis que le vil incrédule tremble dans le calme.

Ah! n'emprisonnons pas notre âme dans ce monde misérable! Si nous craignons à chaque instant de nous enfoncer sous cette poussière que foulent nos pas, pour nous rassurer, sauvons-nous vers l'asile qui nous est ouvert dans l'avenir. Résistons au torrent qui nous entraîne avec la foule des hommes vers des objets vils et passagers; arrêtons-nous, et frappés du pressentiment sublime de notre destinée, avançons

notre être au-delà de dix siècles, pour contempler l'homme actuel dans l'homme futur. Avec quelle joie nous verrons notre image réfléchie à nos yeux sous des traits immortels! Que nous serons fiers en voyant ce miroir nous rétablir dans notre grandeur naturelle et nous représenter tels que nous sommes en effet! Qu'il est doux de se prédire son avenir, et de lire ses destins glorieux dans ce portrait tracé par la pensée! Faisons souvent d'un seul homme deux êtres, dont l'un, placé déjà dans l'immortalité, console l'autre encore retenu sur la terre. Ecoutons-les en silence se parler au fond de notre âme, étant à la fois nous-mêmes les interlocuteurs et le sujet de leurs étonnans entretiens.

Lorenzo, ne sens-tu pas à cette idée ton sein s'enfler d'un noble orgueil? Ne le réprime point : il est légitime. Garde-toi d'être modeste, quand il faut être fier? L'homme ne peut trop se mépriser, l'homme ne peut trop s'estimer. Le secret est de ne pas se méprendre, et de placer à propos le mépris et l'estime. Enorgueillis-toi de la vertu : sois fier de ton âme. Qu'y a-t-il sur la terre qui vaille les plaisirs de la pensée? Rois, empires, que

pouvez-vous montrer de comparable à la noblesse d'une âme immortelle qui se voit, qui sent sa grandeur, qui se respecte et qui sait jouir d'elle-même?

Et cependant l'homme dans sa démence ensevelit ici bas tous ses désirs, et enterrant sans regret sous la poussière des espérances infinies, il étouffe dans un instant de trente années une âme immortelle. Captif entouré de l'atmosphère de la terre, il s'attache à sa prison, et content d'y ramper, il se complaît lâchement dans sa misère. Il aliène avec une stupide indifférence ce riche héritage où l'homme de bien doit, près de l'Éternel, moissonner des plaisirs sans fin, lorsque tous ces siècles d'un moment auront passé, lorsque le temps et la peine, le hasard et la mort seront anéantis. Quand je vois une âme dépenser ainsi sa force et son activité dans de pénibles bagatelles; quand je la vois perpétuellement agitée, selon que la fortune sourit ou menace, passer et revenir sans cesse du trouble de la joie au trouble de la crainte; je crois voir l'océan soulever ses flots et ses tempêtes pour porter une paille ou noyer un insecte.

Hommes vendus aux sens, vous qui bornez

votre existence à cette vie misérable, jugez de la sagesse de votre choix par ce portrait de l'homme le plus heureux. Il appelle un désir : ce désir vient : il le renvoie, il en appelle un autre qui lui déplaît bientôt et qu'il écarte encore. Il passe ainsi sa vie à solliciter successivement mille objets, dont aucun ne le satisfait. Mais supposons tous ses vœux remplis. Cependant l'heure fatale et redoutée, quelque tardive qu'elle puisse être, arrive avec impétuosité. Dieu! avec quelle rapidité vole la navette qui tisse ton drap mortuaire! Où est le songe de nos premières années? Elles se sont englouties dans l'abîme du temps, et sont aussi loin de nous que si elles ne nous eussent jamais appartenu. Le jour présent est comme l'oiseau qui se débat dans nos mains pour s'envoler. A peine on le possède, qu'il s'est échappé. La mort accourt à nous avec autant de vitesse que le temps fuit, et termine bientôt la vie la plus longue et la plus fortunée : il ne reste que l'éternité. A qui appartient-elle? A qui vient-elle apporter le bonheur? Interroge ta conscience, elle te répondra.

NEUVIÈME NUIT.

L'immortalité.

Preuves physiques.

La religion, cette déesse descendue des cieux pour consoler les malheureux mortels, porte le monde présent dans sa main gauche, et dans sa droite le monde futur. C'est elle qui soutient l'homme et l'élève au-dessus de lui-même, qui lui garantit la noblesse de sa nature, et la réalité de ses vertus.

Dans ce séjour même d'inconstance et de faiblesse soumis à l'empire de la mort, elle donne à l'homme une âme qui agit comme un Dieu. Providence, immortalité ! voilà la base inébranlable sur laquelle il faut nous appuyer. Le reste n'est qu'une mer orageuse et perfide qui s'enfonce sous nos pas, et nous engloutit.

Que mon être meure, s'écrient les passions ! Souhait absurde et vain ! Blasphème de l'or-

gueil! Exister est le transport, est le triomphe de mon âme. Exister encore, exister toujours, est un vœu que le cœur forme sans cesse... Mais que puis-je souhaiter d'être? Ah! Lorenzo, plonge, plonge tes regards dans les profondeurs de l'éternité. Vois au fond de l'avenir la félicité ouvrir partout de sa main brillante les sources du bonheur, et verser à grands flots le plaisir de son urne inépuisable. Pendant des siècles remplacés sans fin par des siècles nouveaux, l'homme, ce fantôme qui ne vit qu'une heure, cet être faible qui redemande chaque soir au sommeil des forces qu'un jour épuise, veillera dans l'étonnement, dans les transports de la reconnaissance et de la joie, parcourra l'infini, jouira de tous les trésors que son immensité renferme, et se croira lui-même un Dieu, par le plaisir de l'adorer. Toi, qui ne peux ici bas disposer d'un moment en maître, toi, qui es fragile comme la fleur de tes jardins, passager comme le souffle des vents, tu te trouveras propriétaire d'une éternité, et riche de tous les biens que peut donner un Être tout-puissant! Non, jamais mortel n'a conçu combien Dieu est libéral, et combien l'homme est grand quand il

est vertueux. Que l'homme de bien qui place sur Dieu ses espérances, ne craigne jamais de les trop étendre.

Raison, source sacrée des vertus, mon cœur t'appartient; mon bonheur est d'obéir à ta voix : dure autant que moi et sois-moi plus chère que la vie. C'est toi, et non pas une croyance aveugle, qui me réponds de mon immortalité. Ce n'est point le climat ni le hasard de ma naissance qui m'ont imposé ma religion. Disciple aveugle d'une éducation despotique, je ne suis point en esclave les impressions que reçut mon enfance, lorsque mon âme était toute passive, et que ma pensée n'était pas née encore. Dès que l'âge m'a montrée dans ma raison un arbitre éclairé, j'ai soumis à son examen toutes mes idées. Elle a pesé sous mes yeux le mensonge et la vérité dans sa balance impartiale. J'ai banni de mon âme toutes les opinions qu'elle a proscrites. Mes sentimens n'étaient auparavant qu'un hasard, qu'une habitude; ce sont aujourd'hui des jugemens motivés où je me suis arrêté par un choix volontaire. La raison mérite notre premier hommage; c'est une émanation de la raison universelle de l'Être

suprême. S'il récompense l'homme de bien, s'il punit le méchant, c'est la raison qu'il venge ou qu'il couronne. Gardons-nous de penser que la religion la rejette : sans elle, la religion serait-elle une vertu? Crois à l'immortalité pour montrer la raison d'un homme; crois à l'immortalité pour être heureux et mépriser la mort.

Se peut-il qu'il y ait des hommes qui portent dans leur sein une âme immortelle avec l'aveugle indifférence de la montagne insensible qui recèle un trésor? Au jour fatal où leur ruine leur découvrira ce trésor ignoré, ils ne le verront que pour le voir perdu; ils n'apercevront l'abîme qu'en y tombant. Se peut-il qu'il y en ait d'autres qui, par un prodige plus monstrueux, étouffent le sentiment intérieur qui les presse, s'efforcent de se ravaler au niveau de la brute, et dont l'étrange ambition aspire à descendre? Tandis que l'action continuelle de la raison et de la conscience s'oppose à leur abaissement et veut les élever, ils luttent péniblement contre elle et gravitent avec effort vers le néant. Ils se font un espoir flatteur de s'ensevelir dans son horrible nuit. Ils effacent de leur front la marque de l'immortalité, et

se rendent les blasphémateurs de l'âme, de ce Dieu qui vit dans leur sein.

O toi, monarque souverain des deux éternités, dont l'une a passé avant la création des esprits et de l'homme; toi, dont l'œil embrasse, dont la main conduit, dont le souffle anime, échauffe toute la nature; daigne me soutenir, tandis que j'entrepends de défendre l'immortalité de l'âme, ce don précieux de ta puissance, plus cher à l'homme de bien que sa vie : mais pour en sentir le prix, il faut t'aimer!

L'incrédule se ment à lui-même, et toute la nature élève la voix pour le confondre. Les phénomènes de la terre et des cieux nous parlent de l'immortalité. La raison nous la prêche, le cœur la désire; tout nous la montre ou nous la fait souhaiter.

Homme, si tu veux m'éclairer, entre avec moi dans le temple de l'univers. Viens-y consulter l'oracle de la sagesse suprême : tu n'en sortiras point sans t'avouer immortel. Production toujours changeante de l'Être immuable, la nature n'est qu'une suite de révolutions où tout se métamorphose sans cesse et rien ne périt. La nuit succède au jour qui s'éteint;

le jour renaît des ombres de la nuit. Les astres se lèvent et se couchent pour se lever encore. La terre suit les cieux et obéit à la même loi.

Vois l'été brillant. Son front radieux étincelle, il s'avance sur la verdure de nos champs, et de son pied brûlant éparpille les fleurs dont se parfument les airs. Peu à peu l'incarnat de ses joues animées se flétrit et se décolore : il n'offre plus que le visage pâlissant de l'automne. L'automne a déjà vieilli ; c'est l'hiver décrépit aux cheveux blanchis par les frimas ; il vient, assis sur les orages et couronné de glaçons, chasser l'automne languissante et dépouiller la terre de l'or de ses fruits. Insensiblement le farouche vieillard s'adoucit ; l'aimable printemps est né, les zéphyrs le ramènent, son sourire gai rajeunit la nature ; fermant le cercle de l'année, le printemps rappelle l'été des palais brûlans du midi pour le recommencer. Tout se fane pour refleurir ; tous les points de la roue se suivent et descendent pour remonter. Chaque forme de la matière se perd et se fond dans une forme nouvelle. Partout la vie reproduite de la mort circule dans ce grand tout, et remplit d'une

mesure toujours égale la masse de l'univers. Pas un seul atôme ne se perd, il n'est pas un seul être que le Tout-Puissant se repente d'avoir créé, et dont l'anéantissement l'accuse d'inconstance.

C'est l'emblème éclatant de l'immortalité de l'homme. Il passe, mais ne périt point. La seule différence entre la nature et l'âme, c'est que la nature tourne dans un cercle de révolutions sans fin, au lieu que l'âme avance et monte sans cesse comme la flamme dans une ligne infinie. Et qui peut croire que la matière soit immortelle et que l'âme puisse mourir? L'être le plus noble serait-il le plus avili? L'homme, pour qui tout renaît, sera-t-il le seul qui meure pour ne jamais revivre? moins privilégié que le grain dont il se nourrit, une destinée cruelle l'aurait-elle condamné seul au malheur de l'anéantissement, lui qui seul connaît et sent et le bonheur d'exister et l'horreur de cesser d'être!

Il est une seconde loi dont la nature ne s'écarte jamais. Fidèle à parcourir l'échelle des gradations, elle passe par toutes les nuances dans un progrès imperceptible, où rien n'est omis, rien n'est brusqué. Chaque être inter-

médiaire s'unit par deux points opposés à ses deux extrêmes en grandeur et en petitesse. Chaque partie du tout s'ajuste exactement à l'autre, on ne remarque ni vide ni séparation, les jointures existent et sont devenues insensibles, on voit dans chaque point l'union et la continuité. Ici la matière dormant dans l'inertie attend qu'elle soit appelée à la vie. Là, animée, mais insensible, elle ne vit qu'à demi ; là le sentiment vient s'unir à la vie et la complète. Une première étincelle d'intelligence luit dans les animaux, c'est une faible aurore qui prépare et commence le jour plus parfait de la raison. La raison éclate et brille dans l'homme; mais elle n'y est pas arrivée à son dernier degré de splendeur. Comment continuer la chaîne depuis l'homme jusqu'à ces êtres supérieurs qui sont tout esprit, et sur lesquels la mort n'a point de prise? Confesse que l'homme est un tout mortel en partie, en partie immortel, ou bien la chaîne est rompue et finit à lui; il reste un vide, une lacune immense dans l'échelle des êtres. Telles sont les conséquences où mène l'analogie, le guide le plus sûr que l'homme ait reçu pour se conduire vers la vérité.

L'incrédule qui semble s'être ligué avec la mort, donne un démenti à la nature, et rejette son témoignage. L'insensé abjure sa raison pour renoncer à son bonheur! Il dégrade, il trahit indignement la majesté de l'homme. Que les sentimens du sage sont différens! « Si le « Tout-Puissant l'ordonne ainsi, que la terre se « dissolve en poussière, que ces globes sus- « pendus sur ma tête tombent de leurs sphères « et m'écrasent; l'âme est en sûreté. Elle sor- « tira triomphante des ruines de l'univers, et « s'élevera comme la flamme au-dessus de l'em- « brasement universel de la nature. L'homme « sourit au spectacle de la destruction géné- « rale de la matière; la foudre impuissante, en « s'attachant à lui pour le consumer, lui ap- « prend que son âme est indestructible. Elle « est d'une trempe impénétrable aux traits de « la mort; elle les voit tomber émoussés autour « d'elle et demeure invulnérable. » Ainsi parle, ainsi pense le sage.

Viens, Lorenzo, viens juger si l'homme est un être ordinaire et fait pour mourir tout entier; montons ensemble à la hauteur des nuages, et contemplons le spectacle de sa puissance. Baisse tes regards sur le globe. Il est couvert

des preuves de ton immortalité. Que de merveilles semées sur sa surface! Quelle longue étendue de plaines cultivées et cachées sous les moissons! Quelle foule de vaisseaux, chargés des dépouilles de l'univers, volent sur le sein des mers obéissantes, et servent à son gré ses plaisirs ou ses fureurs! Il soumet à ses vues l'océan, les vents et les astres. Son génie dispose en maître des élémens, et la nature, devenue son agent, manœuvre sous ses ordres. En vain, elle opposa ces rochers aussi anciens qu'elle pour lui fermer le passage et l'arrêter. L'homme souverain commande; les montagnes s'effacent, et les abîmes sont comblés. Vois ces cités superbes et populeuses suspendues sur la cime des monts. Vois ces autres qui s'étendent et remplissent l'enceinte des vallées profondes. Vois-tu leurs tours élever dans les airs leurs pyramides brillantes, dominer d'espace en espace les paysages d'alentour, et couronner ce riche tableau! Quel nouveau miracle! D'autres cités s'avancent jusqu'au sein des mers; les images mobiles de leurs superbes édifices se peignent et flottent sur l'onde agitée. Les vagues mugissent autour du môle immense qui les repousse, et blanchissent de leur vaine

écume sa masse immobile. L'homme a conquis sur l'océan de vastes provinces. L'homme est un Dieu qui dit une seconde fois à la mer : « Tu t'arrêteras ici, respecte tes nouveaux « rivages. »

Portons nos regards plus près de l'équateur. Que d'arts sublimes, que d'arts aimables fleurissent ici sous un soleil plus favorable! Peux-tu compter cette multitude de temples dont le faîte s'élance vers le Dieu auquel ils sont consacrés? Quelle pompe et quelle majesté dans cet arc de triomphe! l'œil qui embrasse son cintre immense s'étonne de découvrir en même temps la moitié de la voûte des cieux. Ici des torrens oubliant leur pesanteur montent dans les airs, et retombent dispersés en poussière écumante. Là des fleuves impétueux dorment amoncelés dans leurs prisons profondes, et l'aride surface des plaines a disparu sous un vaste et tranquille océan. Plus loin, ouvrant le sein du continent, l'homme entraîne deux mers loin de leurs rivages opposés, les captive dans ses canaux, et les contraint de s'unir au centre de ses royaumes. Ton cœur bouillant de courage est-il amoureux de ces scènes formidables, où le démon

de la guerre, suivi du pouvoir et de la gloire, marche armé d'un glaive étincelant? Vois les campagnes inondées de sang. Entends-tu les foudres des vaisseaux tonner sur le sein grondant des mers? C'est la voix de l'Angleterre imposant la paix au monde.

Rien ne résiste à l'homme. La terre ouverte dans ses profondeurs lui remet ses trésors: les cieux sont mesurés : l'astronome atteint l'astre fuyant dans l'enfoncement de l'espace. Les bornes de l'univers sont reculées; son enceinte est élargie; la nature vaincue cède ses secrets : partout les arts la subjuguent et l'emportent sur elle. Le monde entier est un monument éclatant de la force et du génie de l'homme. Il a trouvé son séjour imparfait. C'est lui qui lui donne sa forme et ses derniers traits. Nouveau créateur, rival momentané du Créateur éternel, il achève l'univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera pas dans ses transports : « oui, des êtres immortels ont « habité ce séjour : c'est leur ouvrage que j'ad- « mire ! »

Homme, ton orgueil est flatté, et je te vois fier de tes chefs-d'œuvre. Hé bien, veux-tu connaître quelque chose de plus grand encore?

écoute, c'est un soupir pour le malheureux, La grandeur morale est la seule véritable. La mort qui détruit toutes les autres, la conserve et la couronne.

DIXIÈME NUIT.

L'immortalité.

Preuves morales.

Es-TU déjà mort, illustre Pope? toi dont le génie avait reçu le pouvoir d'immortaliser, as-tu péri tout entier? Non, tu vis. Je salue ton âme sublime. Je te félicite de ton passage sur la rive opposée. Je ne prendrai point congé de toi, devant si tôt te rejoindre. Je vais quitter la sphère du soleil pour aller jouir dans ta douce société d'un jour plus pur et d'un climat plus heureux. L'homme ne fait que plonger dans la mort, et se relève immortel. Le tombeau n'est qu'une route souterraine qui le conduit au bonheur. Son histoire glorieuse se partage en deux portions inégales. Cette courte vie en est pour ainsi dire le frontispice; l'éternité déroule le volume entier de nos destinées.

L'incrédule a dit : « Je ne vois sur la terre

« qu'une longue suite de fantômes qui nais-
« sent, s'évanouissent et se remplaçent par
« milliers dans l'espace d'une heure; vaines
« images, qu'un Dieu bizarre produit d'un
« souffle, qu'un Dieu cruel détruit par un
« autre souffle. Tout n'est qu'un flux éternel
« d'êtres faibles et périssables que le torrent
« du temps roule avec bruit dans l'abîme du
« néant. »

Quoi, au milieu de ce torrent qui nous entraîne, et avant d'être engloutis, il ne serait point de rocher où l'homme pût respirer un instant de ses terreurs, sonder d'un regard sa destinée, et concevoir l'audace de penser que c'est quelque chose d'être né! Au milieu des naufrages continuels de tant d'êtres si précieux et si beaux, n'est-il point un être suprême dont le trône serve de base à l'univers, et domine sur l'étendue de l'espace comme un phare brillant, autour duquel tous ses enfans dispersés par la mort se rallient pour embellir sa cour, et recevoir le bonheur? N'existe-t-il point un pouvoir qui soit le centre et le lien commun de toute réalité? Celui qui a pu forcer le néant à produire les êtres, n'étendra-t-il point au jour marqué son bras pour les arra-

cher des serres de la mort! Ne commandera-t-il point au tombeau de rendre sa proie, à la terre et à l'océan de lui remettre le dépôt des générations qu'il ne leur avait confiées que pour un temps?

Si la nature ne peut instruire l'incrédule, s'il s'aveugle sur ce qu'il voit, résistera-t-il encore à ce qu'il sent? S'il trouve que la voix du Créateur qui lui parle dans ses ouvrages soit trop faible, qu'il l'écoute dans sa conscience; qu'il se regarde et qu'il lise dans son être. Les caractères de l'immortalité sont empreints sur lui. Il porte dans son sein le juge qui le condamne. La nature n'en impose point à ses enfans. Elle n'a point écrit de fables dans nos cœurs, et fait de l'homme un mensonge qui trompe l'homme.

Conduis tes troupeaux dans un gras pâturage : tu ne les entends point se plaindre : ils paissent satisfaits. La paix dont ils jouissent est refusée à leur maître. Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le berger se plaignent également de leur sort, et du trône à la chaumière les soupirs se répondent. Cependant quel intervalle immense sépare leurs destinées! L'un

enferme des mers entre les deux portions de son empire : l'autre ne possède dans l'univers qu'une cabane d'argile et de chaume, bâtie à la hâte sur un terrain abandonné, et qui le défend mal de l'hiver et des orages. Croirai-je que l'Éternel ait été plus libéral pour mes troupeaux que pour moi ? Non. Ce mécontentement qui murmure dans mon cœur n'est que le sentiment de mon immortalité. C'est le cri de l'instinct appelant l'objet qui manque à son bonheur. Il est arrêté que l'homme noblement tourmenté par sa grandeur, soupirera sur le trône comme sous le chaume. Ses dégoûts lui révèlent sa noblesse, et sa misère lui crie qu'il est né pour être heureux.

Nous ne sommes point ici dans notre patrie : c'est une terre étrangère où nous recevons en passant de la nature un aliment qui ne peut nous rassasier. Nous avons beau multiplier nos jouissances, nous restons affamés au milieu de cette abondance stérile, et les plus grands plaisirs nous laissent toujours des désirs. Si nous ne pouvons plus monter, nous descendrons plutôt que de rester dans le repos. Le maître de l'empire romain quitte le

trône de l'univers et va se souiller à Caprée dans des voluptés honteuses. C'est le désespoir de l'ambition qui l'abaisse et le plonge dans la débauche.

Dieu lance le cœur de l'homme vers l'avenir par un ressort invincible et caché. L'espérance infatigable, les ailes toujours étendues, vole vers tous les objets qui frappent sa vue. Insatiable et toujours mal satisfaite des succès passés, elle nous force d'immoler notre repos à des chimères, et de sacrifier des biens certains à l'incertitude des hasards : elle foule sous ses pieds tous les bienfaits du présent, tue nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, nous harcèle jusqu'au tombeau et nous fait souffrir presque autant de maux que le désespoir. Pourquoi la jouissance est-elle toujours moins vive que le désir? Pourquoi un désir est-il plus cher à l'homme qu'une couronne? Pourquoi, dès que ce désir est satisfait, ensevelit-il le bonheur? Ah sans doute Dieu, qui ne nous laisse ici d'autre bien que l'espérance, nous réserve dans l'avenir des biens plus précieux que ceux de la terre. Nous sommes entraînés vers le but invisible où le Créateur nous attire.

Je vais t'introduire encore plus avant dans ton âme. Ici bas nos facultés restent dans l'enfance, elles ne produisent que des actes imparfaits, et bien au-dessous de leur puissance. Voyez combien la raison de l'homme diffère de l'instinct des animaux. L'une, toujours perfectible, avance par des progrès infinis; l'autre, rapidement formé, a bientôt reçu son entière perfection. La raison se traîne lentement vers son objet; à la vue du sien, l'instinct s'élance et le saisit. Dans les animaux chaque individu atteint en peu de jours le terme assigné à son espèce : sa mesure de bien est bientôt comblée, et son être complété s'arrête pour toujours au même point. Des siècles de vie n'ajouteraient rien à leurs connaissances. Ils ne répéteraient que les mêmes actions : la sphère de leurs désirs ni celle de leurs jouissances ne seraient point agrandies. L'homme, quand il durerait autant que le soleil, irait toujours apprenant quelque vérité nouvelle, et mourrait encore affamé de science.

Nos passions sont comme nos facultés. Elles sentent qu'elles ne peuvent déployer ici toute leur énergie. Elles en ont cependant encore

C'est qu'il se sent immortel aussi bien que son tyran. Or faux ou vrai, n'importe; il faut à l'âme une grandeur réelle, ou bien elle s'en crée une imaginaire.

L'orgueil est la première passion de l'homme. Si le Créateur a commis au plaisir la conservation du corps et la multiplication de l'espèce; c'est l'orgueil qu'il a chargé de protéger et d'étendre la gloire de l'âme. C'est lui qui embellit notre séjour, inspire les arts, étend les pensées, ennoblit les actions, travaille partout à épurer, à perfectionner notre félicité. Tout ce que nous voyons de délicat, de grand, de merveilleux dans la société, est son ouvrage : tandis que les besoins laborieux et l'amour d'une vie commode en posent, en réparent les fondemens, et exécutent d'après son plan; il est l'architecte intelligent qui polit, achève, couronne l'édifice de notre gloire. Combien ne lui doit pas la vertu même? Il l'anime par l'aiguillon secret de l'émulation. Il assaisonne le bien moral, et le rend plus piquant au goût de l'homme. C'est l'orgueil qui créa les sages de l'antiquité. Que de vertus de moins dans la société, si l'âme était moins fière! L'amour de l'estime publique vient au

secours de la raison. Seule, elle n'est souvent qu'un flatteur domestique qui nous trompe. L'envie de plaire aux autres soumet nos opinions au jugement du public, qui les pèse dans une balance équitable. La crainte du mépris redouble nos efforts. La vertu exposée au grand jour s'agrandit sur ce théâtre et déploie toutes ses forces.

Cette soif de gloire et d'estime, que la nature entretient dans tous les cœurs, pourquoi n'osons-nous l'avouer? Nous rougissons devant l'homme de bien de nos meilleures actions, dès qu'il nous surprend dans le dessein de nous attirer des éloges, et que notre secret transpire. Sans doute, par un art merveilleux, le corps a reçu le pouvoir de faire la leçon à l'âme. Dieu a donné à notre sang un cours moral. Il lui ordonne de monter, d'aller peindre sur nos joues la rougeur de la honte, pour nous reprocher devant des témoins la bassesse d'un cœur qui s'avilit à mendier l'approbation d'un être étranger à lui. Un juge bien supérieur et bien plus intègre n'est-il pas assis dans nos consciences pour nous distribuer à chaque instant la louange ou le blâme?

Cet orgueil qui conserve en nous le pressen-

timent de l'immortalité, et nous rappelle sans cesse à notre grandeur future, nous suit dans nos plaisirs mêmes. L'homme est fait pour le bonheur. Le plaisir est son bien suprême. Mais s'il faut en rougir, la jouissance reste imparfaite. Notre fierté nous tourmente dans les bras de la volupté même; et voilà pourquoi le bonheur a ses hypocrites comme la vertu. Nous voulons pouvoir nous en vanter, et s'il n'est pas digne de nous, l'homme se cache pour jouir. Le plaisir même qui est attaché à l'union des deux sexes, ce sentiment le plus poignant et le plus vif que nous puissions éprouver, qui porte la félicité des sens à son dernier période, n'est pas exempt de cette loi. Un instinct nous dit de couvrir les transports de l'amour des ombres de la nuit et du voile du mystère : c'est l'orgueil qui, averti par une voix secrète que l'homme va s'abaisser pour être heureux, jette alors sur lui l'honorable manteau de la pudeur.

Quel est le but de cette structure délicate de nos cœurs, de cette finesse de tact moral dont nos sens sont doués, de ces ressources mises en réserve dans notre constitution physique, intimement combinées avec elle, et

toujours prêtes à aider la vertu chancelante, quand la raison, son premier guide, s'égare et l'abandonne? Cette fierté de l'âme seraitelle une illusion ridicule? Tous ces stratagèmes du Créateur pour la soutenir dans son élévation naturelle et la redresser dès qu'elle s'abaisse ou se méprend dans sa direction, seraient-ils vains et sans dessein? Toutes ces passions impétueuses seraient-elles privées de l'objet qui est en proportion avec leur énergie?

Froids moralistes, qui prenez votre tempérament glacé pour règle de vos jugemens, vous osez blâmer l'ardeur des passions, vous déshonorez ces nobles agens d'une âme immortelle, en les faisant descendre d'une source impure et coupable. Le crime, il est vrai, naît de leur abus. Mais elles n'en sont pas moins sorties pures du sein du Créateur. Ce sont des étincelles détachées de cet océan de feu, et communiquées à l'homme pour l'animer. Quels que soient ici bas leurs écarts et leurs méprises, je découvre, je sens la grandeur de leur origine et de leur fin dans leur disgrâce même: comme un roi détrôné, elles conservent dans leur abaissement des traits de leur majesté primitive; si la raison les rappelle de leurs

erreurs, et les soumet à son frein, elles reprennent toute leur dignité.

Leur activité, ennemie du repos, n'est point un vice: loin d'annoncer la corruption de leur origine, elle en décèle la noblesse. C'est qu'elles tendent vers des objets infinis, destinés à les satisfaire. Plus nous pénétrons dans la nature de l'âme, soit que nous analysions ses penchans, soit que nous interrogions ses facultés, plus nous reconnaissons sur elle le cachet de l'immortalité.

Partout, dans l'univers, le Créateur assortit à l'objet la puissance et le désir : chaque être parcourt le cercle entier de sa perfection. Nous ne voyons nulle part que l'harmonie de ces rapports soit violée. Ne le serait-elle que pour l'homme ? Périrait-il au milieu de la course qu'il peut fournir? Voyons-nous l'astre du jour se coucher au milieu de son cercle et se plonger dans les mers orientales? Pourquoi la nature, cette mère bienfaisante de tous les êtres, ne serait-elle marâtre que pour nous? Laisserait-elle son chef-d'œuvre imparfait, tandis qu'elle est si soigneuse de mettre la dernière main, d'ajouter le dernier trait à ses moindres ouvrages? Ou si l'homme

doit avorter sous ses doigts, et mourir ébauché, pourquoi faut-il encore qu'il meure dans les terreurs?

Quoi, il ne resterait plus que des cendres du grand homme, du sage qui avait reçu cette intelligence sublime, cette flamme de génie, cette âme qui représentait un Dieu sur la terre! Quoi, au moment où cette noble image de la divinité prenait sa forme et commençait à briller, la mort efface ses traits majestueux, et la fait évanouir dans la nuit éternelle! Quand nous accompagnons à son tombeau un héros fameux, un génie célèbre, un homme de bien, et que le sentiment de leur mérite, élevant nos pensées, nous fait voir en eux des êtres célestes descendus sur la terre, nos transports ne seraient-ils qu'un rêve, et l'éclat de leur grandeur morale irait-il se perdre dans la poussière, et s'éteindre dans le néant?

O homme! si c'est là ton sort, va donc chercher tes maîtres dans tes étables. Dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire et ta royauté ridicule. Tu es l'esclave, ils sont tes rois; ils te sont supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens. Le gazon croît sous leurs

pas. Ils paissent sans avoir besoin de cultiver. Leur boisson est apprêtée par la main de la nature. Le ruisseau ne cesse point de couler et d'offrir son onde à leur soif. Leur vêtement naît et grandit avec eux. Ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers. Ils ne portent point la guerre dans des mondes lointains pour en ravir les trésors. Leur fortune et leurs biens sont sous la garde de la nature ; pour les conserver, ils n'ont jamais besoin de citer leurs frères au tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité. Dès qu'ils y sont entrés, ils en goûtent les fruits dans une douce ivresse. Aucun n'est interdit à leurs désirs. Leurs plaisirs sont purs et ne laissent point d'amertume ; plus vifs que les nôtres, ils sont aussi plus sûrs. La liberté est dangereuse. Qui peut choisir peut se tromper. Le tact de l'instinct est infaillible. Il ne choisit jamais les poisons. Le doute, la crainte, l'espérance vaine, les regrets, le désespoir ne viennent point empoisonner leurs tranquilles jouissances. Nos sages cherchent en vain la paix qu'ils goûtent ! Eux seuls ont la vraie philosophie de la vie sensuelle. Tout

cet horizon du mal moral, bien plus étendu que la sphère des maux physiques, est habité par la raison seule. L'homme seul a reçu le triste privilége de répandre des larmes; et les occasions de l'exercer naissent en foule! Les animaux plus heureux ne sont point tourmentés comme lui le long de la vie. Leurs maux sont bornés à la douleur. La plainte cesse avec la sensation. Ils ne continuent point de souffrir d'un mal passé. Une prévoyance funeste ne les fait point frémir dans l'avenir. La mort vient à eux sans les effrayer. Ils ne la sentent qu'à l'instant où elle frappe. Un même coup commence et finit leurs maux. Tous les jours, l'homme si fier, lui qui gouverne une planète et pèse les astres, héros et philosophes, tous soupirent en vain après ce paisible trépas. Si cruellement distingués des animaux pendant la vie, serons-nous encore à la mort confondus avec eux dans une masse commune de poussière?

L'avenir ne réformera-t-il point ces injustes inégalités, et l'éternité fermera-t-elle ses portes sur nos plaintes? Si telle est la destinée de l'espèce humaine, qu'elle est étrange! Ne craignons plus de blasphémer tout haut contre le

ciel. L'homme devient un être monstrueux qui déshonore son auteur. Le roi de l'univers n'est qu'une tache honteuse dans le bel ensemble du tableau de la nature. Quoi! l'abondance et les plaisirs sont pour le méchant : la misère et les larmes sont le partage ordinaire de l'homme vertueux; celui qui mérite le moins le malheur est souvent le plus malheureux!... Dieu juste, serait-il vrai que tu visses avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrante?

Si le tombeau est la porte du néant, homme de bien, que deviennent ta confiance et ta joie? Que te sert-il de veiller tout le jour, et de faire une garde sévère autour de ton cœur irréprochable? Tu te crois sage, tu n'es qu'un insensé qui se fatigue à combattre des fantômes. Vertu, sagesse, vérité! noms sacrés, respectés, applaudis, divinisés dans tous les âges!... Pleurons sur eux, si les esprits doivent mourir. Ce ne sont que des erreurs cruelles, de tristes énigmes, de nouveaux fléaux qu'il faut joindre aux autres malheurs de l'humanité. Qu'ai-je besoin de vertu? Elle ne fait que me vexer, qu'irriter mes peines.

Et pourquoi de la vertu? Où sera sa ré-

compense, et sans récompense que devient son être? Son plus noble ressort est dans cette estime intérieure qui naît de la conscience d'avoir fait le meilleur choix. Ce choix peut-il être autre chose que les moyens d'arriver au bonheur? La vertu n'est donc que l'amour de nos vrais intérêts et la recherche éclairée de notre bien-être. Mais si l'âme périt, quel sera le véritable intérêt de l'homme? N'est-ce pas alors de s'attacher à tout ce qui peut le rendre heureux dans la vie? Quelquefois le vice est notre ami dans le présent. C'est notre souverain bien. Saisissons-le. Le crime est dans la vertu qui refuse le bonheur qu'il procure. Dès que la raison est déshéritée dans l'avenir, c'est aux sens que l'empire appartient, eux seuls sont nos maîtres légitimes; c'est à eux à gouverner l'homme.

Arrête, brave citoyen. Où vas-tu, téméraire? — Défendre ma patrie, et mourir glorieusement pour elle. — Oui, si tu te crois immortel : tu peux alors être brave sans cesser d'être raisonnable : tu peux affronter la mort, puisque tu sais que la mort ne peut te détruire. Mais si tu perds tout avec ta vie, ton courage me fait pitié; reviens vivre en lâche, si tu ne

veux mourir en insensé. Un incrédule hardi, qui, entraîné par l'orgueil, par l'exemple, par l'amour du gain, ou par le désir de la vengeance, court perdre son être ou se détruit par faiblesse, est de tous les fous le plus extravagant. Malheureuse victime d'une brillante chimère, laisse ta patrie s'abîmer, et saisis pour toi-même une planche qui te sauve de son naufrage. — Ma patrie, mon roi m'ordonnent de mourir. — Et que t'importent ta patrie et tes rois? Que t'importe Dieu même? Si toutes tes espérances s'écoulent avec ton sang, et que Dieu te commande de le verser, sans te payer ta mort, laisse-là ses ordres cruels, conserve ton être, et désobéis.

Que dis-je? Tu ne feras qu'obéir à son premier précepte. Quel est-il? « Homme aime-« toi. » Ici les êtres libres ne le sont plus. Le bonheur est le prix nécessaire du sacrifice de l'existence. Si la vertu nous coûte notre être, la vertu est pour nous le plus grand des crimes. Elle viole notre loi suprême. Malgré les nations qui applaudissent à leur victime, tu n'es qu'un affreux suicide.

J'avoue que la sainte image de la vertu nous offre des charmes qui nous attirent, et que

même ici bas elle a ses plaisirs. Mais n'exagérons pas les richesses qu'elle tire de son propre fonds. La solde chétive qu'elle reçoit sur la terre ne peut la payer de ses peines et de ses combats. Si elle n'a rien de plus à espérer, en l'admirant, nous choisirons un crime utile, et l'intérêt personnel forcera toujours notre préférence. Que sert-il de croire un Dieu, sans les récompenses et les peines qui le font adorer? C'est l'espérance et la crainte qui arment la conscience. Détruisez leur objet dans l'avenir; notre devoir est de ne plus aimer que nous dans le présent. Que tardé-je de trahir mon pays, d'égorger mon père trop lent à mourir, et qui me retient si long-temps mon héritage? Que le genre humain périsse, si sa ruine ajoute à mon bonheur. Le vice qui me rend heureux est ma loi suprême, et la lâcheté qui me conserve est mon asile et ma vertu.

Mais si la vertu est privée de sa récompense, quel est donc l'être cruel qui souffre que l'homme se tourmente en vain pour elle? Pourquoi ce cri du remords et cette conscience qui se soulève contre le crime? Pourquoi logeons-nous dans notre âme des per-

fides qui se font un jeu continuel de nous trahir, de nous séduire par de trompeuses douceurs? Si c'est un aveugle instinct qui usurpe le nom sacré de conscience, et qui fait l'insensé dans nos cœurs, pourquoi la raison complice conspire-t-elle avec lui contre nous, et ne nous offre-t-elle son flambeau que pour nous précipiter? Ah! puisque la vertu nous détruit quelquefois sur la terre, il faut bien que l'homme survive à sa poussière! Si l'homme se perd dans le tombeau; si la terre est tout, pourquoi la vie n'est-elle qu'un moment, tandis que nos désirs embrassent une éternité? Pourquoi le passé et le futur nous tourmentent-ils dans le présent? A quoi bon la prévoyance, pour s'effrayer; la raison, pour sentir son malheur? O Lucie! ô Narcisse! ô Philandre! pourquoi le sentiment et les déchiremens de l'amitié, si l'amitié et les amis s'évanouissent dans l'espace d'une heure? Pourquoi tous ces tourmens sous le masque du bonheur? Pourquoi cherchons-nous sans cesse ce bonheur pour ne le trouver jamais? La nature gravite-t-elle vers le néant? Victime de ses prérogatives, l'homme est-il condamné à une supériorité de misère? L'ordre de l'uni-

vers se renverse; les rangs des êtres se confondent; la chaîne se rompt en mille endroits. Toute la nature défigurée se couvre de ténèbres; tout est malheur, et la raison succombe dans un vaste désespoir. Non, l'horrible vœu de l'anéantissement ne peut se former dans un cœur que quand la vertu y est morte, et que l'homme est dénaturé. Il faut du même coup se délivrer de Dieu. Que sert-il dans le monde? Il n'y est plus qu'un fantôme effrayant.

Hommes dégénérés, déchus de votre être, dépouillés de raison et d'espérance, qui vantez la liberté et vivez en esclaves, les maîtres et l'opprobre de l'univers, vil troupeau plus stupide que les troupeaux qui vous obéissent; vous qui changez la raison en folie, qui faites le mal avec l'instrument du bien, et employez à vous perdre les bienfaits du Créateur; si c'est là votre désir, sous quelle planète sinistre êtes-vous nés? Dans quelle heure de désespoir avez-vous reçu le jour? Quelles furies ont agité votre imagination pour enfanter ce système destructeur des biens et des êtres? Oui, vous êtes déjà morts, et la brute seule survit en vous. Mais êtes-vous bien sûrs du

néant dont vous vous flattez? Vous est-il bien démontré que votre âme doive périr comme une vapeur qui se dissipe dans les airs? Que de courage il vous faut, que de peines il vous en coûte pour arriver à l'incrédulité! Et malgré tous vos efforts, vous ne pouvez perdre l'immortalité et obtenir le néant. Votre être vous est abandonné pour le défigurer, mais non pas pour le détruire. Malheureux, ce qui vous égare, c'est que vous ne lisez la nature que par feuillets détachés. Lisez l'ensemble, et vous serez convaincus; vous y retrouverez cette âme immortelle que vous n'aviez pas aperçue. Tout s'éclaircit alors, et Dieu est entendu. L'ordre se rétablit dans les rangs des êtres, et l'homme reprend au-dessus des animaux sa place et sa supériorité. Tout est grand, tout devient intelligible et lumineux. L'immortalité est la clef de la création : c'est la chaîne des siècles; elle unit tous les temps et fait correspondre toutes les portions de la durée à un but unique, au bonheur. Elle forme le nœud du monde naturel, du monde civil et du monde moral; les deux premiers passeront, et les esprits dont le destin est de leur survivre, demanderont

alors : « où ces mondes ont-ils brillé ? »

Il te paraît étrange que tu doives exister toujours? L'est-il moins que tu vives une heure? Le miracle n'est pas de continuer d'être; mais d'avoir commencé. Ote Dieu de la nature, tout est mystère. Si tu l'y souffres, après lui il ne reste plus de merveilles.

La durée seule donne aux êtres de l'importance et du prix. Que serait l'esprit le plus sublime, s'il ne durait qu'un jour? Qu'il soit grand ou petit, qu'il tombe ou qu'il s'élève, qu'importe, puisqu'il n'est déjà plus? Mais un être immortel a droit d'intéresser un Dieu. Il mérite de l'avoir pour témoin et pour juge de ses pensées, et l'Eternel peut sans s'abaisser tenir conseil sur ses destinées. Dieu n'a point laissé celles de l'homme cachées dans un nuage impénétrable : il a soulevé un coin du voile : des profondeurs de l'éternité il s'est avancé vers nous, et s'est montré à nos yeux dans l'univers. Partout il nous jure son existence, l'immortalité de notre âme et sa valeur inestimable.

Que n'a-t-il pas fait pour démontrer à l'homme ces vérités? C'est pour ce grand but qu'il a formé le monde, qu'il l'a submergé,

qu'il a réparé ses ruines. C'est pour cette fin qu'il fait naître et mourir les rois de la terre, qu'il élève et renverse les empires. S'il envoya les sages de l'antiquité préparer le monde à la lumière par leur morale sublime, s'il ordonna aux prophètes de lire dans le sombre avenir, si les saints ont parcouru l'univers, si les martyrs ont versé leur sang, si la nature a vu des merveilles ignorées suspendre partout le cours ordinaire de ses lois; si des mortels sont montés vivans dans les cieux; si Dieu lui-même est descendu sous les sombres voûtes de l'abîme; c'est pour t'éclairer sur le prix d'une âme immortelle. Pour te l'apprendre, Dieu quitta les cieux et vint t'apporter le code sacré de sa loi. Incrédule, avant de porter sur lui ta main profane, tombe la face contre terre, et crains qu'il ne te frappe de mort. Avec quel appareil solennel il publia les sanctions de sa volonté suprême au milieu du tonnerre et des orages! La nature entendit sa voix, et trembla de terreur. Je t'atteste ici, montagne de Sinaï, dont la base ébranlée sentit et confessa la présence de l'Eternel; et toi, nue formidable, qui reposais sur sa cime embrasée. Et vous, vagues, dont les

masses enchaînées, suspendues dans l'air aux deux côtés du passage d'Israël, ensevelirent en retombant ses fiers ennemis et leurs menaces au fond des abîmes; et vous, flammes allumées par le tyran de l'Assyrie, et qu'il vit tromper sa rage impuissante; et toi, terre dont les gouffres s'ouvrirent sous les pas de trois mortels sacriléges, et se refermèrent sur eux; et vous tous, élémens de la nature, je vous atteste comme autant de témoins qui racontez à l'homme tout ce qu'a fait le Tout-Puissant pour lui prouver le prix de son âme. Incrédule, tremble en songeant qu'il veille, qu'il travaille pour t'en convaincre, depuis que les siècles s'écoulent, depuis la naissance de l'univers jusqu'à cette heure de ton incrédulité.

Disciple aveugle et fier des anciens philosophes, tu ne reconnais que leur autorité : tu n'écoutes que les oracles trompeurs du Portique et du Lycée ; et tu prononces avec eux que l'âme est mortelle. Mais peux-tu lire leurs écrits, sans être à la fois ému d'admiration et de pitié ? Au milieu des rêveries de leur sagesse chimérique, quelle élévation dans leurs idées, quelle morale! Le délire le plus

fougueux de la poésie n'approche pas de l'enthousiasme philosophique de ces vieillards. « Les sens du sage seront insensibles à la dou- « leur : le fer qui le déchire ne lui fait aucun « mal ; les tourmens et les supplices sont pour « lui des plaisirs, des jouissances délicieuses. « Il lui est égal de reposer sur un lit de fleurs, « ou d'être enfermé dans les flancs brûlans du « taureau de Phalaris. » Ne trouves-tu pas que cette doctrine est bien étrange dans des hommes qui ne voyaient que le néant après le tombeau ? Ils ont été les aveugles prophètes d'une vérité qui s'est accomplie à leur grand étonnement. Cette intrépidité dont leur orgueil s'était faussement vanté, les chrétiens triomphans dans les supplices, l'ont montrée sans apprêt et sans faste, lorsqu'ils sentaient les transports du plaisir au milieu des flammes dévorantes. Le stoïcien les a vus brûler et sourire, et s'est étonné d'eux et de lui. Surpris et confondu de voir se réaliser sous ses yeux les fictions hardies de sa pensée, il a été contraint d'avouer que la vérité allait aussi loin que les mensonges de son orgueil.

Mais d'où vinrent au stoïcien ces idées si extraordinaires, et placées si loin de la por-

tée naturelle de l'homme? Ce fut l'instinct d'une âme immortelle, qui, soupçonnant confusément sa force et sa dignité, lui inspira des vérités que sa raison ne pouvait concevoir. C'étaient des éclairs échappés du sein de ces âmes obscurcies par les passions, comme des rayons épars et perdus dans la profondeur de la nuit. Leur orgueil, amoureux de la pompe des idées grandes et sublimes, publiait hautement ce qu'ils ne croyaient pas dans le secret de leur conscience : semblables à la prêtresse de Delphes, ils s'enflaient, ils se tourmentaient pour enfanter des oracles que l'avenir devait effectuer, dès que le système d'une vie immortelle serait développé, et que les ombres de la mort seraient dissipées par le soleil de l'évangile. Ils ont dit des choses qui n'ont pu être imaginées que par des âmes immortelles, et la vérité qu'ils mettaient en question est devenue un fait.

ONZIÈME NUIT.

L'anéantissement.

Si l'immortalité n'est qu'une erreur, que cette erreur m'est chère! Que ce mensonge consolant serait encore préférable à la triste vérité! L'espérance qu'il nous laisse nous sert du moins à jouir de ce monde. La vie future est l'âme de la vie présente. Si nous les séparons, nous n'avons plus qu'à gémir dans celle qui nous reste. L'incrédule qui coupe sa durée immortelle en deux portions, pour se borner à la première, détruit le bonheur de son existence présente; en mutilant son être, il double ses malheurs. Ah! s'il est vrai que je sois dévoué au néant que j'abhorre, quel désespoir profond et nouveau vient tout-à-coup me saisir! Quelles affreuses pensées noircissent mon imagination et flétrissent mon cœur! Comme l'horizon de mes maux s'étend autour de moi! O terre misérable, ô ciel barbare! écoutez la plainte de l'homme.

Je me consolais de mes chagrins par l'espoir d'un avenir plus heureux. Cet avenir est le néant : il ne me reste donc que le présent pour y souffrir. Quelle chute! Dans quel abîme profond je suis précipité du séjour enchanteur où m'avait porté la douce espérance ! Si j'étais abusé par un songe, cruel ami, pourquoi m'en as-tu arraché? Quel affreux réveil ! Rends-moi mon erreur. Le jour s'éteint devant mes yeux : tout se couvre de ténèbres. Je reste nu et affamé dans une nuit totale. Chacune de mes pensées me porte un coup de poignard. Qu'avais-je besoin de rêver un mieux possible? Cette idée envenime mes maux actuels? Qu'avais-je besoin de naître pour vivre malheureux et retomber dans le néant? Ce que j'ai cru des bienfaits du Créateur n'est donc plus que des calamités. Ces facultés intellectuelles, dont j'étais si fier, ne servent qu'à mon tourment.

Science que j'ambitionnais, détourne ton miroir désespérant. Ne te montre point à moi-même. Connaître, c'est souffrir. Si je me vois, je me vois anéanti. J'aimais à contempler un Créateur généreux ; fier de m'élever et d'arriver jusqu'à lui, je soulevais le voile qui couvre la majesté de son front, je voulais découvrir

quelques-uns des traits augustes de mon bienfaiteur... Qu'ai-je vu?... Un tyran farouche, qui m'impose la vie et retient le bonheur. Il regorge de biens, et il ne laisse pas échapper sur moi un seul rayon de félicité, pour m'empêcher du moins de le maudire! Il peut tout, et sous ses yeux cruels je reste malheureux! O nuit, épaissis tes voiles, cache-le pour jamais à ma vue! Qu'il ne vienne plus effrayer ma pensée. Il fut ma consolation et ma joie: mais je hais à présent cet horrible ami du néant, ce tyran solitaire, qui aime les ruines et se plaît à régner sur un désert.

Que je ne voie plus ses ouvrages! que je ne sois plus tourmenté du spectacle de sa gloire. L'éclat de l'univers m'offense, et aggrave le sentiment de mes maux. Que m'importe, en souffrant, d'admirer la nature; de parcourir sa vaste enceinte, pour avouer en gémissant que la plus étonnante de ses merveilles est ma misère; pour reculer d'horreur en rencontrant au milieu d'elle dans son noble spectateur, le seul être raisonnable et le seul misérable, invoquant le bonheur, ne le trouvant jamais, et condamné au long supplice de la vie?

Vertu, tu es une folie, une malédiction, un

crime contre ma raison. Tu nous coûtes une peine et des combats qui ne sont point payés. La religion n'est qu'un mensonge. Des devoirs? En est-il d'autres que de repousser ces illusions trompeuses, ces flatteuses espérances, ces séduisans désirs qui agitaient mon sein et m'enflaient d'un noble orgueil? Insensé, je me croyais l'héritier d'une éternité! Fantômes vains, éloignez-vous et ne m'importunez plus. Pourquoi m'égarer si loin pour ne rapporter que le désespoir? Imposons à mes désirs les bornes de ma durée. Tout est renversé. Sagesse, raison, fuyez loin de moi. Sens, gouvernez mon âme. Passions, poussez-moi au hasard. Ignorance, étends sur ma destinée une nuit favorable. Vous seuls êtes mes Dieux : vous seuls protégez ma paix. Nous mourons comme la brute: vivons comme elle. Homme, folâtrer et pourrir, voilà ton partage! Quelle pensée ignominieuse et déchirante, de savoir que les scélérats les plus abandonnés, après s'être élevés dans la vie sur les ruines de l'homme de bien, dorment à ses côtés dans la mort, et goûtent un repos aussi doux que lui!

Quoi donc! l'homme a-t-il pu devenir criminel avant que d'être? Pour quel crime irré-

missible toute la race humaine est-elle condamnée à la destruction? Pourquoi cet arrêt foudroyant contre notre seule espèce? « Vous « serez tous mortels et tous malheureux. » Dieu a-t-il, comme les tyrans, des raisons d'état que ses sujets ne puissent pénétrer; et quand il les fait souffrir, leur défend-il la plainte?... Dieu puissant, car je ne vois plus que ton pouvoir odieux, je t'accuse de la création de l'univers. Je te la reproche comme un crime. Le crime est-il autre chose que de faire des malheureux? Je ne t'avais pas demandé de me faire naître!

Donne-moi l'éternité ou reprends-moi la pensée. Elle ne m'était pas nécessaire pour végéter et m'anéantir après. Une âme raisonnable est une superfluité. Si tu ne me l'as donnée que pour aigrir mes peines, armer les calamités d'une pointe plus pénétrante, et m'accabler encore des terreurs de la mort, sont-ce là tes bienfaits? Au lieu de m'arracher de la paix du néant, pour me tourmenter de l'existence, que ne me laissais-tu avec les êtres possibles qui n'en sortiront jamais? Au lieu de me forcer de naître homme, que ne faisais-tu à ma place un insecte de plus? Par une préférence bar-

bare, tu me fais de la pensée une faculté de souffrir; de la vie, une faculté de mourir.

Mais si dans ton plan tu avais besoin de nos douleurs, pourquoi insulter encore à notre misère? Fallait-il suspendre sur nos têtes ce dais radieux du firmament! Quel palais superbe pour loger le désespoir! N'as-tu embelli et fécondé la terre que pour y voir l'homme se flétrir de tristesse sur un lit de verdure et de fleurs, et languir sur l'image d'une volupté qu'il ne goûtera jamais? N'as-tu ordonné à ces globes brillans de rouler, qu'afin que les mortels mesurent par leurs révolutions la longueur de leurs souffrances, ne se méprennent jamais sur leur durée, et ne perdent pas un instant de leurs douleurs? Hélas! une triste demeure convenait bien mieux à nos tristes destins. Il fallait nous enfoncer dans quelque caverne profonde, dans quelque antre sombre..... loin de toi. Cette prison nous eût moins fait souffrir, que cette voûte éclatante qui donne de l'audace à nos pensées, allume nos désirs, et nous entraîne malgré nous vers notre tyran. Au milieu de ces hautes espérances et de ces transports, le ver nous appelle sous la poussière où il rampe, et

l'inexorable mort va tirer sur nous un éternel rideau. O mort, seul ami qui reste à l'homme, viens dans mon sein. Tu es l'unique dôn que m'aient fait les cieux. Finis mon supplice, et ne me laisse pas plus long-temps errer dans ce désert sauvage, s'il n'est point de berceaux agréables où je puisse respirer et goûter la douceur du repos. O mort, et toi aussi, tu es changée. Jadis je voyais au-delà de tes ombres un soleil immortel, dont les rayons échappés vers mon œil doraient devant moi l'épais nuage du tombeau. Maintenant que le tombeau communique au néant, quel gouffre profond et vaste j'y vois creusé! Quel enfer il découvre à quiconque a rêvé le ciel! Comme il s'ouvre et s'élargit pour me dévorer! Dans un moment, il doit engloutir cette âme qui avait la conscience d'elle-même, embrassait la nature dans son vol, visitait les astres, conversait avec les esprits supérieurs et s'efforçait d'atteindre à leur élévation : cette âme merveilleuse va s'éteindre pour jamais dans l'horreur d'une mort universelle.

Quand cette nuit totale descendra sur l'univers; quand la voûte obscurcie fermera le tombeau de la race humaine, ce tombeau

qui doit l'emprisonner pour ne la rendre jamais, pourra porter cette triste et dernière épitaphe :

Sous les débris confus des mondes démolis,
Sous ce vaste tombeau de la nature entière,
Ci-gît la race humaine, insensible poussière.
Ici, près de la brute, en foule ensevelis,
Rabaissés aux destins de la vile matière,
Qui n'a jamais senti la vie et la lumière,
Dorment dans le néant, ces êtres merveilleux,
Ces atômes pensans, espèce lamentable,
Souverains malheureux d'un globe déplorable,
L'héritage des vers, le chef-d'œuvre des cieux!
Esclaves opprimés d'un tyran invisible,
Ils vécurent un jour assiégés des terreurs :
L'autre les vit périr au milieu des douleurs.
Tout leur être est rentré dans le chaos horrible.
Ils ont déshonoré le nom de Créateur :
Dieu, pour les tourmenter, leur montra le bonheur.

Arrêtons-nous ici; et si c'est là notre histoire, pleurons sur l'espèce humaine. Nous ne sommes plus que des fantômes, moins qu'une ombre, au-dessous du néant. La nature n'est qu'une table rase ; il n'y a rien de réel que notre misère. Quelle perspective épouvantable! Un monde gémissant : un Dieu dévorant : la terre, un champ de carnage où le Tout-Puissant ne fait que détruire ; où il n'a créé

des millions d'êtres que pour leur faire sentir les transes et l'horreur de l'anéantissement! Est-ce donc dans un transport de colère que l'Éternel, interrompant son long repos, s'est levé pour se déshonorer par la création d'un semblable univers?

Rétractons nos blasphèmes. Incrédule, comme tu dissipes les êtres! Epargne, épargne ce ravage de tant de créatures si nobles et si belles. Le ciel en est plus économe. Le Créateur ne peut être comme une racine stérile et décrépite qui ne pousse des germes que pour les laisser avorter dans la fleur. Rien ne périt dans l'immense vaisseau de l'univers. C'est détrôner Dieu, c'est l'anéantir lui-même, que d'en faire le Dieu du néant. Un Dieu qui produit et conserve tout est le seul véritable. C'est un être bienfaisant. Son plaisir est de répandre le bonheur. Il aime à multiplier les êtres pour multiplier le nombre des heureux. Oui, cher Philandre, mon cœur me dit que tu es immortel. Tu vécus vertueux, tu vécus malheureux. Le ciel ne t'eût jamais fait naître, s'il ne se fût pas réservé de te payer tes vertus et ta vie.

O monde, que je vais bientôt quitter, si tu

étais mon seul héritage, quel présent Dieu m'aurait-il fait? Que tes trésors sont fragiles! De tous ceux que tu possèdes, les amis sont le plus riche. Comme ils glissent de nos bras! Lucie, Narcisse, Philandre ont fui de mon sein dans la tombe. Partout je vois le monde se dissoudre par parcelles autour de moi, et me laisser au milieu d'un amas de ruines. Ah, je ne veux plus aimer que le séjour qu'habitent mes amis! je dédaigne cette terre misérable où ils ne sont plus, et que leur absence appauvrit encore. Le vrai sage laisse aux sens le domaine borné du présent, et donne à son âme le vaste avenir pour empire. C'est là qu'il dépense tout son être, trace ses plans, dirige sa prévoyance, porte ses désirs et se promet le bonheur. Il se repose de tout sur un Dieu fidèle, et ne demande plus rien à la fortune ni aux hommes.

DOUZIÈME NUIT.

Les avantages de la nuit et de la solitude.

Les pensées mâles de la vertu, les nobles élans du génie, les brûlans transports d'un cœur sensible, sont perdus pour l'homme qui croit qu'être seul est une solitude. Le malheureux s'est condamné à ne les jamais sentir. Dieu et la raison! quelle immense société! Que leurs entretiens sont sublimes! Que leur commerce est plein de douceur! Ils s'approchent de l'homme à mesure que le monde s'en éloigne. Encore quelques jours et tout nous aura abandonné; il ne restera pour l'homme que sa conscience et Dieu. Qu'il sera terrible alors de les rencontrer seul, de les voir en face pour la première fois, et d'être pour eux un étranger méconnu, désavoué! Hâtons-nous de nous réconcilier avec eux, et de nous les attacher par des nœuds éternels. Pour remplir nos désirs, l'univers n'a rien de plus à nous offrir; ou s'il nous reste encore

quelque chose à désirer, c'est un ami. Mais que les amis sont mortels! Le dangereux désir! Qu'il est doux d'en avoir! Qu'il est cruel d'en avoir eu.

Je n'ai rien de commun avec vous, poètes insensés que la fortune enivre, et que l'erreur entraîne. Déserteurs de la raison, légers amans de la folie, vous suivez en folâtrant les fantômes brillans de la vie. Dans vos bruyans transports, vous invoquez l'astre du jour, vous chantez à sa clarté, vous célébrez les fausses douceurs d'un monde corrompu, jusqu'à ce que votre voix meure étouffée sous le drap mortuaire. Moi, j'invoque la nuit, et je cherche son obscurité sacrée. Mes chants ne sont point des chants de joie; et mon génie n'aspire point à l'honneur honteux de sortir des fers de la raison.

Trop de fois les muses ont eu à rougir de leurs enfans dégénérés; trop de fois elles les ont vus s'avilir à défendre la cause des sens, vouloir ennoblir ce qui est vil, honorer ce qui est abject. La poésie a-t-elle donc reçu des cieux ses charmes enchanteurs et son pouvoir magique pour se prostituer au vice, et cacher son visage difforme sous un masque séduisant?

Quelle est la source de cet abus si fréquent et si déplorable? Deux penchans opposés se disputent le cœur de l'homme, et le tirent en sens contraires. L'orgueil, comme l'aigle superbe, se plaît à monter et cherche les hauteurs. La volupté se traîne sur la terre et se trouve heureuse de partager les sensations de la brute. L'homme est également fier et sensible : il voudrait à la fois s'ennoblir et jouir : s'élever avec l'âme et ramper avec le corps. Mais les plaisirs trop grossiers des sens offensent le goût noble et délicat de la raison. Que fait l'homme? Il abuse des talens pour rendre le vice aimable et nous cacher sa bassesse. L'esprit, comme un sophiste adroit, trouve le secret de nous créer une raison nouvelle, qui, plus souple et moins difficile, se prête aux plus viles jouissances. Ce charlatan imposteur éblouit nos yeux par ses prestiges ; il environne l'âme d'illusions trompeuses, et lui fait avaler un poison agréable. L'âme, doucement assoupie, tombe dans une molle langueur, perd par degrés sa force et sa fierté, se familiarise avec le vice, et se livrant à l'erreur qui l'enchante, elle s'oublie délicieusement dans les égaremens de la folie. L'orgueil

devient complaisant. Ce qui le révoltait ne le choque plus. L'homme se plonge gaîment dans la débauche, s'abandonne sans remords à ses excès, et se pardonne ses vices dont il ne sent plus l'horreur. Art détestable, qui corrompt les mœurs, efface des joues de l'homme la noble pudeur de la nature, et lui donne un front qui ne sait plus rougir! On se plaît dans son avilissement, on s'en fait gloire; l'écrivain coupable s'applaudit de ses honteux succès, et le vice infâme demande impudemment à la louange le salaire de la vertu.

De combien de volumes cette morale sensuelle et dépravée n'a-t-elle pas inondé le monde littéraire? Les apologistes des sens sont bien plus nombreux que ceux de la raison. Partout les talens ont semé les fleurs sur les taches du vice. On voit des muses libertines détacher sans pudeur la chaste ceinture des Grâces, de l'air indifférent dont elles invitent le dieu bourgeonné du vin à remplir sa coupe joyeuse. Comment le génie peut-il déshonorer sa noblesse par ces écrits flétrissans, et se dévouer à une honteuse immortalité?

Mais que ces productions criminelles ne

fassent pas condamner le poète qui sent sa dignité. S'il est des syrènes qui chantent le vice, il est aussi des muses dont la voix mâle et céleste sait rendre les fiers accens de la vertu. Qu'elle est respectable celle qui dédaigne de s'arrêter dans le cercle étroit du temps, et voyant ce monde tel qu'il est, un point dans la vaste étendue de la nature, s'élance de ce point obscur pour parcourir les mondes semés dans l'espace, et s'élever par degré jusqu'à l'Être universel, à la source éternelle des êtres!

Arrivée à ce dernier terme du vol de la pensée, elle reconnaît que, malgré l'immense et brillante étendue de la matière, ce n'est que dans le monde moral qu'il faut chercher la vraie grandeur.

N'espère donc point, Lorenzo, trouver ici de vains amusemens. Tu ne respireras point dans mes vers l'haleine impure et brûlante des passions. Tu n'y verras point le vice flatté, ni la vraie grandeur méconnue. N'y cherche pas davantage ces fables ingénieuses et frivoles, ces rians tableaux, et ces paysages enchantés que la brillante fiction couvre de fleurs. Mais tu y trouveras des leçons solennelles, des

images vénérables, des vérités graves qui descendent du sein de l'éternité dans mon âme au travers de l'espace où je vois rouler ces astres nocturnes, au milieu de ces ténèbres dont je suis enveloppé comme d'un voile; dans ce silence profond qui représente le silence de la mort. Tu y trouveras des pensées d'une éternelle vérité, qui, sans que tu les appelles, reparaîtront devant ton âme à tes derniers momens; et toi, nuit, tes ombres viennent se mêler aux tableaux que je trace, et ma mélancolie leur donne encore des nuances plus foncées et des couleurs plus sombres.

Et cependant, aimables fous, vous qui voulez toujours rire, j'ose me flatter que mes chants austères captiveront votre oreille, si ce qui vous importe le plus peut vous intéresser. Mais si vous me refusez vos suffrages, sachez que les sages goûteront les vérités que je chante, en sentiront le prix, et me donneront cette approbation intime qui part du cœur : récompense plus précieuse et plus honorable pour moi que de vains éloges. L'écrivain qui, bornant à lui seul le fruit de ses ouvrages, ne cherche que sa gloire, ne la mérita jamais; follement amoureux d'un son,

courant après une ombre, il ne fait qu'augmenter la foule des insensés.

Mais surtout, ô Litchfield, que je ne sois pas privé de ton approbation; c'est de la tienne que je suis le plus jaloux. Ne crois pas non plus que je m'élève jusqu'à toi par ma seule audace. La jeune Narcisse ne t'est pas inconnue, elle ne t'est pas étrangère. Les liens du sang et de la vertu vous unissaient. Hé bien, c'est elle qui de ses berceaux fleuris d'amarante descend d'elle-même vers toi, et vient solliciter pour ma muse un accueil favorable. Ne crains point que je t'afflige de ton éloge; mais si je me tais sur ta louange, c'est pour chanter celle de l'Eternel.

Est-ce toi, Père des êtres, toi qui portais leur germe dans ton sein avant de les faire éclore, qui voyais présentes sous tes yeux toutes les révolutions de l'univers futur; est-ce toi, dont la main invisible m'a conduit aux bords d'une source plus pure que la source vantée de Castalie, et m'y laisse boire un nectar merveilleux qui m'inspire et m'enivre d'un enthousiasme divin: ou bien, est-ce quelqu'un des ministres célestes que tu députes de ton trône pour veiller à la paix de l'homme, écarter de

son âme les pensées vaines et basses, et l'élever aux pensées utiles et sublimes? Ma soif de la vérité est encore loin de s'éteindre; et cependant depuis long-temps mon âme, soutenue de ton secours, voyage avec délices dans l'étendue de l'univers moral, et recueille ses trésors à la clarté des étoiles.

Oui, c'est la clarté tranquille des étoiles qui éclaire le mieux les pas du génie. C'est avec la nuit que la pensée s'éveille. C'est au milieu des ténèbres que l'âme reçoit ses plus vives illuminations, et que sa vue devient plus perçante. Dans le jour, excédée du mouvement de la vie, étourdie du bruit, éblouie par une lumière trop vive, coudoyée, pour ainsi dire, et ballottée par la foule, elle flotte dans l'ivresse des sens et s'égare loin de la raison. L'âme alors est toute passive, les objets extérieurs lui imposent ses pensées. Troublées, interrompues, elles meurent imparfaites et ne peuvent mûrir. Mais avec la nuit l'âme retrouve sa liberté et se possède toute entière : ses passions se calment dans la paix du silence : ses pensées plus intérieures et plus recueillies laissent des empreintes plus profondes. Elle n'est plus asservie aux impres-

sions des sens : elle ne reçoit plus en esclave, elle se donne à son choix ses idées indépendantes, et les ordonne à son gré dans le plan qu'elle préfère. L'étendue d'un monde ne peut borner son activité. Elle voyage dans l'immensité des cieux, et revient ensuite s'abattre sur la terre : ainsi les matelots fatigués d'une course immense, jettent l'ancre au fond des mers et se reposent.

Quand la nuit a laissé tomber son obscur rideau, je crois voir l'ombre du bras de l'Eternel étendu entre l'homme et les vains objets qu'il veut lui cacher. Le théâtre inconstant du monde s'éloigne et disparaît à nos yeux. Un intervalle immense et désert nous en sépare. Du bruit de son agitation tumultueuse, il ne parvient plus à l'oreille que des sons affaiblis et confus qui se perdent dans le vague de l'air, et nous pouvons de loin et sans péril contempler ses flots et ses naufrages. Dans ces instans d'un calme parfait, l'âme commerce librement avec les cieux et correspond avec Dieu. L'univers que nous devons étudier est au fond de nous-mêmes. L'âme y descend, et montant sur le trône de la conscience, elle y siége comme un souverain au milieu de son

conseil, pèse le passé et prépare l'avenir. C'est alors que nos fautes ne sont plus flattées : le vice est confondu dans tous ses mensonges. Il paraît nu devant elle : il n'a plus ces couleurs décevantes qui nous en imposaient pendant le jour. La nuit les efface, comme elle efface celles des autres objets, et nous le voyons noir comme eux. Oui, ces ombres tutélaires sont un asile ouvert à l'innocence; la raison y vient reprendre sur nos cœurs ses droits et son empire. L'athée dans la nuit soupçonne un Dieu; l'homme de bien croit sentir sa présence. O nuit! tendre amie de l'homme et de la vertu, c'est toi qui les rends l'un à l'autre et les réconcilies ensemble!

La vertu, aussi délicate qu'elle est belle, ne peut se mêler dans la foule, que sa constitution fragile et tendre n'en souffre. Il est rare qu'elle approche d'un monde impur, qu'elle le touche sans se salir. Peu d'hommes rapportent le soir sans altération et sans taches les mœurs et l'innocence du matin. Il est toujours quelque pensée qui s'efface dans la journée, quelque résolution qui est ébranlée, quelque idée, rejetée d'abord, qui revient à la charge. Et comment en serait-il autrement?

Le bruit, le mouvement, la lumière, le concours tumultueux de la multitude des objets et des hommes, tout répand et disperse nos pensées hors de nous. L'âme errante et vagabonde s'évapore et se dissipe. Elle néglige ses intérêts domestiques, quitte son poste, et nous laisse nus et sans défense, exposés aux assauts du vice et de l'exemple.

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. La présence du vice agit sur nous avec une force que peu d'hommes ont le courage de repousser. L'ambition s'allume aux feux de l'ambition. L'amour du gain se communique, comme une peste, d'un cœur à l'autre. La débauche et la perfidie répandent autour d'elles une atmosphère contagieuse que nous respirons et qui s'attache à nous. L'homme apprend en riant à l'homme à devenir inhumain. Les passions se mêlent, fermentent et nous embrasent. Un léger coup-d'œil, lancé et rencontré au hasard, a souvent porté dans un cœur la fièvre soudaine de l'amour, ou les palpitations douloureuses de l'envie et de la haine. On ne peut voir, on ne peut entendre sans péril; l'âme est exposée par tous nos

sens. Dans cette école publique de vice et d'erreur, il faut opter entre le rôle de disciple et celui de censeur; il faut s'avouer complice, et se déclarer ennemi. L'un souille notre innocence, l'autre trouble notre paix. Ah! la sûreté est toujours loin de la multitude. Aussi les sages ont-ils reçu de la nature un instinct qui les pousse vers la retraite, et les fait soupirer après l'ombre et la solitude.

Dieu fit la nuit et ses astres pour élever l'âme, échauffer le génie et entretenir dans le cœur de l'homme l'amour de la sublime sagesse. Mais l'homme audacieux, traversant partout ses sages desseins, détruit l'ordre qu'il avait établi, et corrompt les bienfaits de la nature. De ce voile sacré d'étonnement et de respect étendu sur les merveilles de l'univers pour inspirer la vertu, il s'en fait un abri profane qui l'encourage au crime. Les scélérats cachent pendant le jour leurs têtes monstrueuses. Le brigand et l'assassin dorment au fond de leurs cavernes jusqu'à ce que les ombres descendent: maintenant ils veillent unis et s'élancent ensemble sur la trace de leur proie; maintenant les astres épouvantés les

voient marcher le front levé dans les ténèbres, et redoubler l'horreur de la nuit par l'horreur de leurs forfaits. L'avare enfouissant son trésor est épié par le voleur qui le déterre, et demain le malheureux se levera dans l'indigence. Maintenant les noirs complots et les conspirations sourdes sont éveillés : l'obscurité est seule confidente de leurs affreux desseins. Préparant loin de la lumière le désordre et la dévastation, elles méditent les attentats qui doivent ébranler des royaumes et les inonder de sang. Voici l'instant où les enfans de la débauche s'abandonnent avec fureur à ses derniers excès. A cette heure même.... Dois-je le taire ou le publier? Pourquoi la foudre repose-t-elle oisive? A cette heure, l'infâme adultère monte d'un pas assuré dans la couche nuptiale de son ami, et se rit des hommes et de Dieu. C'est ainsi que les mortels insensés, toujours en contradiction avec Dieu et avec eux-mêmes, sans crainte et sans pudeur, exposent leurs crimes nus à l'œil chaste des cieux, tandis qu'ils frissonnent et pâlissent à la vue d'un mortel. Les astres de la nuit ont-ils donc été formés pour servir les scélérats, et ne mêlent-ils aux ténèbres leurs

clartés incertaines que pour guider le poignard en cachant le coupable?

Laissons ces insectes malfaisans qui se nourrissent de venin, rampent dans l'ombre et infestent la nuit. Il fut jadis une race de mortels sublimes qui surent jouir des cieux et en faire un noble usage. Leur âme vigoureuse y montait sur l'aile de la contemplation. Ces sages de l'antiquité, qui ont éclairé l'espèce humaine, interrogeaient les astres du firmament, leur demandaient conseil et obéissaient à leurs réponses. Le divin Platon, le philosophe de Stagyre, ceux de Tusculum et de Cordoue, noms immortels! se promenaient comme des dieux dans les espaces illimités. C'est là qu'ils puisaient leur noble mépris de la vie, et que leur génie rallumait ses feux. La nuit, ces héros du monde moral visitaient Dieu et s'entretenaient avec lui. Sa présence échauffait, agrandissait leur âme et la remplissait d'espérances immortelles. Plus joyeux et plus riches au sortir de ce commerce intime avec la Divinité, ils revenaient parmi les hommes parcourir avec courage le cercle éclatant de leurs jours, et marchaient d'un pas plus ferme dans les sentiers de la vertu.

Dans tous les siècles, dont la lune a éclairé les nuits, elle fut une lampe allumée par le Créateur pour les veilles du sage; c'est aux rayons de sa lumière épurée, qu'il cherche et rencontre la vérité. Perçons la retraite du célèbre Athénien, qui le premier évoqua des cieux la philosophie, la força d'habiter sur la terre et d'être utile aux hommes, aux hommes ingrats, dont il reçut pour ce bienfait une coupe empoisonnée! Tandis que les astres de la nuit, craignant de distraire Socrate, glissent en silence au-dessus de sa tête, et semblent s'arrêter à contempler ce sage qui doit un jour prendre sa place dans leurs sphères; voyez son âme en travail, poursuivant sans relâche son ardente prière à la sagesse, et recevant ses oracles dans le sanctuaire de sa solitude; voyez-le, tant que la nuit dure, rester dans la même attitude, immobile et comme enchaîné à son objet. C'est avec regret qu'il voit poindre l'aurore. Déjà le soleil importun sort vermeil du sein des ondes et ramène le bruit et les vaines paroles : il offusque de ses rayons turbulens la lumière pure et tranquille qui luisait sur l'âme du philosophe; il l'arrache à ses méditations

et le rentraîne dans le tumulte du monde.

Que les peuples de l'Inde et cette troupe d'insensés qui n'aiment que les vanités légères adorent le soleil, et s'agitent à sa lumière; la nuit a pour moi quelque chose de plus auguste et de plus divin. Je vous salue, momens solitaires, restes précieux du temps, échappés au ravage des journées. Favorable minuit, je te salue. Que la joie qui me pénètre en ce moment est pure et voluptueuse! comme mon âme se sent jouir d'une liberté complète! Non, je ne me sens point emprisonné dans ces ténèbres; elles forment un berceau charmant qui me couvre, et sous lequel je me promène avec délices. Douce et féconde obscurité, comme mes pensées naissent d'elles-mêmes, et se pressent en foule sous ton abri favorable! Le jour ne fait que les énerver et les flétrir. Ce n'est pas du soleil que la pensée emprunte sa lumière. Elle la puise dans cette source de feu, dont une émanation a donné la vie à tous les êtres et le mouvement à la matière; dans ce séjour élevé d'où descend la céleste Uranie. C'est la divinité de mes chants; elle daigne s'abaisser jusqu'à moi et me visiter dans la nuit... Mais qu'elle est soigneuse de

rappeler mes pensées sous un joug rigoureux, mais nécessaire! Elle vient d'interrompre les transports du plaisir, où m'égaraient les charmes de la nuit : hélas! elle ramène mon âme sur un objet qui excite dans mon cœur des battemens bien différens..., sur la tombe de Narcisse!

Dans quelle tristesse je me sens tout-à-coup replongé! est-ce faiblesse de la nature? Est-ce une vapeur mortelle qui vient de s'insinuer dans mes veines, et de glacer mon sang? Tous les hommes sont-ils comme moi sujets à passer si rapidement d'un extrême à l'autre? Oui sans doute... Que d'inégalités dans l'homme! Tantôt nous planons dans les hauteurs, tantôt nous retombons dans un abîme. Rester constamment le même, est un état au-dessus de nos forces. Que l'âme paie cher le loyer de sa chétive demeure! Que les conseils de la raison sont ridicules et vains! Elle ne fait qu'aggraver le sentiment de nos maux par la triste conviction de notre impuissance. Dans cette région obscure et toujours chargée d'orages, l'âme la plus courageuse lutte en vain contre les assauts de la destinée; elle s'agite et se tourmente dans sa faiblesse, sans pouvoir s'é-

lever jamais au-dessus de ses maux ; ou si elle vient à bout de se soulever, elle ne se soutient pas long-temps, bientôt elle retombe. Toute notre gloire est de ne pas céder, et de nous relever sans cesse, quoique sans cesse terrassés.

C'est en vain que l'on cherche dans l'homme plus que l'homme même; malgré l'orgueil de nos résolutions et la fierté de notre prévoyance, l'expérience nous dément à chaque instant, et renverse nos trophées à mesure que nos mains les élèvent. Moi qui, dernièrement dégagé des ombres du tombeau où la douleur avait long-temps captivé ma pensée, m'élançai dans les régions éthérées, touchai la voûte des étoiles, et là, supérieur à la peine, et comme revêtu déjà de l'immortalité, ouvrais au genre humain les portes éternelles de la gloire, et l'appelais dans le séjour du bonheur; aujourd'hui je sens mes forces m'abandonner, et de cette élévation, soudain je tombe dans une mer de tristesse. Mais du moins je n'y resterai pas abîmé et perdu. Qu'il est malheureux celui qui n'a jamais pleuré! Moi je sais trouver un trésor dans mes larmes. Je n'imite point l'homme mal avisé qui ne prend de la

tristesse que ses tourmens, et rejette les fruits inestimables qu'elle produit. Ses malheurs sont perdus pour lui. C'est en vain que le sort redouble ses coups et le châtie; il ne le rend pas plus sage.

TREIZIÈME NUIT.

La tristesse et le malheur.

SAIS-TU, Lorenzo, ce que vaut un soupir? As-tu jamais étudié la philosophie des larmes? Ce n'est pas dans les écoles qu'elle s'apprend. La science n'est pas la sagesse. Que je plains ce savant, dont l'intempérance se charge d'un amas de connaissances et d'une érudition mal digérée! Il dévore, il entasse sans choix dans sa mémoire les pensées des autres. Cet excès d'alimens, au lieu de nourrir sa raison, est un fardeau qui la tue. Pauvre dans sa stérile abondance, vous le voyez sans cesse occupé à piller l'héritage d'autrui, et laisser son champ dépérir sans culture. Ainsi l'âme du savant reste dans la disette : le bon sens périt : l'orgueil s'accroît encore de ses pertes; et l'étude, qui devait former un sage, achève un insensé.

O tristesse, c'est dans ton école que la sagesse instruit le mieux ses disciples! Quand la mort nous enlève un ami, ceux qui nous res-

tent nous exhortent à nous consoler promptement de sa perte. Mais, en voulant sitôt essuyer nos larmes, l'aveugle amitié se méprend sur nos vrais intérêts. Les hommes pensent-ils être plus nos amis que celui qui a frappé le coup? C'est Dieu qui nous envoie les chagrins, pour bannir de notre âme le calme trompeur du vice, et y rétablir la paix de la vertu.

Les calamités sont nos amis. La sombre tristesse nous fait apercevoir des vérités qu'effaçait l'éclat éblouissant de la prospérité. Ainsi la nuit, en éteignant le flambeau du jour, fait reparaître et briller ces lustres innombrables attachés à la voûte du firmament.

Le temps de l'adversité est la saison de la vertu. Quand la douleur pénétrante brise et déchire l'âme, la sagesse vient en riant épandre ses semences dans nos cœurs amollis par les pleurs; ainsi le soc utile sillonne la terre humide, avant que la main du laboureur y verse l'espérance de l'année. O Narcisse, je bénis la tristesse où ton souvenir m'a replongé! Je leverai un tribut sur mes peines, et mes larmes fécondes m'enrichiront. Je vais recueillir sur ce champ de douleur les pensées salutaires qui ont la vertu de guérir les maux de l'âme.

J'en formerai comme une guirlande de fleurs choisies, pour en orner ta tombe; et peut-être qu'elles ne seront pas flétries par le temps.

Remontons aux sources d'où coulent les larmes qui sont versées sur la tombe des morts. Elles n'ont pas toutes la même cause. Il est des âmes sensibles, à qui la douleur se communique et s'attache en un instant comme un mal contagieux : les larmes s'amassent dans leurs cœurs, les gonflent et s'en épanchent comme un torrent. Ils s'affligent avec sincérité ; ils sentent qu'ils ont perdu tout ce qui leur était cher, et leurs regrets sont le plus bel éloge de l'ami qui n'est plus. Il est des hommes naturellement durs et rebelles au sentiment; il leur faut du temps pour s'en pénétrer. Ils ont besoin de s'exhorter à pleurer, et ils ne peuvent s'attendrir sans témoins; mais que leurs regards rencontrent la douleur dans les yeux de ceux qui les entourent, alors une sorte de commotion magique électrise ces cœurs de roche, il en sort soudain une abondance de pleurs : ils s'étonnent de se trouver sensibles. Quelques-uns pleurent pour soulager leur douleur : d'autres pour la montrer; ils font bien de s'attrister quelquefois, pour

nous prouver qu'il est quelque chose qu'ils peuvent aimer.

L'amour-propre verse aussi ses larmes. On en voit qui s'affligent à dessein de s'associer à la renommée du mort. « C'était un si grand « homme! Il était tant leur ami! » Ils s'étendent avec complaisance sur des éloges qu'ils croient partager, et font ainsi, sans pudeur, leur propre panégyrique. Il est des yeux qui ne pleurent pas sans danger pour les spectateurs; la beauté sait faire des conquêtes avec des pleurs. Combien de fois on retrouve la matrone d'Ephèse dans les tendres veuves? Avec quelle adresse elles étendent sur leurs attraits un crêpe de deuil comme une toile où les cœurs viennent s'embarrasser et restent pris! On voit les roses de leur teint s'embellir des larmes qui roulent et se succèdent sur leurs joues comme des perles brillantes. La superbe Cléopâtre, buvant dans une coupe d'or les perles précieuses, languissante et succombant d'amour et de volupté, n'est pas plus séduisante que ces veuves éplorées.

La douleur a aussi ses hypocrites qui jouent la tristesse, et l'arrangent sur leur visage imposteur comme un voile décent, propre à

cacher leur secrète joie. Quelques-uns cependant, les yeux attachés sur le cercueil, s'y voient ensevelis à la place du mort, l'oublient pour se pleurer eux-mêmes, et célèbrent d'avance leurs propres funérailles.

Mais quel fruit rapportent à la sagesse toutes ces larmes que la mort fait couler? Elles ne font que multiplier nos folies et nos vices. Les plus sincères sont perdues pour la vertu. Qu'il est rare de trouver un sage qui en soit économe et qui sache les mettre en valeur! L'homme dissipe follement ce don précieux, et c'est en pure perte qu'il a reçu le noble privilége d'être sensible. Tandis que la nature est attendrie, la raison regarde un cercueil de l'œil stupide d'un idiot qui ne prend aucun intérêt à ce qu'il voit : elle ne comprend rien à ce que lui dit le silence d'un mort.

Aussi cette douleur impétueuse éclate comme un orage d'été, et passe comme lui. Quelque intraitable qu'elle paraisse d'abord, elle ne tarde pas à s'adoucir. On gémissait: bientôt on ne fait plus que laisser échapper quelques faibles soupirs, et l'on conte ensuite par passe-temps l'aventure du malheureux. Tant que la cloche funèbre retentit à notre

oreille, c'est à qui répandra au loin la nouvelle et l'alarme. Dès que le bruit cesse, les sentimens qu'il avait éveillés dans l'âme y meurent presque aussi vite que le son dans les airs.

Que le ciel, voulant avertir l'homme de se redresser et de se soutenir sur lui-même, brise l'appui fragile où il se reposait dans un doux abandon ; loin de se lever dans sa force sous les coups du malheur, il succombe, il rampe à terre et s'afflige dans la poussière. Bientôt impatient de s'étayer sur un second appui qui lui manquera comme le premier, fût-il tombé de la hauteur d'un cède, il se traîne vers le plus frêle roseau qui se présente et s'attache à lui par de nouveaux liens. Ne croyez point cette veuve éplorée qui se jure inconsolable d'avoir perdu l'époux chéri qui était le seul digne d'elle : vous la verrez bientôt courir au bal en galant habit de deuil, et chercher dans les cercles un second époux qui doit encore mourir. Que dis-je! Souvent vous la voyez s'unir au premier inconnu, renouveler les vieux sermens d'une tendresse usée, et tâcher de rajeunir avec lui. Telle une vigne épuisée embrasse le jeune ormeau qu'elle rencontre

et se promet de pousser encore des fleurs nouvelles sur ses tiges desséchées. Ainsi finirent les regrets d'Aurélie. Elle pleura, jusqu'à ce que sa destinée lui envoyât un consolateur dans un jeune amant. A peine est-il entré que bientôt il essuie les larmes de la belle affligée, et force sa douleur à sourire. Au bout de quelques jours les tristes habits de deuil se changent en élégans habits de noces. Ainsi Lorenzo a pleuré la belle Clarisse, cette tendre épouse, cette mère d'un fils chéri, qui la priva de la vie en la recevant d'elle. Ah! ce n'est pas ainsi que je te pleure, ô ma chère Narcisse. Le ciel m'est temoin que le cruel sentiment de ta perte ne sort point de mon cœur. Il s'unit à toutes mes réflexions. Ta mort est un sujet que je me plais à épuiser. Je veux me la rendre utile et faire de ta tombe sacrée un autel où je sacrifie à la sagesse. Une âme dénuée de pensées et vide de réflexions, dépérit bientôt, comme on voit tomber en ruines un palais désert, abandonné des hôtes qui l'habitaient.

L'homme est comptable de ses revers. Ceux que nous appelons infortunés ne le sont point. Ce sont des êtres choisis que le malheur prépare et conduit à la vertu. Oui, de tous les

dons que le ciel m'a prodigués, les plus grands sont les traits dont il a déchiré mon cœur. Quand l'adversité ne peut nous guérir, Dieu a épuisé toutes les ressources de sa bonté; il nous abandonne comme des malades désespérés. L'homme insensible qui ne cède jamais à une douleur légitime; l'homme faible qui se livre à une tristesse déraisonnable, ne méritent pas d'être heureux. L'un est d'un cœur inhumain, l'autre d'une âme efféminée et lâche... Homme, sois fier de tes larmes; elles sont vertu quand la raison sait les arrêter.

Dieu des merveilles, il n'est point d'excuse pour le mortel qui, s'obstinant dans sa douleur insensée, ose murmurer dans la poussière contre son juge suprême, et l'accuser de ses maux. Un père indulgent avertit ses enfans. « Faites, évitez : » Mais il ne rend pas toujours raison de ses ordres. Leur bonheur est de lui obéir. Il veut récompenser encore, dans leur docile obéissance, l'hommage parfait rendu à sa volonté souveraine. Je te bénis de tout, même de ta sévérité. Je te remercie, mais en pleurant, de la mort de ma chère Lucie; et je me réjouis de voir s'approcher la mienne. Ta colère tonne pour nous avertir que la foudre

peut rencontrer nos têtes; ton bras fortifie l'homme en le frappant; et ce que nous appelons ta vengeance, est encore un bienfait. Pardonne-moi la folie et l'injustice de mes longues plaintes sur mes maux!

Des maux, Dieu bienfaiteur? Ils ne sont point de toi. Tu n'en as point fait. Ils sont l'ouvrage de l'homme : il en a créé une foule. Sa liberté en est l'instrument. Il ne l'avait pas reçue de toi pour cet usage. Tu avais fermé l'abîme; tu l'avais environné de toutes les formes de la terreur; tu faisais gronder à l'entour le tonnerre formidable de ta loi : la liberté forcenée a franchi tous ces obstacles, et sa main imprudente a rouvert les portes de l'abîme à l'espèce humaine. Nous sommes les artisans de nos peines. Nous souffrons de nos vices, de nos erreurs et de notre folie, et nous osons en accuser la nature! Tout ce que Dieu fait est bon. Ses menaces sont des signes de sa clémence. La peine est un bien : elle nous avertit d'être vertueux. La mort est un bien : elle nous immortalise, et sans elle nous serions vertueux en vain. Ce qui est châtiment sous un rapport est faveur sous un autre. Tout ce qui est un mal dans l'ordre physique, de-

vient un bien dans l'ordre moral. Il n'est point de mal absolu : il n'est point de vrai malheureux.

Ne retrouvons-nous pas la même loi dans le monde physique? N'y a-t-il que les phénomènes brillans et les scènes riantes de la nature qui aient droit à notre reconnaissance? Nous la devons encore à son auteur pour les tristes révolutions et les scènes de terreur dont elle nous épouvante. Le sombre hiver est aussi nécessaire que le printemps. La foudre qui nous effraye de ses pâles éclairs ne l'est pas moins que le soleil qui réjouit nos yeux de ses doux rayons. Une masse immobile de vapeurs croupissantes rendrait l'air contagieux et mortel. Les orages qui l'épurent et le renouvellent sont bons, comme l'haleine caressante des zéphyrs. C'est pour notre bien que les volcans mugissent et s'allument : leurs flammes concentrées dans le sein des montagnes pourraient miner, ébranler les fondemens du globe. L'Etna sert l'homme quand il vomit ses feux. La comète que le peuple ignorant contemple avec effroi, sourit à l'astronome qui sait la voir. L'astre se dégage plus brillant des ombres qui l'ont éclipsé.

C'est l'emblème de la vertu. Dans la prospérité, elle est sous un voile qui l'ombrage. Le malheur le déchire : elle sort du nuage, et se montre dans tout son éclat. La joie que produit l'ivresse de la fortune nous trahit; elle est vaine comme elle, elle expire avec elle. La joie de l'adversité élève et fortifie l'âme. Dans cette pénible arène la vertu combat et triomphe. L'athlète courageux luttant avec le malheur, est un spectacle qui rend la terre et les cieux attentifs. Il remplit alors la tâche d'un homme. Admire et juge le héros dans une bataille, le pilote dans la tempête, et l'homme vertueux dans les calamités.

Que nous sommes aveugles de perdre nos malheurs! Le plus infortuné devrait sourire dans ses larmes. Bannissons la tristesse. C'est un blasphème contre le Créateur écrit sur notre front. Soyons toujours calmes et sereins : mais soyons joyeux dans l'infortune. Que le ciel ne risque jamais mon ami dans la prospérité, qu'après lui avoir appris dans l'école du malheur l'art d'en user et d'en jouir.

Non, je ne croirai plus que ce soit un malheur d'être homme. Je paierai désormais

sans murmurer le faible tribut imposé sur la vie. Il faut y renoncer ou accepter les maux qui sont inséparables de l'existence. Le premier pas vers le bonheur, c'est d'être convaincu que c'est une nécessité de beaucoup souffrir.

QUATORZIÈME NUIT.

Le monde.

Quel est donc le prix qui nous fait courir dans la carrière du monde, étourdis du bruit, suffoqués de poussière, excédés de fatigue, sans songer à la frêle épaisseur qui sépare du tombeau le théâtre de la vie? Je vois l'orgueilleux errer çà et là, et mendier des regards; le voluptueux s'épuiser à la poursuite du plaisir; d'autres fous plus tristes, affamés d'or ou de pouvoir; tous épris de bagatelles diverses, mais également vaines; tous entraînés dans le tourbillon de la frivolité, comme ces atômes légers qu'un courant d'air agite au milieu de nos plaines. Bientôt la brillante illusion s'évanouira, la sombre nuit du désespoir succédera, et l'homme s'abîmera. Que les mortels et les objets de leurs désirs sont fragiles et passagers! Ce monde n'est qu'un pays d'apparitions, les hommes que de vains fantômes qui courent après des ombres plus vaines en-

core. L'homme gaîment frivole, et l'homme sérieusement occupé de pénibles chimères, sont également fous. Ils vont tous deux, l'un au travers de tristes déserts, l'autre par un sentier de fleurs, l'un d'un pas grave et superbe, l'autre en dansant, tomber dans l'abîme.

Lorenzo, puisque l'Éternel s'approche, et que les vanités du monde vont disparaître, comme les bulles d'air errantes sur l'écume des flots, que servent les hauts titres, l'éclat de la naissance et toutes ces grandeurs qui nous laissent dans la bassesse? C'est sur des épines que tu cherches le repos. Ton âme, enivrée de chimères, fatiguée des peines réelles dont elle s'est tourmentée, s'assoupit et rêve le bonheur.

Je veux rompre le charme qui t'attache au monde. Mon sujet est commun : mes chants ne le seront point, si la céleste Uranie que j'invoque daigne répondre à mes voeux. Dans quel trouble tu t'éveilleras de ta léthargie pour soupirer après des biens plus réels! Je te forcerai à mépriser l'objet de tes désirs. Mes vers austères ne seront pas goûtés des hommes corrompus. Mais la vérité doit-elle

se taire, parce que la folie fronce le sourcil?

Ouvrons l'histoire du monde; que trouvons-nous que les jeux bizarres de la fortune, les besoins impérieux de la nature, la perfidie des femmes, la vengeance et l'inhumanité dans l'homme? La trompette de la renommée ne rend presque jamais que des accens lugubres qui annoncent le malheur. Sans cesse elle est occupée à faire au monde attentif l'histoire des infortunes de l'homme; l'homme est le sujet inépuisable de ses tristes récits, répétés chaque jour depuis la naissance de l'univers. Il semble que le temps se délasse de sa course éternelle, à compter d'âge en âge nos misères et nos calamités. Chaque jour, en filant nos heures sur la roue de la fortune, voit des accidens imprévus trancher en un moment le fil de la plus belle vie. Chaque heure conte son aventure tragique mêlée de quelques épisodes ridicules, et le temps court en remplissant ses annales des malheurs de l'espèce humaine.

O toi, qui laisses pleuvoir sur nous ce déluge de maux pour nous forcer à répandre des larmes vertueuses, qu'est-ce que ce monde? Un amas flottant de nuages et de vapeurs lé-

gères qu'un rayon de ta lumière éleva du néant dans l'air, et qu'un moment aura bientôt dissipé. Les jours de la terre sont comptés. Moins passagère que les enfans qu'elle nourrit, elle est mortelle comme eux, et son dernier jour approche; cependant les hommes folâtrent sur sa surface, comme si eux et elle étaient solides et éternels : et toi, Être éternel, tu n'es qu'un rêve pour eux!

Qu'est-elle, cette terre, qu'un séjour d'êtres imaginaires et sans réalité, un champ dont les fleurs promettent des fruits sans jamais en produire; ou plutôt un désert sauvage ou règnent l'horreur et l'incertitude, où les épines pressées ensanglantent à chaque pas le pied du triste voyageur?

Qu'est-elle, qu'un océan orageux, couvert de hardis aventuriers? Tous leurs trésors sont sur les eaux. Si la fortune souffle et que la tempête s'élève, ils n'ont point de seconde espérance. On les voit voguer sur mille vaisseaux, dont les pavillons de couleurs différentes flottent dans les airs. Tous sont également inquiets, agités de craintes et d'espérances, sous le ciel le plus calme : tous cinglent à pleines voiles vers le bonheur. Très-

peu se sont munis de la science pour boussole, et ont pris la vertu pour astre de leur voyage. Tous se lamentent plus ou moins sur les caprices du sort; tantôt suspendus sur le sommet des vagues, tantôt enfoncés dans les abîmes et jetés loin de leur route; se pressant, se choquant les uns les autres au gré des mouvemens contraires de leurs passions opposées, et souffrant encore plus des maux de leur folie que de la destinée.

Océan, dont les flots mugissans enferment ma patrie, séjour tumultueux des naufrages, gouffre toujours ouvert pour engloutir l'espèce humaine; vaste tombeau où la mort règne environnée de toutes ses horreurs, comme un miroir fidèle, tu me réfléchis tous les traits du triste tableau du monde et de la vie.

Dans le printemps de l'âge, lorsque la santé brille sur les visages animés, lorsque la force circule dans nos veines, novices encore et sans expérience de la vie, séduits par l'espérance, emportés par la fougue des désirs, nous coupons gaîment le cable et nous voilà lancés dans le monde. Dans nos rêves insensés, toutes les étoiles et tous les vents sont

nos amis. Chacun s'embarque plein de confiance et se promet le succès que son jeune cœur désire. Mais où est celui qui peut sonder le fond de sa destinée? De cette foule téméraire, le plus grand nombre, victimes de leur manœuvre imprudente, sans ressources et sans art, courent à leur perte et donnent sur l'écueil. Quelques-uns gouvernaient avec assez d'adresse, lorsque le grain vient soudain fondre sur eux, et les laisse égarés sans espoir. Ceux qui ont reçu une âme intrépide, à force de lutter contre les vents et les flots, regagnent encore leur route. Tant d'efforts et de courage ont mérité le port; déjà il se découvre à leurs yeux. Mais au moment même où, dans leur joie, ils s'écrient ensemble : « Le « port est gagné! » le port est perdu. En vain ils frappent l'onde à coups pressés. Le bras de la destinée qui les entraîne dans l'abîme est plus fort que leurs rames, et les submerge. Combien sont abîmés au milieu même du calme? Les vagues s'ouvrent... ils s'enfoncent... les vagues se referment sur eux et sur leurs noms. Le lendemain ignore s'ils sont jamais nés. Eh, que sert-il aux autres de laisser après eux une courte renommée? Elle

brille et surnage un moment, comme le pavillon du vaisseau submergé flotte encore sur l'onde, puis disparaît. Pour un César dont on se souvient, mille autres sont oubliés. Ainsi périt en mille manières différentes cette foule de jeunes téméraires. Combien en reste-t-il qui, nés sous une étoile favorable, élus chéris de la destinée, entrent à pleines voiles dans le port désiré, rapportant tous leurs vœux satisfaits? Et s'il en est, ceux-là ne tarderont pas à se plaindre. Ils sont hommes; et l'homme est-il jamais en sûreté? S'ils ont échappé au malheur, peuvent-ils de même échapper à la nature? Le temps mine sourdement leurs forces. Les années battent sans relâche le fragile édifice de leur vie. S'ils ont évité mille dangers, la mort est un écueil inévitable; il faut périr dans un dernier naufrage. Tous ces succès dont ils étaient si fiers ne servent qu'à rendre la nécessité de mourir plus amère. Qu'il est cruel de quitter le monde, lorsqu'il commençait à nous appartenir, d'abandonner cette fortune qui a coûté tant de travaux et de peines au moment où l'on s'apprêtait à jouir, et d'être emporté de ce palais qu'on avait vu s'élever sous ses yeux, et dont on avait fait

une demeure délicieuse! Celui-là seul élève un édifice durable, qui établit sa demeure au-dessus des étoiles.

Tirons un voile sur les maux de la vie, et supposons que la fortune soit à nos ordres : ceux qu'on nomme les riches, les grands, les augustes, que sont-ils en effet? Le mortel le plus heureux sert le plus à me convaincre de la misère humaine. On les voit sourire aujourd'hui. Revenez demain, vous les verrez plus malheureux que le dernier de leurs esclaves. Dans le jour de la nécessité, leur bonheur perfide se démasque avec leurs faux amis et leur enfonce un trait dans le cœur. Que d'indigence dans la richesse! Que d'impuissance dans le pouvoir! Tous ces titres d'orgueil cachent des peines cruelles. La vertu seule est l'ancre qu'on peut opposer à la tempête. Elle seule trouve ses ressources dans la fureur même des vagues écumantes; elle entre dans le tombeau comme dans un port favorable.

Lorenzo, je viens de rassembler dans un groupe confus toutes les misères de l'humanité. Si je te les offrais dans des tableaux séparés et sous des points de vue plus distincts, le spectacle n'en serait que plus affligeant. Tu

pousseras des soupirs encore plus profonds en suivant l'homme dans les différens âges de la vie. C'est sur ton fils que je vais arrêter tes regards. C'est le plus digne fils qui pût être accordé au meilleur des pères, à la plus vertueuse des mères; que son sort te serve de leçon. Quoique le cœur de l'homme soit formé de roche, le cœur d'un père est tendre. La triste vérité, vue sous des rapports qui intéressent le fils, doit faire sur l'âme du père une impression plus vive; et ta sensibilité peut te devenir utile.

Naguères, Florello n'était qu'un être faible qui venait d'aborder du néant à la vie : aujourd'hui, c'est un enfant imprudent. Tes soins paternels ont succédé aux douleurs de ta chère Clarisse. Ces tendres soins de ton amour sont pourtant sévères comme ceux de la haine. Combien de fois dans le jour tu contristes d'un regard menaçant ce fils chéri qui fait ta joie! Des rigueurs nécessaires répriment ses désirs enfantins. Ainsi l'on environne d'épines piquantes la jeune tige qu'on veut élever en sûreté. Sa raison ne peut encore marcher seule; elle a besoin d'un guide sévère qui conduise et assure ses pas. Son

jeune cœur connaît déjà les alarmes et l'effroi. Plus d'une fois dans la journée, les tendres roses de ses joues pâlissent; des larmes brillent dans ses yeux timides. Hélas! que lui sert son innocence? La tâche prescrite asservit ses facultés naissantes. Il apprend à pleurer avant d'avoir pu faire des fautes. Il est malheureux avant d'être coupable! Il est innocent et il est triste! Quelle cruauté! L'indulgence serait encore plus cruelle. Telle est notre condition. Il nous faut acheter par des maux présens et par des années de peine l'espérance incertaine d'un bonheur à venir. Pour gémir de cette triste nécessité, est-il besoin d'être père?

Florello n'est plus enfant; c'est un jeune homme que tes soins ont formé à la vertu. Délivré du maître, fier d'être libre et de disposer de lui-même, il franchit la barrière qui le retenait et s'élance dans le monde. Il l'a conquis enfin ce monde si vanté, après dix ans de travaux, et tous ses plaisirs lui appartiennent. Hélas! il trouve en lui un maître plus dur que celui qu'il a quitté. Il désapprend péniblement toutes les leçons que lui donnèrent la nature et son cœur; il oublie

tous les sentimens que lui avaient inspirés les livres utiles, ces défenseurs éloquens de la vertu. Hélas! il sentira bientôt que le joug de la vertu est encore plus doux et plus léger que celui du vice.

Quels hommes se chargent d'introduire Florello dans la société? Ce sont les gens du monde, foule rampante et attachée à la terre. Le modeste étranger est accueilli dans ces cercles brillans dont l'éclat depuis long-temps éblouissait de loin ses yeux novices. Il est fêté, il est pressé dans leurs bras avec l'air de la bienveillance la plus affectueuse. Mais il reconnaîtra bientôt ces traîtres, qui trop vils pour croire à l'amitié, en relèguent les sentimens et les devoirs dans les fables de l'antique chevalerie; ces hommes, qui regardent la sensibilité comme une faiblesse, et font honneur à leur raison de l'avoir étouffée. Ils se font gloire d'affecter le peu de vices qui leur manquent encore. Ils rougiraient d'être crus sincères; ils aiment mieux le mensonge que la vérité, lors même qu'elle ne leur coûterait que la préférence; on dirait qu'ils trouvent dans le vice la satisfaction intérieure de la vertu.

Ah Lorenzo! peux-tu supporter ce spectacle choquant? Peux-tu voir sans frémir ton fils au milieu de ces fourbes exercés, blanchis dans l'imposture et consommés dans l'art de tromper? Un vernis brillant polit leurs cœurs durs et cache leur fausseté. Un voile impénétrable couvre la profondeur de leurs noirs desseins. Ils ne parlent que de paix en préparant la guerre. La séduction des paroles habite sur leurs lèvres; ils n'ont pas un sentiment dans le cœur. Depuis le temps qu'ils circulent dans la foule, le frottement et le choc continuel ont enlevé toute leur sensibilité. Les entends-tu se dire les amis éternels de Florello? Les imposteurs... Oui... Ils seront ses amis, tant qu'ils auront intérêt de l'être; mais secrètement jaloux de tout bonheur qu'ils ne partagent pas, dès qu'ils gagneront à lui nuire, ils deviendront ses ennemis implacables. Je plains ton fils entraîné par la destinée commune. Je vois le jeune Florello, aimable dans son commerce, la vérité et la pensée sur les lèvres, avec un sourire vrai, prodiguer autour de lui sa tendresse aussi facilement que son or, se montrer noblement jaloux de mériter l'estime publique, épancher sans réserve

son âme ingénue dans les douces confidences de l'amitié : ô douleur! je le vois courir le cœur nu au milieu de ces méchans, et recevoir de tous un trait.

Que sa naïve franchise lui coûtera de soupirs, jusqu'à ce que l'expérience, fille tardive du temps et des chagrins, et la défiance sa compagne au visage pâle, à la démarche incertaine, lui mettent entre les mains un fil qui le guide au travers des détours tortueux du monde et du sombre labyrinthe des cœurs! Heureux encore si cette science ne lui coûte pas sa vertu! Pour s'instruire dans l'art de se garantir de la corruption publique, il faut s'en approcher, et l'on risque souvent d'être atteint de sa contagion. Il n'est qu'un moyen de s'en préserver, c'est de se munir d'une âme ferme et de faire une garde sévère.

Ainsi par une malheureuse nécessité, l'âme du jeune homme perd peu à peu sa valeur originelle, et reçoit un alliage impur qui en rabaisse le titre. Il faut qu'elle se corrompe et s'avilisse pour se trouver au niveau de la société, et pour être de mise dans le commerce de la vie. Ce n'est qu'à ce prix honteux qu'elle acquiert un crédit sûr dans le monde, où des

titres pompeux honorent l'infamie, où les outrages faits à la nature sont décorés du nom de savoir-vivre, où un génie plus élevé ne sert qu'à produire des crimes plus hardis; on y voit souvent des talens célestes s'unir à des âmes infernales; et c'est le dernier excès de la corruption générale.

Machaviel n'avait pas besoin de tant se tourmenter pour enseigner une politique artificieuse et corrompue. Les hommes, méchans sans maîtres, ont pratiqué sa morale longtemps avant qu'il eût écrit Le livre du monde vous présente à chaque page un titre de vertu; mais vous n'y voyez que des titres, et le reste est en blanc. Dans la société, vous ne voyez que des visages : les âmes sont anéanties ou invisibles. L'insensé qui montre son cœur l'expose à la risée : on ne remarque que ses défauts, et son imprudence est payée du mépris. J'ai connu un homme qui se repaissait d'un sourire; mais un noir poison écumait dans ses veines. Tant qu'il vécut, il caressa tous les fous qu'il trouvait sur son passage; en mourant, il maudit l'ami qui l'avait fait vivre.

C'est un spectacle curieux pour celui qui

fréquente les cours, de contempler deux courtisans jaloux de construire en un tour de main l'édifice de leur fortune; de les voir faire jouer leurs visages l'un devant l'autre, emmieller leur haine de douces paroles dans l'espoir de se surprendre mutuellement leurs secrets, s'applaudissant tous deux de se tromper, finissant tous deux par être dupes, et quelquefois... ô justice!... victimes l'un de l'autre. Que la honte soit le prix de leur art funeste; mais des hommes de mérite, assis pour gouverner le genre humain, s'abaisseront-ils aux vils moyens qui déshonorent ces âmes basses? Se priveront-ils de la reconnaissance des amis qu'ils obligent? Car comment oser sentir la reconnaissance, quand le cœur du bienfaiteur est invisible?

Cacher son cœur avec tant de précaution, c'est le décéler. Je te félicite, homme sincère, qui frémis d'un mensonge, et dont la vérité tient toujours l'âme en respect devant elle. Ta simplicité, que le monde appelle faiblesse, fait ta gloire. Il est grand, il est digne de l'homme de dédaigner le déguisement. Cette franchise annonce l'élévation et la force de l'âme. On dira, la dissimulation est nécessaire

dans la société; je demanderai si elle est honnête. Mais veut-on échapper à cette prétendue nécessité? Il est un moyen sûr, c'est d'être bien persuadé que tout emploi qui demande un lâche ne peut jamais être vraiment nécessaire.

On répondra que le commerce du monde, tout méprisable qu'il est, peut ennoblir l'âme; que les effets qu'il produit sur elle ne sont jamais indifférens; qu'il est vrai qu'il peut éteindre dans nos cœurs la flamme sacrée de la vertu; mais qu'il peut aussi allumer davantage notre indignation contre le vice : en un mot que le monde bien vu, bien connu, peut former l'homme. C'est trop risquer que de s'exposer à cette alternative. Le sage n'est pas un dieu sur la terre. La vertu a ses faiblesses, ses combats, et des ennemis acharnés à la persécuter. Ses amis, il est vrai, sont de tous les hommes ceux qui se plaignent le moins et le plus tard. Mais si les amis de la vertu gémissent, les méchans peuvent-ils espérer de sourire? Si la sagesse a ses misères à déplorer, comment la folie peut-elle prétendre au bonheur? Et puisque c'est une nécessité commune au sage et à l'insensé de souffrir, quel moyen

de vanter ce monde et la vie, où le plus heureux est celui qui se lamente le moins ; où l'extrême patience est la suprême félicité ; où le meilleur de nos amis a si souvent besoin d'indulgence et de pardon ?

Heureux l'homme qui a le moins connu le monde ; ce monde perfide que ses amis n'ont jamais trouvé sincère ; ce monde avare qui donne si peu, et qui reprend sitôt ses dons ! Et cependant il est bon de le connaître pour apprendre à n'être pas sa dupe ou sa victime. Le connaître sans l'aimer, voilà le point difficile ; moins on l'aime, et mieux on en jouit ; voilà le secret du sage. Lorenzo, ne te laisse pas séduire aux accens de sa voix. Elle a la douceur du chant des sirènes ; mais, comme elles, cette voix chante sur un écueil fameux par mille naufrages.

QUINZIÈME NUIT.

Le plaisir et le suicide.

Tu dis : « J'abandonne l'ambition ; c'est une « folie qui coûte trop cher : mais le plaisir au « visage riant, quel censeur assez austère peut « l'interdire aux mortels? L'homme est né son « esclave. Pour obtenir les faveurs de ce dieu, « l'homme met à ses pieds les sceptres et les « couronnes ; il s'expose à tous les maux, et « brave tous les dangers. Le guerrier qui va « combattre, résolu de vaincre ou de mourir, « ne voit que le plaisir sous les traits de la « gloire : l'ambitieux le cherche dans les hon- « neurs. Les rois sur le trône obéissent à ses « lois. Quel mortel peut résister à ses charmes « et se soustraire à sa puissance? L'amour du « plaisir est inséparable de l'homme : la vertu « la plus héroïque ne peut que régler ce pen- « chant, et non pas le détruire. La nature « peut-elle nous crier, d'une voix plus forte, « que la volupté est le bien suprême? »

Hé, qui te dit de méconnaître la voix de la nature et l'empire du plaisir? Le plaisir règne dans les cieux : c'est lui qui fait partager aux esprits la félicité de Dieu même. Il règne aussi sur la terre. Que ne lui doit pas l'univers? Sans lui que l'aspect de la nature serait triste! Comme tous les êtres resteraient engourdis et glacés dans un repos léthargique! Il est l'âme du monde. Il porte partout le mouvement et la chaleur : il entretient la vie dans l'univers et en repousse incessament la mort.

Tous les êtres sensibles sont nés ses sujets. Si ce n'est lui, c'est son fantôme qui enchaîne les hommes. Qu'il en est peu qui le cherchent dans la vertu! Les plaisirs du vice sont aussi nombreux, aussi variés qu'il y a de passions qui peuvent agiter le cœur, se méprendre sur leur véritable objet, ou passer leurs justes limites. Car ne crois pas qu'il n'y ait qu'une espèce de libertinage? Il faut étendre ce nom à toutes les passions qui nous corrompent et que la raison désavoue. Suivez le père, qui vient de quereller les amours de son jeune fils : vous le verrez peut-être se livrer à des amours plus infâmes. L'un, séduit par les charmes de l'or, l'enlève à son maître légi-

time, et vit avec lui dans un commerce honteux. L'autre se prostitue à la sombre vengeance. La haine, aussi bien que l'amour, a son sérail où d'horribles voluptueux font débauche de sang. Le plaisir est le but nécessaire du méchant et de l'homme de bien. C'est pour lui que l'affreux assassin tire son poignard ; c'est à lui que le ministre du pouvoir, à la lueur de sa lampe nocturne, sacrifie son repos, son sommeil... et les hommes! Pour lui l'avare veille et se consume près de son trésor. L'orgueilleux stoïcien trouvait le plaisir dans le mépris du plaisir. La douleur même et la peine sont une route qu'on prend quelquefois pour y arriver. On trouve alors, ou l'on espère trouver la volupté dans ses souffrances et dans ses larmes. Pourquoi ce solitaire court-il du sein de la société s'enfoncer dans les déserts et s'irriter contre son corps? C'est encore une victime qui s'immole au plaisir. Le plaisir est le père des vertus et des crimes de la terre : il nous fait braver l'infamie et les tourmens ; c'est lui que nous voulons saisir dans les bras de la mort même, en nous y précipitant. Ce despote de l'univers est aussi mon maître : le plaisir est l'objet de mes chants mélancoliques.

Mais je sens que j'offense les oreilles délicates de nos prétendus sages ; je vois leur front austère se couvrir de nuages, et me reprocher, comme une hardiesse condamnable, l'éloge dangereux du plaisir : quelle imprudence, diront-ils, d'irriter encore le penchant naturel qui entraîne vers lui tous les hommes? Sages modernes, si la sagesse outrée peut en mériter le nom, écoutez ma paisible réponse. Les hommes en croiront toujours leurs sens : nous ne pouvons leur en imposer sur le sentiment ; et quand nous le pourrions, serait-il honnête de le faire? Jamais la vérité ne peut avoir d'obligation au mensonge. Avouez donc de bonne foi que le miel est plein de douceur ; ajoutez seulement que sa douceur est mortelle, quand il est mêlé avec les poisons. Ne peut-on louer que la vertu ? Est-elle l'unique bien de l'homme ? Pourquoi donc préfère-t-on la santé à la maladie ? Ce que la nature aime est nécessairement bon, sans attendre notre aveu, et toutes les fois que vous n'entendrez pas dans l'avenir une voix qui vous crie, « prends-garde ! » le plaisir doit vous déterminer, quand il viendrait d'une autre source que de la vertu.

Le plaisir est le baume de la vie. C'est un sentiment de reconnaissance pour le Créateur. Le remercierions-nous de ses bienfaits, s'ils n'excitaient dans notre âme aucune sensation agréable? L'être insensible est nécessairement un être ingrat. L'homme sourit au plaisir dans le berceau; dès qu'il est né, il est épris de ses charmes, et cet amour dure autant que sa vie. La sagesse n'est point l'ennemie de ce souverain des mortels. Elle est faite pour l'éclairer, pour le servir, et non pour le détrôner.

« Homme, réjouis-toi éternellement! » nous crie la nature. Partout elle offre à nos sens tout ce qui peut les flatter. C'est pour nous qu'elle fait éclore toutes les richesses de l'univers. Elle tient un banquet, une fête continuelle, où l'homme s'enivre des sensations les plus délicieuses. Sa main libérale remplit sans cesse la coupe du plaisir, et nous la présente de la part du Créateur. Refuser de répondre à sa douce invitation, c'est une ingratitude envers l'Être magnifique, qui pour nous faire goûter le plaisir, a si bien assorti les désirs, les objets et les sens. Acceptons ses dons, jouissons-en sous ses yeux, et que le sentiment du bonheur soit un hommage de

notre reconnaissance. Souvenons-nous pourtant de boire sobrement dans la coupe des sens. Il est des jouissances plus parfaites et plus dignes de l'homme. Cultiver sa raison, exercer les facultés de l'âme, dresser ses pensées à la vertu, entretenir pour le bien une ardeur toujours égale, c'est le sûr moyen de faire naître la joie dans son cœur, et de l'y conserver inaltérable et pure.

Lorenzo, toi qui n'as jamais connu les pensées sérieuses, si tu as le courage de rêver un instant au plaisir, et de méditer sur sa nature, écoute mes vers, et tu seras étonné de te trouver un des hommes les plus sobres et les plus austères. Qu'est-ce que le plaisir? C'est la vertu sous un nom plus gai. Je ne lui donne pas encore un titre assez noble. La vertu est la tige, le plaisir est la fleur qu'elle produit, et les ennemis de l'honnête Épicure ne furent que des calomniateurs insensés.

Jamais mortel n'a trouvé par hasard le secret du bonheur. Ce n'est point par de vains désirs qu'on peut lui donner l'être. Nous ne le trouverons point dans la bassesse du vice ni dans les penchans d'un cœur corrompu. C'est un art qu'il faut apprendre. Il est le prix

d'une étude continuelle. Dès qu'elle est interrompue, tout le fruit des travaux passés est perdu, et le malheur revient à la suite de l'ignorance. La fortune peut bien, sans qu'on l'appelle, entasser sur nos têtes les honneurs et les titres; les richesses peuvent s'offrir d'elles-mêmes : mais pour la sagesse, il faut aller au-devant d'elle. Ne nous rebutons point de cette différence. Si sa recherche est nécessaire, sa conquête est sûre pour le mortel qui a du courage : elle ne ressemble point aux autres biens de la terre qui fuient souvent celui qui les poursuit; jamais elle ne se laisse chercher en vain.

La sagesse est la mère du vrai plaisir. Le cœur de l'homme juste est son trône : c'est là qu'il règne avec une majestueuse douceur sur toutes les facultés de l'âme. Les vertus l'environnent, composent sa cour et veillent à sa défense. Ces vertus, dont les noms allarment notre faiblesse, ne sont pourtant que les amies de l'homme. Elles ne veulent que son bonheur : elles sont la source et le gage de ses plaisirs. Que nous commandent-elles en effet, que ce que nous voulons nous-mêmes? Elles nous pressent d'être heureux en méritant de l'être.

Doux plaisir, aimable et puissant législateur, si les hommes étaient raisonnables, s'ils t'aimaient d'un amour éclairé, ta volonté ne ferait que suivre leur choix, tes ordres ne seraient que leurs désirs. Leur bonheur est d'obéir à tes lois. Le malheur est la peine attachée à leur transgression.

Nous voulons follement traverser les sages desseins que le Créateur t'a chargé d'accomplir sur la terre. Tu n'es pas descendu des cieux pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir et l'élever vers son auteur. Divinité bienfaisante, tu es venue parmi nous pour aider la raison et joindre à sa force le pouvoir de tes charmes. Tu commences par secourir la vertu, et la vertu reconnaissante assure, éternise ton empire. La vie, la société, la religion ne subsistent que par toi : cette faveur exquise dont les alimens flattent nos sens nous intéresse à la conservation de nos corps; cette douceur que nous goûtons dans la louange nous fait chercher à plaire et tient les hommes unis ensemble; cette félicité, que l'homme juste attend dans une seconde vie, lui fait dans cette vie mortelle un plaisir du devoir d'adorer son bienfaiteur!

Coule donc à jamais dans nos âmes, ô plaisir, source sacrée, qui arroses et fertilises tous les germes du bonheur. Mais c'est la vertu seule qui peut ouvrir cette source et perpétuer son cours: le crime la tarit. L'erreur ou l'excès changent le plaisir en vice, et nous précipitent sur la peine. Un sobre repas entretient la vie; la santé, la raison et la joie; l'intempérance porte le trouble dans notre entendement, enfante les chagrins et les douleurs, et nous livre à la mort. Que puis-je souhaiter à mon ennemi de plus funeste, que de le voir faire excès de plaisir et s'en remplir sans règle et sans mesure? Si tu épuises la volupté jusqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du vase. Mais si tu n'offenses ni le ciel, ni les hommes, ni toi, bois alors le plaisir sans réserve; plus l'ivresse te gagnera, plus tu t'approcheras de Dieu. Dieu n'est Dieu que parce qu'il goûte un plaisir que le repentir ne suit jamais.

N'espère point trouver cette qualité dans les plaisirs du vice; la peine en est le fruit nécessaire. Elle est inévitable pour le méchant. L'homme peut-il déranger le plan de l'Éternel et éluder le Tout-Puissant? Quelle folie de

prétendre inventer un bonheur contraire aux desseins de celui qui forma l'homme et l'univers ! Les proportions et les lois d'où doivent naître la dissonance ou l'harmonie des sons, ne sont-elles pas invariablement réglées par l'ouvrier qui a fait l'instrument ! La main qui en tire les sons est forcée de s'assujettir à cet ordre qu'elle ne peut changer. Nous ne pouvons de même trouver le plaisir dans les objets qui nous environnent, qu'en suivant les lois d'où le Créateur l'a fait dépendre. Le ciel attacha la vie à l'union du corps et de l'âme, et le plaisir à l'union de l'âme et de la vertu. Sans elle, il est donc aussi impossible d'être heureux, qu'il l'est de vivre sans respirer. La fortune ne peut ni donner le bonheur au méchant, ni l'ôter à l'homme de bien. Sois vertueux, et laisse au ciel à répondre du reste.

Vous, qui cherchez le bruit et la dissipation, qui vous vantez de goûter la joie ; vous que le monde appelle des hommes de plaisir, vous êtes des hommes de peine. Pourquoi votre imagination vous transporte-t-elle toujours dans l'avenir ? C'est que vous êtes toujours mécontens du présent. Poursuivis par un dégoût invincible de vous-mêmes, vous di-

vulguez à chaque instant le secret de votre misère. Le repos est pour vous un tourment insupportable. L'ennui vous force à vous agiter ; vous bercez votre âme dans le mouvement pour assoupir le sentiment de vos maux intérieurs : vaine ressource qui les décèle et ne les guérit pas.

Si les hommes étaient heureux, on ne les verrait point troubler le silence des nuits par tous ces divertissemens bizarres et tumultueux. Il n'appartient qu'à une âme étroite et légère, enflée d'amour-propre, et vide de pensées, de se livrer sans retenue à ces bruyans éclats. C'est le cri d'un cœur malade, à qui des mouvemens convulsifs donnent pour un moment une apparence de force et de santé. C'est un chatouillement qui d'abord excite le rire et finit par la douleur. Le rire immodéré dissipe la pensée, offense les autres, et nous fait souvent taxer nous-mêmes d'orgueil ou de folie. Quelquefois ces accès ne sont que le bruit importun d'un homme qui, rongé de chagrins, tâche de s'étourdir sur ses maux. Ne prenons point ces vaines saillies pour le signe de la véritable joie. C'est la joie du vice : un rien la fait naître, un rien la détruit : dès que ce mo-

ment de délire a passé, l'homme s'affaisse, et retombant dans une mélancolie plus noire, il ressent plus vivement la pointe de ses douleurs. Cette folle joie ressemble à ces torrens fangeux dont les eaux, grossies tout-à-coup, se répandent et roulent avec fracas par bonds et par flots : un moment les voit se former; un moment les épuise, et les campagnes qu'ils menaçaient d'inonder restent couvertes du limon amassé dans leurs cours impétueux. Ce n'est pas celle-là qui bravera un revers imprévu, qui ouvrira gaîment la porte à l'honnête pauvreté, et s'entretiendra paisiblement avec la mort, sans s'effrayer de son aspect menaçant.

Le bonheur n'est point le transport passager des sens : c'est un état de l'âme constant et permanent : il ne peut prendre de consistance dans un cœur agité. Pour que la joie soit durable, il faut que le principe en soit solide, raisonné et réfléchi. Elle n'étale point sur le front l'insolence de l'orgueil : elle donne à l'homme une physionomie satisfaite et tranquille, une sérénité douce, un air d'attendrissement que les insensés sont tentés de prendre pour les symptômes de la tristesse : c'est en un mot un visage modeste et sérieux, avec un

sourire sur le cœur. Hé, comment ose-t-on montrer cette joie impudente au milieu des maux de l'espèce humaine? Un air toujours triomphant est pour les autres une vue choquante : c'est une espèce d'insulte faite aux malheureux. Mais un visage abattu est un objet encore plus vil, et qui mérite autant de mépris que de pitié. Pourquoi ces fronts consternés sous les yeux de l'Être bienfaisant qui ne nous eût pas fait naître, s'il n'eût voulu nous rendre heureux? L'âme forte sait garder un juste milieu, se maintenir dans un équilibre constant, s'élever insensiblement de la tristesse à la joie, et redescendre doucement et par degrés d'une joie modérée à une tristesse utile et raisonnable. Le vrai sage n'offrira jamais un visage sombre et accablé de chagrin, comme il n'épuisera point par les épanchemens d'une joie déréglée le fonds de satisfaction intérieure dont son âme est remplie : trop heureux pour être frivole et folâtre, il reste calme et serein.

Insensé, quitte tes assemblées profanes et tes bruyans concerts. Le jeu, la musique et la danse sont de mauvais consolateurs. Je vais t'en indiquer de plus sûrs. La mélancolie

vient-elle obscurcir ton front de ses nuages? sens-tu la tristesse descendre dans ton âme? Repose ta pensée sur une vérité importante, enchaîne une passion, fais une action généreuse, éclaire l'ignorant, ramène le sourire sur les lèvres d'un malheureux, ose être le censeur intrépide de ton ami, et le bienfaiteur de ton ennemi; ou bien sur l'aile de l'amour élance-toi vers l'auteur de la nature, et saisis Dieu par la pensée. Bientôt ta mélancolie se dissipera, tes esprits ranimés reprendront leur cours et leur vivacité : tu n'auras pas besoin d'aller puiser la joie dans un vin pétillant, ou dans la mélodie des sons, et tu te consoleras aisément de voir ta vigne flétrie, ou ta lyre brisée.

Toi qui veux rire, veux-tu rire de toi? J'ose te donner un conseil qui te surprendra. Va dans ta retraite, prends la Bible et lis. Là repose une foule de vérités qui te rendront la paix. Ces pages fécondes sont un des plus riches trésors que le temps et la raison aient pu former : le sage ne se lasse point de les admirer.

Tu me répondras que c'est aller à la joie par une route trop sombre. Mais le premier

rayon, dont le soleil frappe nos yeux, a-t-il jamais produit une sensation agréable? Tout ce qui doit affecter nos organes d'un grand plaisir, les blesse d'abord par une impression douloureuse. N'est-ce pas de la fatigue que le voyageur achète un sommeil doux et tranquille? Le ciel nous vend tous les biens: le plaisir n'est point donné gratuitement à l'homme : il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail est le prix que le Créateur y a mis : le travail amène et prépare le moment du plaisir. Trop d'ardeur à le hâter, le détruit : s'il est prématuré, il est nul. Il faut prendre la peine et se donner le temps d'être heureux.

Convenons donc que le plaisir est le souverain bien de l'homme : mais apprenons à distinguer le faux du véritable. Le seul qui mérite ce nom est celui qui porte le sceau de la raison. Le plaisir, dont la vertu est la mère, s'accroît par la jouissance, triomphe du temps, accompagne le vieillard jusqu'au terme de ses jours, et jetant vers l'avenir toute sa lumière, il dissipe devant lui les tristes ombres de la mort. L'éternité, comme le soleil abaissé encore au-dessous de l'hémisphère, laisse déjà échapper quelques rayons dont l'éclat colore

sa tombe, et lui montre la première aurore d'un jour éternel. Le faux plaisir fait haïr l'immortalité, et prête des charmes hideux à à l'anéantissement; et s'il jette dans le présent quelques lueurs passagères qui attirent l'homme, elles découvrent en même temps à son œil effrayé un voile de tristesse et d'horreur étendu sur l'immense avenir.

L'âme (que l'homme se prosterne à ce nom vénérable), l'âme est née dans les cieux. Sa destination était de conserver sa noblesse et sa liberté originelle, sans l'engager, sans la vendre à vil prix sur la terre. Elle devait, comme un illustre étranger, y passer rapidement, toujours jalouse de sa dignité, conservant l'esprit de retour vers sa patrie, ne goûtant qu'avec crainte, qu'avec indifférence la coupe enchantée de la vie, et réservant toute sa soif pour s'enivrer des délices de l'immortalité.

Mais il se trouve des hommes dont le goût dépravé chérit de préférence les productions de cette terre misérable. On y voit ces hôtes venus des cieux, errer en mendiant leur subsistance comme de vils esclaves, et aliéner, pour un moment de plaisir, l'héritage d'une

éternité. Qu'arrive-t-il? Dès que la fortune ou les années leur retranchent cette vile pâture dont leur âme subsistait, ou que leur goût blasé la trouve insipide, ils restent dans la disette : la raison sort de son court sommeil: le désespoir s'éveille avec elle, et l'homme succombe. Qu'alors l'existence est pénible et laborieuse! Quelques-uns veulent encore soutenir le rôle difficile de tromper le monde en se trompant eux-mêmes. Mais il en est peu qui aient la patience d'attendre la fin de la pièce, et le courage de sourire tristement jusqu'à ce que la toile tombe. La plupart saisis de rage tirent le rideau d'une main audacieuse. Malgré les horreurs que le remords et la nature rassemblent pour garder ce passage terrible; malgré les lois divines et humaines dont le glaive étincelle et veille à sa défense; malgré l'abîme de la destruction qui les entoure de tous côtés, et présente à leur chute un gouffre inévitable, on les voit renverser tous ces obstacles et s'élancer furieux au-delà des barrières de la vie.

Ciel, qu'entends-je? quel gémissement épouvantable! Que vois-je?... Une chevelure hérissée, un sein déchiré et sanglant... Le

blasphème est dans ses yeux : la fureur du désespoir est empreinte et vit encore sur son cadavre... Lorenzo, c'est ton ami! c'est Altamont! Ce jeune voluptueux, si aimable, si brave, a fui lâchement de son poste, et a déserté la vie! Tirons un voile sur cet affreux spectacle! Mais pourquoi le cacher? Regarde autour de toi, Lorenzo : vois, vois ces épées fumantes et teintes de sang, cette fiole empoisonnée, ces lacets funestes, ces visages enflés et livides. Vois ces libertins lentement homicides d'eux-mêmes, ces spectres ambulans dont le corps est livré vivant à la corruption. Ils en traînent encore avec orgueil les ruines hideuses, et courent noyer leur désespoir dans la débauche. Que ces images sont effroyables! Qu'elles rendent un hommage terrible à la vertu.

Levez-vous, furies, et exterminez l'affreux suicide; ce monstre plus exécrable que vous, cet horrible et triste amant de la mort, à l'œil farouche, aux noires pensées, est venu dans son vol impétueux s'abattre sur l'Angleterre. O ma patrie, qu'il déshonore, pourquoi tes mœurs sont-elles aussi loin de la raison que ton île l'est du continent? C'est une lâcheté de

craindre la mort : mais c'est une lâcheté plus grande de ne pouvoir supporter la vie. Lave-toi de cette tache honteuse qui souille ta gloire, et cesse d'épouvanter l'Europe par les tragiques récits de tes fureurs. N'accuse point ton climat d'avoir donné naissance à ce monstre. Ta latitude ni l'aspect du soleil n'ont point de part à tes forfaits. La raison n'est point sujette à décliner en s'éloignant de l'équateur, et la nature n'a point fait de climats qui soient contraires à la vertu. Ce n'est pas ton sol, c'est ta folie qui produit tes vices.

Oui, j'avoue que le suicide est une espèce de folie : mais elle a sa source dans la corruption du cœur. Ce n'est que le dernier attentat d'une vie criminelle, le dernier accès du délire d'un insensé qui a passé ses années sans réfléchir, qui a vécu dans l'esclavage des sens, et qui a couru de vice en vice et d'excès en excès. Quiconque a pensé sérieusement à la mort ne se la donne jamais. Notre devoir, notre gloire est de fuir toujours devant elle, sans jamais la perdre de vue.

L'homme frissonne à l'idée de la mort. Il ne s'avance qu'en tremblant sur le bord de ce précipice inconnu : et dès qu'il se penche et

plonge ses regards dans sa profondeur, il recule épouvanté. La sage nature connaît l'homme qu'elle a formé. Prévoyant que l'amour de sa propre conservation serait souvent un lien trop faible pour le retenir dans la vie, elle a placé la terreur au bord de l'abîme, comme un fantôme armé d'une épée flamboyante, qui en écarte les mortels. S'il ne tenait l'homme de bien en respect, rien n'arrêterait son âme impatiente de s'élancer dans l'immortalité. Ne trouvant qu'un dégoût fatigant dans les plus doux plaisirs de la vie, il déposerait au milieu de sa route ce fardeau qui l'importune. Et le méchant, qui le forcerait à traîner ses liens jusqu'au terme marqué par la Providence ? qui pourrait l'arrêter, lorsque la sombre mélancolie du crime descend dans son âme, et que le remords le saisit et l'agite? Sans la terreur qui le repousse sans cesse vers la vie, dans ses transports de rage il briserait ses fers, franchirait la barrière, et s'abîmerait dans la mort.

Lorenzo, si tu as encore l'heureuse faiblesse de craindre cet horrible désespoir, si tu ne te flattes pas d'entrer avec insensibilité dans le tombeau, songe, dans le choix de tes

plaisirs, songe à consulter ton être tout entier. Soumets les biens de la fortune à la santé du corps, le corps à l'âme, et l'âme à Dieu. En suivant cette gradation naturelle, tu pourras élever l'édifice d'un bonheur durable : renverser cet ordre nécessaire, c'est vouloir que le sommet d'une pyramide lui serve de base et la soutienne.

Le vice, ni les sens, ni les chimères de l'imagination, ne peuvent donner le bonheur qui convient à un être immortel. De vains plaisirs qui ne durent qu'un moment ne sont pas faits pour remplir la capacité de son cœur. Cherchons dans la vertu cette joie pure qui agrandit, qui ennoblit l'homme, qui, toujours inépuisable, donne sans cesse, et promet encore davantage; qui nous aide à traverser en paix l'espace de la vie, et montre le bonheur au terme de la route; cette joie céleste, qui est affranchie de l'empire du hasard, du temps et de la mort; que la mort augmente encore, et qui croîtra toujours, tant que durera la longue journée de l'éternité; cette joie calme que l'espérance accompagne, et qui ne nous éloigne de la tristesse que pour nous approcher de l'être bienfaisant dont la main libérale mêla

tant de merveilles et de qualités divines à la poussière de l'homme. O ma chère Lucie, puissé-je te retrouver dans un séjour où ta présence même ne pourra rien ajouter à ma félicité !

SEIZIÈME NUIT.

Le bel esprit.

Amant forcené d'un monde corrompu, t'entendrai-je encore vanter ses vaines grandeurs et ses plaisirs funestes? J'ai dépouillé devant toi cette idole à qui tu prodigues l'encens; j'ai porté près d'elle le flambeau de la vérité, et je te l'ai montrée telle qu'elle est. Que peux-tu répondre en sa faveur?..... Tu gardes le silence. Puis-je me flatter que ce silence m'annonce le triomphe de la raison? Non: il est aisé de te confondre, mais il ne l'est pas de te convaincre, et de t'en arracher l'aveu. Tu prétends au titre de bel esprit, et l'esprit parle encore quand le bon sens n'a plus rien à répliquer. La raison ne peut mettre un frein à sa pétulance, ni arrêter le flux de ses vaines paroles.

L'esprit est un talent précieux lorsqu'il sert d'organe à la raison : mais s'il usurpe sa place, c'est une vraie maladie de l'âme. Ce n'est

plus que l'art funeste d'amuser par mille vaines saillies, d'embarrasser la raison dans mille détours, de combattre la vérité par des sophismes, et d'élever des nuages pour s'y réfugier au besoin et se dérober à la lumière importune de l'évidence. Le monde aveugle admire et flatte ce talent frivole et dangereux. Il s'imagine que l'esprit est rare. Lorenzo, c'est la sagesse qui est rare, l'esprit abonde. Il suffit d'être passionné pour en avoir. Quelquefois ses saillies sont une bonne fortune rencontrée dans le vin. L'esprit va rarement sans un peu de folie. Toute cause qui agite violemment les esprits animaux fera jaillir ces éclairs éblouissans. Souvent le hasard même peut donner de vils rivaux à l'homme ingénieux. Que tu dois mépriser cette petite gloire, en voyant la stupide sottise se méprendre sur le sens de tes bons mots, et se plaindre avec une compassion philosophique du malheur qu'elle a eu de rencontrer un fou !

Mais cette sagesse précieuse qui approfondit et creuse les objets, qui sait analyser, comparer et peser leurs rapports, saisir la vérité fugitive, et se l'assujétir, qu'il est rare de la trouver ! Ne la cherchez point dans les assem-

blées nombreuses; elle est l'heureux partage d'un petit nombre de mortels privilégiés. L'esprit, aussi commun qu'il est pernicieux, est un talent abandonné à la multitude.

Dans la vie civile, le bon sens fait les hommes; l'esprit ne fait que des intrigans. Il hait l'autorité, il aime les troubles, et se regarde comme l'éclair qui allume l'orage. S'il est dangereux pour les états, il est l'ennemi de la religion. Voudrait-il s'abaisser à croire ce que croient les sots? le bon sens est le casque qui nous défend. L'esprit ressemble au panache qui voltige et ne fait que nous exposer davantage. Le bon sens est un diamant de poids, qui a par lui-même un prix réel. Si l'esprit l'a poli, il jette plus d'éclat; mais quand il resterait brut, il ne perdrait rien de sa valeur intrinsèque. L'esprit, sans le bon sens, cesse d'être un bien et devient un mal. Il ne fait que donner plus de voiles au vaisseau et le précipiter plus tôt sur l'écueil.

DIX-SEPTIÈME NUIT.

La conscience.

Quand le corps souffre, l'homme implore le médecin. Une espèce de délire accompagne toujours les maladies de l'âme, et lui ôte le sentiment du danger de son état. Elle est mourante, qu'elle se croit encore pleine de santé. Cependant c'est être à demi guéri que de sentir et de bien connaître son mal. Le péril est extrême lorsque l'habitude du vice apprend à l'homme à ne plus en rougir. La conscience périt sous les traits multipliés du crime, et la voix du remords se taît. L'âme perd peu à peu le sentiment de ses vices. Ils se naturalisent; ils deviennent nos mœurs; nous nous en faisons gloire, et nous triomphons dans notre ruine.

Ainsi, dans l'ivresse du vice, la conscience s'assoupit au bruit d'un son flatteur. Languissante et succombant dans les bras de la volupté, elle laisse échapper de sa main non-

chalante les rênes de nos passions, et nous abandonne à la licence de nos désirs, sans nous rappeler, sans paraître remarquer nos écarts. Vous la croyez profondément endormie sur un lit de fleurs. Défie-toi de son sommeil perfide et passager. Vois ce délateur rusé, qui, caché derrière elle, minute le registre de nos vices, et remplit de nos fautes ses terribles annales. Espion actif, son oreille et ses yeux veillent sans cesse sur nous. Invisible à nos côtés, il entend, il saisit ce que le cœur murmure tout bas. Nos moindres erreurs sont notées. La foule de nos fantaisies légères ne peut échapper à son œil perçant. Nos désirs à peine éclos sont aperçus : il surprend dans leur germe le point imperceptible de nos vices naissans. Semblable, dans son indulgence cruelle, à l'avide usurier qui cache son journal dévorant, et attend pour le montrer au jeune héritier le jour qui consommera sa ruine, la conscience nous laisse dissiper le temps inappréciable; mais elle marque loin de nos yeux tous les momens consumés par la frivolité, ou souillés par le vice : elle trace notre histoire sur des feuilles plus durables que le bronze ; la mort lira cette histoire à

l'oreille du coupable pâlissant, et le juge suprême la révélera devant les mondes assemblés.

Non, cette voix que l'homme entend lui parler au fond de son âme n'est point une illusion. La nature n'a point établi dans notre sein un oracle de mensonge; et les jugemens que l'homme porte sur lui-même ne seront point révoqués. Ministre du juge éternel, la conscience le représente dans l'homme : elle y siége à sa place, et le Dieu de l'univers confirmera les arrêts que prononce ce Dieu qui vit dans notre sein.

Heureux celui qui s'introduit souvent dans le conseil intérieur de son âme, qui ose envisager son cœur nu, se présenter en face à sa conscience, soutenir ses reproches, subir avec fermeté son jugement, et se promettre d'imposer bientôt silence aux délations et aux clameurs du remords! Que ce courage est au-dessus de celui des héros vulgaires! Mais aussi que ce courage est rare! L'homme se fuit lâchement, et en s'évitant il court à sa perte. Si quelquefois il lui vient en pensée de se regarder et de se voir, ce n'est qu'une volonté faible et bientôt étouffée. Il pourra bien interroger sa conscience, et lui demander d'une

voix timide: « qu'est-ce que la vérité?... » Mais sans attendre sa réponse, il lève le siége, il se retire avec précipitation, et court se sauver de sa raison dans le tumulte de la foule corrompue.

Lorenzo, à la première vue des biens fortuits qui s'offrent à toi, recule un peu, suspends ton choix, pèse-les d'une main soupçonneuse. Si tu vois que tu puisses t'en assurer la possession, jouis. Mais tu n'es propriétaire que des biens que tu peux te donner toimême. Tout est mortel dans l'homme, excepté la vertu. Elle seule éternise la durée des plaisirs qu'elle procure, et les rend immortels comme elle. Ah! si ta raison régnait en souveraine sur tes sens, si tu connaissais les douces jouissances de la vertu, tu n'accueillerais qu'en tremblant les plaisirs frivoles; ils n'auraient accès dans ton âme que de l'aveu de ta conscience, et ne l'obtiendraient jamais sans un rigoureux examen. Faute de rester soumis à l'empire de cette reine légitime, ton être est dans l'anarchie. Un peuple de désirs séditieux se soulève, se combat et se détruit dans ton cœur. La paix ne peut s'y reposer, et ton bonheur emprunté est troublé à chaque instant,

Tes pensées et tes désirs, errans loin de toi, sont toujours en course au milieu des orages et des écueils, à la quête du plaisir. Il t'en coûte cher pour le saisir : et combien tu gagnerais encore à le manquer ! Après mille tourmens pour l'obtenir, il faut en expier la conquête par mille tourmens nouveaux. Tu charges ton vaisseau sur des rivages empestés, et tu rapportes la contagion avec leurs trésors. Ta soif s'en irrite au lieu de s'éteindre; ton imagination insatiable demande encore, quand tes sens succombent de lassitude et d'épuisement.

Les plaisirs que la conscience désavoue, sont des plaisirs contre nature : le dégoût et la peine en sont l'effet nécessaire. Dieu posa sur une même base les fondemens de l'univers et ceux de la vertu. Il l'a combinée avec notre être. Des rapports intimes l'unissent à la nature de l'homme. Leurs communs intérêts sont établis sur la même loi. L'insensé qui s'efforce de les séparer souffre dans sa constitution et démolit son être.

Au milieu des combats éternels que le corps livre à l'âme, l'un ou l'autre ne peut échapper sans blessure. Si l'un des deux doit souf-

frir, ce doit être sans doute la partie qui est à la fois la moins noble et la plus insensible; c'est le corps : il est borné aux impressions du présent. L'âme voyage dans le passé et dans l'avenir, et les met à contribution : c'est à elle qu'il appartient de regarder derrière elle, et de s'enfoncer dans la nuit des siècles qui ne sont plus, comme de devancer les siècles qui doivent naître. Ses plaisirs sont vastes comme le temps et la nature, et ses jouissances sont bien plus vives que celles du corps; mais aussi, combien les douleurs de l'âme surpassent celles des sens! Juge par les tortures de la goutte de ce que doivent être les tourmens du crime. Oui, si la justice humaine pouvait avoir prise sur l'âme, et punir sur elle les forfaits des scélérats, les supplices seraient abolis, on briserait la roue, on abattrait l'échafaud. Conserve donc ton âme et abandonne le reste au sort.

Ne vivre que de la vie animale dont le pouls marque les instans, c'est être déjà mort. Pour n'être pas sans cesse en guerre avec nous-mêmes, pour savoir nous aimer, apprenons à nous connaître. L'homme est un composé de deux parties, dont les penchans sont

différens. L'âme aime la vertu, et s'enflamme à la vue de sa beauté. Le corps se passionne pour le vice, et regarde la vertu comme son ennemie; il se croit avili par la modestie, dépouillé par la justice, appauvri par la bienfaisance, trahi par la vérité, détruit par la valeur. Toutes les fois qu'il ne se trouvera point en concurrence avec elle, traite-le avec bonté, défends-le, nourris-le : mais s'il veut marcher son rival, accable-le de ton mépris, et si la vertu l'ordonne, livre-le sans pitié aux flammes et aux oiseaux de proie. C'est l'amour de soi qui commande ce sanglant sacrifice : lui désobéir, pour sauver le corps, c'est se haïr.

Qu'est-ce en effet que le vice? Une méprise de l'amour de soi, lequel se laisse duper en achetant trop cher le faux plaisir pour le vrai. La vertu n'est que ce même amour éclairé, instruit de ses véritables intérêts, et attentif à ne faire que des marchés avantageux. C'est l'amour de l'Être suprême, dont il est émané, ainsi que tous les biens dont l'homme peut jouir. Tout autre amour-propre n'est qu'une haine de soi déguisée, plus à craindre pour nous que la haine des hommes. C'est un ennemi domestique caché dans notre sein. Nous

le reconnaîtrons au jour fatal où le coupable, maudissant son existence, appellera sur lui la destruction, et souhaitera d'être toute autre chose que ce qu'il est.

Dieu déposa la vérité dans la dernière heure de l'homme; assoupie au fond de l'âme pendant la vie, elle y reste muette et accablée sous un amas de vices et d'erreurs. Mais cette fille des cieux, qui fut le conseil de l'Éternel quand il créa les mondes, le sera encore quand il les jugera. Alors elle s'éveillera : elle sortira du fond des retraites de l'âme: le tonnerre de sa voix éclatera à l'oreille du coupable. Elle s'attachera à lui comme un feu dévorant. Le regard foudroyant de la vérité, vue en face, pénètre, agite, brûle, tourmente le méchant, et suffit à son supplice. Lorenzo, n'attends pas que ta conscience rompe le silence malgré toi. Écoute ses avis, aujourd'hui qu'ils peuvent t'être utiles, et que les accens de sa voix sont doux. Souviens-toi que si les hommes peuvent vivre en insensés, ils meurent sages malgré eux.

DIX-HUITIÈME NUIT.

La vertu.

Ma muse est fatiguée de peindre les vices des mortels : elle veut se délasser en traçant l'image consolante de l'homme vertueux. De quel éclat ne doit pas briller son portrait près du triste tableau du monde? Vous, qui allez l'admirer, songez encore à l'imiter.

Anges, descendez, venez guider mes pinceaux, venez m'aider à peindre l'homme immortel, qui, marchant sur la terre, vit dans les cieux, et passe dans le monde comme le vaisseau qui, voguant sur les mers, plonge dans les flots, et se soutient constamment au-dessus d'eux.

Portez vos regards au-delà de l'horizon des sens : voyez ce sage placé sous un ciel toujours pur, inaccessible aux orages des passions. Les noirs soucis n'élèvent point jusqu'à lui leurs vapeurs mélancoliques. Soumis dans son espérance, et prévoyant l'avenir sans alarmes, ses

craintes ne vont jamais jusqu'à la terreur, ses soins jusqu'à l'inquiétude, ni ses chagrins jusqu'au désespoir. Tous ces sombres nuages roulant sur le monde sont bien au-dessous de la région qu'il habite : les foudres qui s'allument dans leur sein ne peuvent l'atteindre. Il voit leurs feux impuissans s'éteindre et mourir à ses pieds. Tout ce vain bruit excite sa pitié, sans troubler sa paix.

Que son front est calme et serein ! Quelle douce fierté dans son regard ! Toutes ses pensées montent vers les cieux et en descendent, comme ces anges que vit l'Israélite dans son rêve merveilleux. Quelle volupté pure il goûte dans les hommages qu'il rend au Dieu qui l'a créé ! Avec quels doux transports son cœur s'élance vers lui, dans ces instans où la prière au visage enflammé l'introduit dans les cieux et verse des flots de lumière sur l'heure propice ou l'Éternel lui donne audience ! Seul avec Dieu, immobile et recueilli dans une paix aussi profonde que celle des tombeaux, les yeux attachés sur son âme, il concentre ses réflexions sur un objet unique. A ce foyer brûlant de ses pensées, le feu du sentiment s'allume et l'embrase, un plaisir pur et divin

se répand et circule dans tout son être. Si de ces hauteurs, il abaisse ses yeux sur la terre, il découvre à peine les têtes couronnées des rois; il les voit, eux et leurs esclaves, comme un troupeau confus, caché dans les obscures profondeurs d'une vallée lointaine. Qu'il est joyeux, qu'il est fier de ne voir en lui aucun trait de ressemblance avec eux! Ah c'est surtout alors qu'il ose croire à ses vertus, et s'en faire l'aveu.

Lui seul en a de réelles. Il achève en lui l'image de Dieu, et son travail finit les grands traits que la nature avait commencés. Les vertus des honnêtes gens du monde ne sont qu'une fausse apparence, un fard appliqué sur leurs vices; leur visage masque leur cœur, dont la vue serait insoutenable. Le cœur de l'homme de bien peut se montrer sans honte; il n'a point de replis impurs qui craignent la lumière. Mais il cache son mérite et le renferme au fond de son âme; et la modestie, en le couvrant de son voile, le prive de la moitié de son éloge. Indifférent sur la louange ou le mépris des hommes, content de sa propre estime, il se repose sur sa conscience. Si les honneurs viennent s'offrir à lui, si le sort fait

entrer les dignités dans son partage, vous ne le verrez point s'enorgueillir sous cette draperie qui dérobe la vue du personnage. Ecartant ces ornemens étrangers, il cherche au fond de son âme son mérite réel, et ne voit rien de si grand dans l'homme que l'homme même. Il se respecte, il s'estime trop pour s'abaisser à l'orgueil.

Tout ce qui brille un jour contente les gens du monde et leur suffit; le présent occupe toute leur âme. Le sage interroge chaque pensée, chaque objet, et se demande quelle sera sa couleur, quel sera son prix dans mille siècles. Il se recule dans l'avenir, et de ce point de vue il apprécie la valeur actuelle des choses. De quel œil différent il voit l'univers! Ce qu'ils croient des montagnes, n'est pour lui que des atômes. Un empire est léger dans sa balance et n'y pèse qu'un grain de poussière. Les plus brillans objets de la terre ne lui paraissent qu'une vapeur impure qui offusque et borne sa vue; il l'écarte d'un souffle, jaloux d'alonger sa perspective et d'apercevoir des objets immortels. Tandis que les autres s'arrêtent au disque éclatant du soleil, et terminent leur admiration à l'ouvrage, ses regards ont passé

l'astre, ils ont atteint l'Éternel : c'est lui qu'il voit... Il se prosterne et l'adore. Lui seul sait aimer son Créateur, lui seul sait aimer les hommes.

Vous entendez les gens du monde se vanter d'aimer leurs semblables. Ils mettent sur le compte de la patrie les sacrifices qu'ils font à leur propre intérêt, et envoient aussitôt la renommée les publier. Les imposteurs! ils n'ont seulement pas le courage d'aimer celui qu'ils appellent leur ami. Il leur présente toujours l'idée d'un rival qui peut dans l'occasion devenir dangereux, et envahir les biens frivoles où ils ont placé leur bonheur. Au moindre soupçon, à la première étincelle de jalousie, leur amitié se change en haine; et leur intérêt, plus féroce qu'un lion affamé, ne vit que de rapine. Non, jamais l'humanité ne se trouva qu'avec la vertu, et l'ennemi de la vertu ne fut jamais le véritable ami de l'homme. Celles de ses actions qui s'annoncent sous les dehors de la générosité, partent toujours d'une source impure et corrompue: tremblez, quand le méchant vous oblige.

L'homme, quoi qu'il en coûte, veut être heureux; et il ne peut l'être que du moment

qu'il s'est persuadé qu'il ne respire point sur la terre d'être plus heureux que lui. Alors l'envie meurt : nul sentiment jaloux n'altère la paix de l'âme : il ne reste plus de prétexte, ni d'intérêt de haïr ses semblables. On ne connaît plus de rivaux ; on n'a que des amis : le cœur satisfait se livre sans réserve au plaisir d'aimer, et se remplit tout entier de ce pur sentiment. Homme de bien, toi seul es bienfaisant. Tes intérêts te sont trop connus, ils te sont trop chers pour usurper les biens d'autrui, pour être indifférent sur le bonheur de tes frères. Laissant les autres écumer de fureur à la première apparence de l'injustice, tu en supportes le poids avec tranquillité ; tu lèves les yeux vers un Dieu juste, et tu ne t'abaisses pas à regarder l'offenseur comme ton ennemi. Il en trouverait un bien plus cruel dans le pénible sentiment de la haine. Tout ce qui ne blesse pas sa vertu ne troublera jamais son repos. Ah, qu'il est doux, au milieu des injustices des hommes, au bruit des tempêtes de la fortune et des secousses du malheur, de se pencher, de se reposer dans un doux abandon sur le sein de l'Éternel !

« Montrez-nous donc cette merveille ? » s'é-

crient ces hommes dont la faiblesse tourne la vérité en chimère, et qui déclarent impossible toute vertu dont ils ne trouvent pas en eux-mêmes le sentiment où l'idée. « Où est le « mortel qui peut résister aux penchans de la « nature? Le torrent impétueux des passions « n'a-t-il pas reçu du ciel même sa direction et « sa force? N'entraîne-t-il pas dans son cours « les projets impuissans des hommes, et n'en-« sevelit-il pas sous le sable tous les vains tra-« vaux de la raison? »

Ames faibles et sans courage, cet homme sublime qui n'est pour vous qu'un être imaginaire, suit aussi la nature et marche dans son plan, mais par d'autres routes que vous. Ce ne sont point ses passions qui l'entraînent et l'écartent de la ligne que l'homme doit parcourir. Dociles à sa raison, accoutumées à sa voix, elles la suivent sans résistance, et trouvent leur plaisir dans leur obéissance. Son cœur ne connaît point l'embrasement de ces feux dévorans qui naissent du choc des intérêts et des rivalités. Son entendement toujours clair et sans nuages ne reçoit que des idées distinctes. Il les examine d'un œil impartial et prononce des jugemens sûrs. Le repentir ne

punit jamais son choix. Calme et réglé, il respire, pour ainsi dire, une fraîcheur éternelle. Toutes ses facultés marchent ensemble dans un mouvement harmonieux, et forment entre elles un accord parfait. La vertu ne lui coûte plus d'effort. Elle a acquis sur son cœur tous les droits de l'habitude, tout l'ascendant de la passion. Inhérente à son âme, elle commande à sa volonté avec tout l'empire de la nécessité, et sa volonté obéissante croit suivre librement et d'elle-même le doux penchant de la nature.

Qu'il est heureux : il ne connaît point l'ennui! Ce poison lent qui détruit les hommes, ne se mêle point au cours paisible de sa vie. Uniforme, elle a le charme de la variété; le temps ne peut vieillir l'objet de ses désirs; il est peu d'aurores qui en se levant ne lui montrent un horizon nouveau, et ne lui apportent des sensations inconnues. Le globe de la nature lui présente en roulant une succession de scènes toujours plus touchantes et plus belles. C'est lui qui goûte de vrais plaisirs! Sa félicité est un fil brillant qui s'étend et dore toute la longueur de la chaîne de ses jours. On ne le voit point éprouver les langueurs

de la faiblesse et la lassitude de l'inconstance. Son bonheur est un état permanent : il lui a donné la vertu pour base inébranlable. Reposé et ferme sur la même volonté, il montre sa force en se soutenant droit et tranquille dans la même attitude. Content de lui, il s'applaudit intérieurement, il se plaît avec son âme. Riche de son propre fonds, il se suffit, il trouve à jouir de lui-même un plaisir inépuisable. Semblable au jeune Narcisse, que la fable nous peint amoureux de sa beauté, ses délices sont de se voir. Il craint toute distraction importune qui viendrait le tirer de la douce extase où il est plongé. Absorbé dans un repos voluptueux, plus il se contemple, plus il est épris et charmé de lui-même. Lui seul peut dire : « j'existe, » et lui seul peut s'applaudir d'exister. Hier le cours glorieux de sa vie était rempli, la mesure de ses jours était comblée : la mort pouvait se présenter : elle eût été bien reçue. Un jour est ajouté... Il goûte encore la vie avec la même douceur.

La vie indigente et vaine pour l'homme frivole, est riche pour le sage ; il sait donner à ses instans une valeur infinie. Comme les volumes fameux de la Sibylle, ses jours aug-

mentent de prix, à mesure que leur nombre diminue. Sa dernière heure est montée à une valeur inappréciable. Rois, vous donneriez des trônes pour l'acheter, un monde entier ne pourrait la payer.

Qui peut se vanter d'être brave comme lui? Les autres affrontent la mort et cèdent au vice; il n'ont de courage que sur un champ de bataille. C'est le fantôme de la gloire qui les anime. Dès qu'il se retire, et que cette force étrangère cesse d'agir sur leur âme, le héros s'évanouit, et la faiblesse de l'homme reparaît. Armé d'un courage soutenu qui ne l'abandonne jamais, l'homme de bien, ferme dans son poste, y reste invincible au plaisir, invulnérable à la peine. Pour lui la foi bâtit sur l'abîme de la mort un pont qui couvre sa terrible profondeur, et unit les deux bords éloignés du monde présent et du monde futur. On dirait qu'il a acquis sur la mort la supériorité de Dieu même, qu'il partage sa puissance, et que, comme lui, il peut tout ce qu'il veut. Il supporte tout: il ose tout entreprendre; il combat jusqu'à ce qu'il tombe..... Alors on lit sur son bouclier, « j'ai vaincu, » Dieu est sa conquête; et la mort, qui tue les

autres, l'immortalise. O que je meure comme lui, s'écrient tous les hommes ! Vivez donc comme lui... Ici tous les hommes restent muets et flottent dans l'irrésolution.

Homme frivole, te reconnais-tu dans ce portrait ? Ta faible volonté ne peut se reposer nulle part. Inconstante et volage, elle court d'objets en objets, de désirs en désirs, et s'agite sans plaisir. Un malaise éternel est ton partage. Le repos te tourmente, et tous tes remèdes contre l'ennui sont vains. Il te faut des plaisirs fortement assaisonnés. Tes sens blasés ne trouvent de saveur que dans la folie, et ne sont plus vivement affectés que par les violentes irritations du vice. Ton bonheur factice est toujours emprunté : jamais il n'est à toi : jamais tu n'en es possesseur tranquille : tu le perds, dès que l'objet étranger, où tu l'as attaché, se retire. C'est une onde mobile qui glisse sous ta main et s'écoule : c'est un assemblage décousu de mille lambeaux divers et mal assortis, qui ne peuvent s'unir, et laissent des vides en mille endroits : voile ridicule, ouvrage de la folie, dont tu prétends en vain couvrir ta misère ; chaque souffle de la fortune en désunit le frêle réseau, en enlève les parties

l'heure désirée de mon repos. La vieillesse a des peines cruelles; mais le chant de ma muse adoucit les peines de la vieillesse.

J'ai parcouru le monde moral. J'ai vu partout le mensonge et la vanité. J'ai vu la peine inévitable suivre le genre humain et l'assaillir à chaque pas dans les sentiers laborieux de la vie. J'ai versé des larmes sincères sur la mort de mes amis. J'ai assigné des bornes légitimes à la tristesse et montré la source de la véritable joie. J'ai exposé les merveilles de l'amour du Créateur; j'ai montré le juge suprême assis sur son tribunal pour juger les générations; j'ai prouvé à l'homme son immortalité; j'ai offert à ses yeux un léger tableau des vérités que nous devons croire, et des vertus que nous devons pratiquer pour vivre en paix dans cette terre d'exil, et passer ensuite de l'espérance au bonheur. A ce point de ma course, ma muse s'arrête un instant : de cette hauteur où elle est enfin arrivée, elle jette un coup-d'œil sur l'étendue des routes peu frayées qu'elle vient de traverser : la prudence l'avertit que bientôt il sera temps pour elle de songer au repos; l'espace qui lui reste à parcourir est encore long pour sa faiblesse, tant sa car-

rière était vaste; mais elle se console, elle sent du plaisir en voyant le terme de ses travaux s'approcher; déjà elle se plaît à s'occuper de l'instant où elle va s'y reposer. Ainsi, dès qu'un voyageur excédé de fatigue, haletant et courbé pour respirer, a pu gagner le sommet d'une légère éminence, il s'arrête, il promène ses regards autour de lui, il embrasse de l'œil la longue chaîne des vallons, des plaines, des forêts et des rivières qu'il a traversés. Rassasié de voyages, il songe à sa demeure: ses vœux la redemandent; l'intervalle qui l'en sépare encore la lui rend plus chère, et donne plus d'impatience au désir qu'il sent de s'y revoir. Il se jure en secret de ne la plus quitter, et se promet d'y mourir en paix.

Oui, je me suis trop long-temps obstiné dans ma tristesse. Trop long-temps j'ai importuné les cieux de mes coupables plaintes. Mon cœur est enfin changé. J'ai appris à me soumettre, à sourire au milieu de mes maux. O muse, change de ton: je veux par des chants consolans expier ces chants de douleur. Mais à présent que la vieillesse a épuisé mes forces, que toutes mes passions sont éteintes, que mon cœur flétri ne goûte plus la vie, que

tous mes sentimens, jusqu'à celui de l'amitié, sont usés; à présent que la mort, qui a arraché de mes bras tous mes amis l'un après l'autre, achève de m'envelopper moi-même de ses funestes ombres : ô nuit, pourras-tu m'inspirer encore; pourras-tu ranimer les cendres de ce feu céleste qui brûlait dans mon sein, et qui ne jette plus que de mourantes étincelles? O nuit, je te dois toutes les pensées que redisent mes vers. Tu me les inspirais dans ces heures solitaires où les amans t'adressent en secret leurs soupirs : tandis que le reste des mortels goûtait les douceurs du sommeil, seul je veillais avec toi. Non, cette déesse amante que la fable nous peint descendant en silence du trône des airs, et venant, voilée des ombres, dans les bras d'un mortel, ne fut point aussi amoureuse de son berger que je le fus toujours de toi. Et toi, dont la présence vénérable et l'influence propice ont secondé mes chants, je ne t'ai point encore chantée. Ah! pour m'acquitter de cette dette immense, daigne accorder à ma muse une dernière faveur; et vous, sphères célestes, prêtez-moi votre harmonie, pour rendre un digne hommage à votre souveraine. Alors je suspendrai

ma lyre pour ne la plus reprendre, qu'au moment où, réveillé par les concerts des anges, j'irai, sortant du tombeau, mêler mes chants aux sons mélodieux de leurs harpes d'or; dans ce séjour paisible où la vieillesse, l'inquiétude et la douleur n'auront plus d'accès, dans ces lieux fortunés où la nuit, le crime et la mort seront à jamais inconnus; c'est là que ces astres, maintenant faibles étincelles de la nuit, paraîtront des soleils immenses, et verseront ensemble sur les yeux de l'homme étonné les flots éblouissans de leur lumière.

O nuit majestueuse, auguste ancêtre de l'univers; toi qui, née avant l'astre des jours, dois lui survivre encore, toi que les mortels et les immortels ne contemplent qu'avec respect; où commencerai-je, où dois-je finir ta louange? Ton front ténébreux est couronné d'étoiles: les nuages nuancés par les ombres et repliés en mille contours divers, composent l'immense draperie de ta robe éclatante: elle flotte sur tes pas et se déploie le long des cieux azurés. O nuit, ta sombre grandeur est ce que la nature a de plus touchant et de plus auguste. Ma muse reconnaissante te doit des vers. Ton éloge va couronner mes travaux.

C'est un obscur rideau parsemé d'étoiles d'or que je vais tirer sur les tableaux précédens, et qui fermera la scène.

Eh, quel sujet est plus digne d'être chanté par l'homme! Les anges célèbrent dans les cieux la création de l'univers. Entonnons sur la terre cette hymne sublime que nous devons continuer avec eux. Par quel autre essai pouvons-nous mieux préparer nos sens à soutenir les ravissemens de la félicité céleste? L'éternel, destinant l'homme à contempler la majesté de sa face éblouissante, expose ici-bas à ses regards cette scène de merveilles, pour fortifier sa vue, pour accoutumer ses yeux à l'éclat des grands objets, pour familiariser son âme avec l'étonnement, pour l'élever à cette hauteur de pensée, à cette énergie de sentiment dont il aura besoin pour ne pas rester écrasé sous l'impression inopinée du bonheur. Il veut qu'en voyant les cieux, l'homme contracte cette attitude d'admiration et de respect qu'il doit garder éternellement en sa présence. Plus notre âme se sera agrandie sur la terre, plus alors elle absorbera de plaisir et de félicité.

Souverain des cieux, toi dont la vue est le bonheur suprême, toi qui seul peux remplir

ce vide immense que l'univers laisse encore dans le cœur de l'homme, au milieu des doux transports qu'éprouvait le fils de Jessé en contemplant tous ces feux de la nuit, tu daignas toucher ses lèvres, et accorder sa harpe avec l'harmonie des sphères célestes : j'entreprends aujourd'hui de peindre le plus sublime de tes ouvrages matériels ; seconde mon audace ; lance mon âme loin des bornes de la terre, hors du cercle étroit que régit le soleil ; enlève mon génie de ce coin de l'univers, et le transporte dans une région d'idées inconnues aux mortels. Enseigne-moi à parcourir l'échelle des êtres, à partir de cette base de ton trône pour m'élever par ces degrés brillans et monter jusqu'à toi. Enseigne-moi à voir la nature de l'œil de son maître, et fais que mon génie brille comme un astre dans l'ombre de la nuit. Me trompé-je ? est-ce ton influence que je sens pénétrer mon âme ? Est-il vrai que mes pensées vont jeter du sein de ces ténèbres un éclat immortel ?

Lorenzo, tu veilles aussi au milieu de la nuit, mais ce n'est pas pour la vertu : l'ambition, la volupté, tyrans cruels, n'accordent à leurs esclaves harassés qu'un sommeil faible et

plein de troubles. Agité par leurs caprices, tu renverses, pour les satisfaire, l'ordre naturel des nuits et des jours : tu fais commencer à minuit ton jour criminel; le soleil en se levant assiste aux derniers excès de tes débauches ; au retour de sa lumière tu te plonges dans le sommeil, et les feux qu'il darde du sommet brûlant de notre hémisphère ne sont que les premiers rayons de ton aurore. Dans l'intervalle, où tu cours d'un crime à l'autre, arrête-toi et respire un moment; lève tes yeux vers le ciel, si tu peux soutenir la face du ciel que tu outrages. S'il te faut de superbes lambris, des dômes pompeux où l'éclat de mille flambeaux se mêlent à l'éclat de l'or, si, malheureux et cherchant la joie, tu préfères les sombres plaisirs de la nuit, viens sous cette voûte d'architecture divine : où trouveras-tu une assemblée plus nombreuse d'objets ravissans? Tu peux jouir de ceux-ci, sans exposer ta santé, sans ruiner ta fortune, sans souiller ta gloire.

Vois l'aimable sœur du soleil; l'éclat tempéré de ses rayons t'invite à reposer sur elle tes yeux blessés par la splendeur du jour. Plus douce que le despote radieux de l'hémisphère,

elle luit sur tes organes, sans y porter l'impression de la douleur. Loin de repousser ta vue éblouie, elle introduit tes regards plus avant dans les cieux : elle te rend libre possesseur de leurs plaines brillantes; elle t'ouvre ce théâtre de merveilles, dont la beauté paraît plus touchante au travers des ombres. La lumière ne laisse échapper dans les airs que des rayons affaiblis, qui ne servent qu'à rendre la nuit visible, et la montrent dans toute sa majesté.

Quoi! l'astre qui soulève de son vaste lit la masse pesante de l'océan, le force de s'élever, de s'abaisser à des retours réglés, de quitter et de couvrir successivement ses rivages, et d'entretenir par un mouvement continuel la pureté de ses ondes, ne pourra-t-il élever une âme au-dessus de la terre, et l'attirer vers les cieux?

Viens, Lorenzo, viens t'échauffer. Dégage ton cœur de ce globe étroit où l'ambition l'enchaîne pour le tourmenter; délivre-toi des prestiges et de l'enchantement du monde, et viens te former une âme supérieure aux séductions du pouvoir. Laisse l'or aux âmes viles qui le mendient aux pieds des grands, et viens

puiser dans ces mines éternelles que les cieux te découvrent. Lève l'ancre, quitte la terre, je suis ton guide : suis-moi sur cet océan azuré, qui n'a ni écueils ni rivages. Tu n'y trouveras point de tempêtes ni d'ennemis qui t'arrêtent dans ta course. Ne vante plus tes longs voyages : tu es encore étranger dans l'univers. Vois-tu cette mappemonde immense tracée des mains de la nature? Voilà l'espace où l'âme doit voyager. Commence avec moi le tour du globe universel de la création. Quand tu reviendrais de faire celui de la terre, tu avoueras bientôt que tu n'étais pas sorti de ta maison. L'homme n'a rien vu, s'il n'a pas vu l'ensemble!

Hé bien, es-tu libre? triste victime de l'ambition, tes liens sont-ils brisés? Montons ensemble : allons, nou eaux Prométhées, voler sans crime le feu des cieux; allons rallumer aux flambeaux du firmament la flamme sacrée de la vertu.

Elance ta pensée au-dessus de cette atmosphère où les élémens opposés se combattent, au-dessus des vastes réservoirs de la pluie, des magasins de la grêle, et des régions glacées d'où descendent les neiges flottantes. Pénètre

au-delà des brasiers enflammés où s'allume l'éclair, où se forgent les flèches tortueuses de la foudre, au-delà de ces antres aériens où les tempêtes au berceau reposent dans leur enfance, croissent en silence, et attendent des progrès du temps ces ailes vigoureuses, cette voix de tonnerre, cette force immense qui peut-être doit bientôt renverser un monde criminel. Franchis les orbites calculés de cet astre voyageur que les siècles d'ignorance prirent pour le sinistre messager des malheurs du monde, et contemple des objets plus grands que l'homme. Ton âme, jusqu'à présent rétrécie, flétrie par les vapeurs grossières de la terre, va s'épanouir ici, s'ouvrir aux rayons que dardent tous ces globes entassés. Tes facultés mises en action vont se rétablir et se déployer; tu sentiras une énergie nouvelle circuler dans ton être, et les sublimes pensées se presser d'éclore.

A la naissance du monde, le Créateur dit à ces astres : « Allez, éclairez l'homme. » Crois-tu qu'ils brillent pour te conduire dans les asiles ténébreux de la débauche, et prêter une lumière complice à tes honteux excès? C'est pour te guider dans les sentiers du monde

moral, autant que dans ceux du monde phisique. Où vas-tu te précipiter dans les ténèbres, mortel égaré loin des routes de la vertu? Reviens, malheureux, ces astres te rappellent, suis leurs clartés : ils offrent de te reconduire vers elle.

A la vue des cieux, l'âme, saisie de respect, s'ouvre sans effort à leurs douces influences; le sentiment l'attendrit et la pénètre profondément. Elle reste passive sous l'impression de ces merveilles; elle ne s'oppose plus à la sagesse qui vient s'emparer d'elle; le plaisir naît de l'admiration, et le plaisir, enchaînant ses falcultés vaincues, la livre sans résistance à la vertu.

Oui, tout ce que j'exprime, je le sens en ce moment. D'abord mon âme frappée d'étonnement éprouvait un plaisir confus. Bientôt éveillée par de soudains transports, elle sort de cet état d'aliénation. L'amour et l'admiration se disputent mon cœur, l'agitent ensemble et l'embrasent : que je le sens brûlant! Dieu, quel fastueux appareil! quelle profusion de merveilles! quel luxe et quelle pompe le Créateur a déployés sur ce théâtre! quel œil peut en embrasser l'étendue? Quel est cet art in-

connu qui enchante l'âme, l'attache à ce spectacle par un charme inépuisable, et la force de contempler et d'adorer sans cesse? Le jour n'a qu'un soleil: la nuit en a des milliers, dont la clarté conduit nos regards jusqu'au sein de l'Éternel, au travers des routes illimitées où sont empreints les magnifiques vestiges de sa puissance. Quels torrens de feux, versés de ces urnes innombrables, tombent ensemble des hauteurs du firmament, et viennent tous s'unir au centre de mon œil!... Ils ne s'y sont point arrêtés; je les sens descendre et brûler dans mon cœur. Transporté et confondu, suspendu entre deux mouvemens contraires, je me sens à la fois terrassé dans la poussière et ravi dans les cieux. Et qui peut voir les cieux, sans éprouver les terreurs d'un respect religieux, et les ardeurs de l'enthousiasme? Qui peut les voir et s'arrêter à ce qu'il voit, sans percer jusqu'au Tout-Puissant, qui forma avec la matière ces globes inanimés qui animent tout? O ouvrage inconcevable, oui, tu es digne du Dieu qui t'a fait; l'homme est trop faible pour te louer assez: et l'homme ingrat, enseveli maintenant dans les bras du sommeil, prive Dieu de son hommage! Mais je ne veille

pas seul; d'invisibles essaims d'esprits célèbrent avec moi la gloire du grand architecte, dans des concerts que les humains ne peuvent entendre. L'univers est le temple où ils l'adorent. De combien de lustres éclatans sa voûte est ornée ! Oui, ce temple prêche le Dieu qu'il recèle. Avec quelle éloquence la nuit le démontre à mon cœur !

La religion est fille de l'astronomie : un astronome athée ne peut être qu'un insensé. Tous les êtres nous parlent de Dieu ; mais si l'œil attentif découvre ses traces dans les petits objets, dans les grands, Dieu saisit l'âme et s'en empare d'abord. En un instant elle est éclairée, ravie, remplie ; sa curiosité s'enflamme, elle veut tout connaître : les êtres se multiplient ; elle découvre dans l'univers une foule d'habitans nouveaux, et des nations d'esprits de natures différentes. O vous, étoiles, et vous, planètes, et vous qui les habitez, quel est donc le but de cet amas de merveilles ? Dis-moi, voûte superbe, qui renfermes cette famille d'astres dans tes palais d'azur ; vaste dôme, bâti sans bornes, partout infini et sublime en tout, étais-tu destiné à loger l'Éternel ? Qu'ai-je dit?... Dès que je nomme Dieu, son

idée appauvrit ta richesse, rabaisse ton élévation, comble ta profondeur, rétrécit ton immensité, l'univers ne me paraît plus qu'un point, et je ne vois qu'un pygmée dans la taille gigantesque de la nature.

Mais si, oubliant Dieu, je reviens à l'homme, et que je le compare à toi, ô nature, avec quelle rapidité tu reprends tes droits et reparais dans ta grandeur devant ma pensée! En un instant je vois ton cercle s'étendre, tous les points de sa circonférence s'éloigner du centre et s'alonger en fuyant par des lignes infinies; je reste isolé dans un désert immense, dans un vide spacieux où pourrait se placer un second univers.

Ainsi, quand tous les magasins de l'orage s'enflamment et crèvent à la fois, l'air frappé se creuse, l'explosion violente et soudaine ouvre un abîme dans ses vagues; les nuages reculent en ondes circulaires, et les flots de l'éther, successivement poussés les uns sur les autres, roulent et vont toucher la voûte des cieux. Quand je songe à Dieu, ces astres s'éteignent, et n'ont plus ni lumière ni grandeur. Mais quand je songe à l'homme, leur orbe s'agrandit, se rallume, et jette une splendeur

qui les fait prendre pour les dieux de l'univers.

Ah! faut-il s'étonner que ces chefs-d'œuvre surprenans de la matière, si richement vêtus de lumière et de gloire, aient usurpé les hommages des siècles grossiers qui ne s'élevaient point au-dessus des sens? Oui, les astres sont vraiment des dieux pour les sens; et quiconque les voit ne peut s'empêcher d'absoudre à demi l'erreur de l'idolâtrie. Ce fut même une vertu dans ces anciens sages, qui déployèrent tout ce qui restait à l'homme de force naturelle, pour se soulever de la terre et monter; mais leur faible vol s'arrêta sur les planètes, et ces objets brillans qu'ils ne purent passer, ils les crurent leurs dieux.

Lorenzo, si tu es curieux des beautés de l'art, vois quel art admirable, quelle géométrie sublime ont présidé à la structure des cieux. Le nombre, le poids et la mesure, tout est réglé, tout est parfait. Quand l'homme faible entreprend des édifices d'une hauteur extraordinaire, il est souvent forcé de laisser au hasard et à la destinée le soin de les achever. Ici la sagesse et le choix ont empreint partout leurs brillans caractères : l'intelligence

éclate dans tous les points de l'ouvrage. L'adresse et la force sont exactement combinées. Rien ne brille que d'un éclat qui sert, et chaque ornement a son usage. Le grand économe n'a nulle part dépensé en vain ses richesses. Tout est distribué avec une sage opulence. Que cette perspective est riche et bien ménagée! Avec quelle variété changeante elle se renouvelle et s'alonge sans fin devant l'œil qui la contemple!... Et ces voyageurs célestes, comme leur course est rapide! En comparaison de leur vitesse, la foudre se traîne sur les ailes de feu. La pensée seule peut les suivre dans leur carrière. Quelle foule d'orbes montans sans fin au-dessus d'autres orbes, de cercles enfermés et se mouvant dans d'autres cercles, de roues engrenées à l'infini dans d'autres roues! L'imagination succombe et veut douter sans cesse de ce que la raison voit. Quelle complication de spirales et de courbes repliées sur elles-mêmes et engagées l'une dans l'autre! Quel nombreux essaim de mondes dont l'immensité ne laisse à la terre qu'un point invisible! quel intervalle immense jeté entre leurs distances réciproques! Qu'est-ce donc que l'espace étonnant qui enferme toutes ces sphères

et les voit rouler ensemble dans son enceinte? C'est un gouffre sans fond où la pensée s'abîme, se perd et s'éteint.

Et ne pense pas ne voir ici qu'un vaste désordre. Ton œil n'aperçoit dans les cieux qu'un chaos brillant. Tu n'y peux démêler la trame délicate et l'ordre sévère qui règnent dans toutes les parties. Quelle richesse! quelle beauté! quelles masses et quelle force de mouvement! quelle harmonie! quelle police dans cette société compliquée de globes! quel dessein merveilleux dans le plan! quelle justesse de proportions dans les moyens! quelle grandeur dans la fin! Comme tout l'ensemble concourt au bien général! Plus fidèles que l'homme aux lois du Créateur, ces mondes innombrables suivent sans s'écarter tous les points de la route qu'il leur a tracée. Les orbites de leurs mouvemens divers se traversent sans cesse et ne s'embarrassent jamais. Des nœuds se forment et se dénouent aussitôt: ces planètes qui semblent à nos yeux s'unir et se confondre, vont bientôt se dégager sans effort. La loi qui les écarte est celle qui les ramène: un ordre constant enchaîne et mesure leurs constantes irrégularités. Mais, ô surprise,

tandis que tout part et revient, tandis que tout est en mouvement, au milieu des tours et retours de ces masses inconcevables, au milieu de l'action continuelle et simultanée des roues immenses de cette machine agitée, quel vaste silence dans l'univers! Quel repos profond! c'est le calme d'un désert! Pas le moindre murmure! pas le moindre souffle! Tout ce peuple de globes marche en foule dans un silence respectueux sous l'œil du Créateur : il leur défendit de se reposer jamais, il leur ordonna de respecter le repos de l'homme, et de glisser sans bruit au-dessus de sa tête, en ne laissant tomber qu'une clarté douce sur ses yeux fermés par le sommeil.

Oh! laissez-moi voir... Laissez-moi promener mes pensées..... Mais ma vue ne peut trouver de terme et ma pensée s'égare dans un désert. Au milieu de son vol, mon imagination succombe. Elle veut encore se ranimer. Elle ne peut ni résister à l'attrait qui l'entraîne, ni atteindre au terme qui la fuit, tant le plaisir qu'elle éprouve est grand, tant le plan qu'elle parcourt est vaste! Ah, c'est ici que les anges et les hommes se rencontrent; qu'ils ressentent les mêmes transports, et que l'habitant

de la terre s'élève et se mêle aux citoyens des cieux ! A quelle distance prodigieuse sont placés quelques-uns de ces soleils de la nuit! Le savant doute si depuis que le monde est né, leurs rayons ont pu encore parvenir à cette terre lointaine, malgré l'incomparable rapidité du vol de la lumière..... Oh! laissez-moi rouler encore avec respect mon œil étonné. Jamais, non jamais, je ne serai rassasié de voir et d'admirer dans cet océan de merveilles, si étendu, si profond, dont les dimensions immensurables vont se perdre loin de mes yeux ; dans ce champ de feux où Dieu seul peut nombrer les astres qu'il y a pressés. Ambition, vante maintenant l'étendue de tes conquêtes sur cet atôme où nous sommes cachés !

Quel étonnement nouveau vient me saisir! Où sont les colonnes qui soutiennent les cieux? Où est le pivot qui porte sans fléchir le fardeau de l'univers? Quelle force étrange, quel art mystérieux fait flotter sur les ondes de l'air ces masses énormes? La main de l'Éternel les tient-elle suspendues à des chaînes d'or? C'est la volonté de Dieu qui les fixe toutes dans leur centre, et leur donne sur l'air mobile une base résistante, inflexible comme le diamant.

Il peut de même amollir le diamant et en faire un fluide léger qui cède comme l'air. C'est le Dieu qui du néant fait tout, et qui, quand il le veut, défait un univers et le rend au néant. Que son existence est lisible pour l'homme dans ce volume d'azur! Le Tout-Puissant a tracé son nom dans les cieux en lettres de feu.

Ces brillans caractères, aussi anciens que le temps, sont authentiques et durables. La main profane de l'homme ne peut y atteindre pour les altérer. Au lieu de transformer ces astres en représentations monstrueuses, et d'y transporter les chimères de notre imagination, lisons plutôt les grandes vérités qu'ils offrent à nos regards. Ce vaste spectacle, qu'est-il autre chose que le système complet de l'existence d'un Dieu que la nature étale et développe à l'œil attentif qui l'étudie dans le silence de la nuit?

L'homme demande encore des miracles! Qu'en a-t-il besoin pour apercevoir au-dessus de la nature l'Être qui l'a créée, qui règle son cours, et qui en est le terme suprême? Où est l'homme qui peut au travers des voiles de la nuit contempler la face de l'univers, sans sentir le besoin de se demander : « quel est

« donc le bras invisible et puissant qui imprima « le mouvement à tous ces mondes, et arrangea « les ressorts compliqués de cette vaste ma- « chine? Quelle main arrondit ces globes énor- « mes, les lança brûlans, au travers des pro- « fondeurs de l'espace, en aussi grand nombre « que les perles brillantes de la rosée du matin, « ou que les étincelles qui jaillissent du sein des « cités fumantes, lorsque l'incendie les dé- « vore? » L'antique nuit vit en un instant la lumière envahir et peupler ses déserts, mettre son sein tout en feu, pénétrer ses voiles épais et les émailler d'étoiles. Quel est le chef qui mène à sa suite cette armée d'astres obéissans, enrôle leurs noms, marque leurs postes, règle leurs marches, et fixe leurs retours à des périodes invariables? N'est-ce pas celui dont la voix, tonnant dans le sombre empire du chaos, les fit lever au premier signal et sortir du néant où ils dormaient dans les ténèbres, les couvrit d'or et de lumière, les disciplina, les arma de feux, et les rangea par ordre dans les plaines de l'éther? Diras-tu : c'est la nature qui gouverne tout? Qu'est-ce que le cours de la nature, si ce n'est l'art d'un Dieu? La nature peut-elle se réformer et se changer elle-même?

Des miracles? Homme aveugle, le plus grand de tous est sous tes yeux. Le cours de la nature proclame un Dieu, et le démontre à la raison la plus bornée. Tout autre miracle n'est qu'une alarme que le Tout-Puissant envoie aux mortels endormis, pour les réveiller de leur assoupissement, et se montrer à eux par une preuve nouvelle, mais qui n'est pas plus convaincante : c'est une sorte de reproche qui accuse l'homme au moment qu'il le satisfait. Répondez, incrédules. La main qui assujétit la nature dans le cercle de ses lois invariables, est-elle moins puissante que la main qui, en s'opposant, l'en écarte et trouble son cours? Depuis les berceaux enchantés où fut placé le premier homme, jusqu'à nos malheureux jours, suis la chaîne des miracles que Dieu a opérés; tu n'en trouveras point de plus étonnant que ces merveilles que chaque jour renouvelle sous nos yeux. Nous les appelons ordinaires; elles ne le sont que pour celui qui ne sait pas les voir et les juger, que pour l'homme dont l'œil stupide, comme celui de la brute, n'aperçoit dans les cieux que de vaines étincelles.

Est-il vrai qu'il est des hommes faibles qui ne peuvent s'élever jusqu'à Dieu, qui osent

prononcer que c'est une folie de croire ce qu'on ne peut concevoir, et pour qui l'invisible et le néant n'ont point de différences? Quel fut donc le but de l'éternel géomètre, lorsqu'après avoir étendu à l'infini les lignes de son plan, semé les êtres sans mesure, et répandu l'étonnement sur tout l'ensemble, il laissa tomber de sa main dans les profondeurs de l'univers cet insecte pensant, l'homme, pour y voir en rampant cette scène de merveilles, et vivre dans la surprise? Pourquoi, dès que notre œil embrasse la voûte des cieux, et tous ces globes sans nombre qui les enflamment, et les rendent animés et vivans, restons-nous confondus et comme écrasés sous l'idée de la toute-puissance de leur auteur? N'est-ce pas pour apprendre à l'homme présomptueux à ne pas nier dans Dieu ce qu'il n'y peut comprendre? Dieu serait-il moins une merveille que les merveilles écloses de ses mains? L'ouvrier serait-il moins un mystère que son ouvrage? Prétendons-nous que les choses les plus élevées soient les plus familières, et que notre raison trouve sur l'être incréé plus de prise que sur ses créatures? Pour le comprendre, il faudrait qu'il cessât d'être Dieu, ou nous d'être

hommes. Dieu seul peut se concevoir. Quelle distance infinie entre l'homme et Dieu! Non, dans un tel sujet, rien n'est vrai que ce qui étonne, rien ne satisfait la raison que ce qui la confond. Aurais-tu jamais pu croire sur la foi d'un simple récit l'existence de ces astres? Tes yeux te disent que ces merveilles ne sont pas une fable. Ces traits de grandeur et de majesté, dont la nature est marquée, sont une sorte de serment que le Tout-Puissant fait à la raison de l'homme : c'est par l'univers qu'il lui jure son existence. Si tu ôtes Dieu de la nature, il n'y reste plus rien de grand : l'homme tombe au fond d'un abîme d'où il ne voit plus rien.

L'incrédule s'y précipite volontairement, et se plaît à ramper dans la bassesse. Malheureux, fais un effort, lève les yeux, et désespère-toi, en voyant l'espace étroit où tu es resserré. Vois comme la nature t'assiége de toutes parts pour dompter ton orgueilleux scepticisme. Emprisonné par ces mondes innombrables, tout couvert de la lumière de l'évidence, vois comme tu es entouré de chaînes brillantes qui te lient à un Dieu. Tu ne peux lui échapper. Heureux esclave, par quel art impie veux-tu tenter de te dégager, en blasphémant, des

mains de ton bienfaiteur ? Peux-tu lutter contre son bras invincible qui t'emporte vers le bonheur ? Peux-tu résister à cette foule de merveilles qui te poussent et t'entraînent vers lui ? Tous ces globes qui environnent la terre et t'enferment dans son enceinte, te pressent d'avouer un Dieu. Rends-toi à lui. Oses-tu bien douter encore et démentir seul ce concours de témoins assemblés dans les cieux, qui te confondent et déposent tous en faveur de leur auteur ?

L'homme a été envoyé dans l'univers pour voir. Son âme reçoit par ses yeux les connaissances nécessaires à sa paix. Elles s'offrent d'elles-mêmes et se donnent à lui sans le secours d'une longue étude. Pour les obtenir, la nature ne l'oblige point à s'égarer dans les régions perdues de la métaphysique, à se tourmenter sur les champs épineux de la logique, à voyager avec fatigue dans le cercle énorme de l'histoire. La tâche qu'elle lui prescrit est facile. Elle lui donne une attitude droite qui l'élève vers les cieux, et porte naturellement sur eux ses regards et ses pensées ; et elle lui dit : « lis ici tes devoirs. »

Comme mon âme s'épanouit aux rayons de

ces astres, comme elle se pénètre de leurs influences morales, et se remplit des vérités qui en descendent! Je crois voir dans ces mondes autant de députés qui viennent nous annoncer que leur souverain réside au-dessus d'eux dans le sanctuaire inaccessible de sa gloire. L'habitant présomptueux de la terre refusera-t-il un moment d'audience à cette magnifique ambassade qui s'est abaissée jusqu'à la portée des regards de l'homme, pour lui parler du monarque qui l'envoie, et lui donner sur ses vrais intérêts d'importantes leçons? Lorenzo, éveille ta pensée : qu'elle prenne les ailes de l'éclair, et qu'elle vole dans un clin d'œil de l'orient à l'occident, et d'un pôle à l'autre pôle : hé bien, peux-tu contempler l'univers, sans demeurer confondu ou convaincu? Renonce à la raison, ou prosterne-toi pour adorer un Dieu.

Fatigué du spectacle des cieux, ou trop stupide pour y lire, veux-tu une preuve plus simple de son existence? Elle sert de base à toutes les autres. Mais elle ne peut faire impression que sur une oreille attentive. Pour saisir dans ton esprit cette chaîne invincible, retire-toi du tumulte du monde où les idées interrompues ne

peuvent se suivre et s'enchaîner. Ferme sur lui les portes de ton âme; rappelle à toi toutes tes pensées; réprime ton imagination volage; tire un rideau sur tes sens : fais cesser les clameurs de tes passions. Que ta raison veille et règne seule; alors, dans un calme profond, dans le silence de la nature et de la nuit, interroge-toi comme je me suis interrogé, et tes doutes vont s'évanouir pour jamais.

Qui suis-je, et d'où suis-je tiré? Je l'ignore : tout ce que je sais, c'est que j'existe. Il doit donc exister un Être éternel : car s'il y eût eu un seul instant où rien n'existât, jamais il n'y eût eu d'êtres. S'il est quelque chose d'éternel, est-ce l'espèce humaine? La chaîne de nos ancêtres serait donc infinie. Comment le concevoir, quand on voit chacun de ses anneaux si fragile et passer si vite? Chaque partie peut-elle être dépendante, et le tout demeurer indépendant? Supposons-le : de nouvelles difficultés s'élèvent. Je me trouve ici au milieu d'une mer sans bornes, et je ne découvre aucun rivage où je puisse aborder. D'où viennent la terre et ces globes lumineux? Sont-ils éternels aussi? Supposons encore l'éternité de la matière. Ces globes n'ont-ils point un autre

père ? Leurs mouvemens et leurs formes annoncent des desseins et des vues sublimes. Des vues supposent un art et de l'intelligence. Cet art ne vient pas d'eux. Viendrait-il de l'homme ? Mais l'homme peut-il être l'auteur d'un ouvrage dont il a peine encore à concevoir l'idée en le voyant fini ? Cependant jusqu'ici, nous n'avons rien supposé de plus grand que l'homme. Qui a donc imprimé le mouvement à ces masses d'énorme pesanteur ? Qui a donné au bloc informe de la lourde matière le pouvoir de s'ébranler, de se déplacer du repos, et de se partager sous mille formes variées ? Qui lui a donné des ailes pour voler dans l'espace? Le mouvement est-il de son essence? Alors chaque atome en serait nécessairement doué, et pourrait en s'agitant former un univers de sa poussière. Mais si le mouvement est un état étranger à la matière, et qu'elle ne peut se donner elle-même, comment ces globes ailés, ces corps éclatans, dont les formes sont si belles, ont-ils pu sortir de son bloc immobile ? La matière unit-elle à la faculté de se mouvoir la pensée, le jugement et le génie? Est-elle savante dans la géométrie? A-t-elle réglé ces proportions et formé

ces lois dont la simple conjecture a rendu Newton immortel? S'il est ainsi, comme les sages atomes rient de l'homme qui se croit plus intelligent que l'argile! Mais s'il a fallu, pour former et pour conduire ces globes, un art et une sagesse bien supérieurs à l'industrie de l'homme, et que ces facultés ne puissent résider dans chaque masse de matière, un Dieu règne donc sur l'univers. Maintenant, que ce Dieu soit un esprit, invisible, éternel, et tout le problème est résolu. Mais cette hypothèse ne me replonge-t-elle point dans des nuages plus épais que ceux dont je sors? Comment supposer ce qu'on ne peut concevoir, un être qui n'ait jamais commencé, et qui ne doive jamais finir? Incrédule, réjouis-toi, te voilà libre : il n'y a point de Dieu..... Mais pourquoi? Cette difficulté attaque-t-elle plus l'existence d'un Dieu, que la chaîne infinie des hommes, système sujet à mille autres difficultés à jamais insolubles? Choisissons donc l'hypothèse où il n'en reste qu'une seule, tandis que toutes les autres disparaissent, et que la raison voit toute l'étendue de son horizon sans nuages. C'est le choix que le bon sens prescrit : il nous dit de nous déterminer

pour le côté où un seul grain de plus fait pencher la balance. Et de quel poids immense un système l'emporte ici sur l'autre! La raison peut-elle te crier d'une voix plus forte: « Crois « un Dieu? » Que d'absurdités il faut dévorer pour préférer toute autre hypothèse! C'est aller à l'incrédulité par tous les excès de la crédulité la plus stupide. Que la route qui te mène à ta ruine est pénible et fatigante!

Qu'on me donne l'athée le plus subtil, le plus décidé, et je le défie, avec toute son impudence, avec toutes les ressources de la science humaine, de jamais passer le doute. Il peut avoir le désir et l'intérêt de ne pas croire un Dieu; mais il ne sera jamais convaincu de la vérité de son système. Il n'est pas étrange que l'existence d'un Dieu nous laisse des mystères que nous ne pouvons concevoir. Nos organes matériels n'ont point de prise sur un esprit. Mais l'homme le voit dans ses ouvrages, autant que l'homme peut voir Dieu. Sa toute-puissance éclate de toutes parts, dans l'homme, dans la terre et dans les merveilles du firmament: de tous les points de l'univers, elle lance des traits de lumière qui foudroyent l'incrédulité. Ces astres et tous ces dieux de la

matière, qui arrêtèrent si long-temps à leur surface insensible le culte des mortels, domptent la raison rebelle, et soumettent l'âme entière à Dieu.

Dieu n'est point dans les cieux un souverain solitaire. Je découvre la cour nombreuse qui l'environne. Je vois une foule d'esprits rangés par ordre autour de son trône. Leurs fonctions sont variées comme leurs espèces. La pourpre et l'azur, la perle et l'or éclatent dans leurs vêtemens divers, et nuancent les couleurs immortelles de leur parure. Les ailes étendues, attentifs au premier signal de leur maître, l'instant n'a pas fui qu'ils ont déjà traversé l'univers. L'homme ne pourrait nombrer leur multitude. Dans chaque sphère préside un ange qui la conduit, entretient et ranime ses feux, ou qui remplit quelque autre tâche ignorée des mortels. L'appareil extérieur de ces globes annonce de grands desseins qui nous sont cachés. Ce sont peut-être autant de trônes éclatans où les ministres de l'Éternel sont majestueusement assis, et d'où ils exécutent sur l'univers les ordres de son amour ou de sa vengeance. Car, qui pourra croire que Dieu ait été si prodigue d'êtres matériels, et qu'il

n'ait créé qu'avec épargne les esprits, ces nobles enfans de sa puissance, ces images plus parfaites de sa divinité, et pour qui les êtres insensibles semblent avoir été formés? C'est ainsi que les cieux nous révèlent l'existence d'une infinité d'êtres, aussi supérieurs à l'homme par l'excellence de leur nature, que ces globes le sont à la terre par leur grandeur. Tous ces esprits forment comme une nuée de témoins suspendue sur nos têtes. L'homme fait toutes ses actions au pied d'un vaste amphithéâtre, où se presse une assemblée nombreuse de spectateurs qui le regardent agir. Peut-être que sur chaque rayon de lumière qui frappe nos yeux, des milliers d'anges descendent et viennent invisibles se mêler parmi les mortels. Cette pensée du moins imprime le respect, et peut étouffer le crime dans la volonté de l'homme qui croit son cœur éclairé de tous côtés.

VINGTIÈME NUIT.

Les Cieux.

Pluralité des mondes.

Que Dieu est grand! qu'il est puissant, l'être qui lance la lumière au travers des masses opaques de tous ces globes, qui a tissu l'ensemble brillant de la nature, et suspendu l'univers, comme un riche diamant, à la base de son trône! Quelle étendue immense! Laisse tomber un poids de la hauteur d'une étoile fixe : combien de siècles s'écouleront avant qu'il arrive à la terre! Où commence donc, où finit ce vaste édifice? Où s'élèvent les derniers murs qui, dominant sur l'abîme du néant, enferment dans leur enceinte le séjour des êtres? A quel point de l'espace le Créateur s'est-il arrêté, a-t-il terminé les lignes de son plan, et déposé sa balance? Quel est le lieu extérieur à la création, où, cessant de peser les mondes et de mesurer l'infini, il planta la

colonne majestueuse qui en était le terme, et dit aux esprits de sa cour : « Je m'arrête et « je pose ici la borne de mon ouvrage. Ma « tâche est finie, et la création consommée. « Esprits qui connaissez, êtres qui respirez, « êtres insensibles que j'ai mis en mouvement « ou fixés dans le repos, applaudissez tous à « votre auteur. »

O nuit, dont la clarté pure et tempérée ne répand qu'un éclat adouci sur le tableau du monde, toi qui de ta clef d'argent nous ouvres les trésors de notre hémisphère, qui crées sous nos yeux un nouvel univers, et étales à nos regards ces mondes innombrables cachés pendant le jour derrière l'étoile jalouse du midi, ne peux-tu me laisser voir dans l'enfoncement le monarque puissant qui a déployé devant son trône ces pompeuses merveilles? Mon œil errant le cherche dans tes profondeurs. O puissé-je voir un rayon du dieu magnifique que mon âme adore! Dis-moi, déesse favorable, où réside sa cour, où brille son trône de feu? Tu le sais, tu es près de lui. Tu étends ton obscur rideau devant son dais éblouissant. Quelqu'une des étoiles de sa suite, dont le vol est si rapide, et l'orbite si vaste,

ne le rencontre-t-elle point dans sa route? Vous, Pléïades; et vous, étoiles attelées au char enflammé du pôle; et toi, brillant Orion, dont l'œil est encore plus vif; astres favorables, qui guidez l'homme égaré sur l'immensité des mers, et le ramenez du sein de la tempête dans le port, enseignez-moi de quel côté je dois diriger ma course, pour découvrir où habite mon auteur. Mais je veille en vain toutes les nuits, en vain je les sollicite, pour leur arracher le secret de leur maître; elles ne le trahissent jamais.

L'univers que je vois est-il son seul ouvrage? Ou bien a-t-il, loin de mes yeux, fécondé d'un souffle le sein de l'espace? A-t-il encore tiré du chaos une infinité d'autres mondes? Et s'est-il placé au milieu de ces systèmes divers comme un soleil central qui les pénètre tous de ses rayons, les voit flotter autour de lui comme des atomes dans les torrens de sa lumière, et retomber dans la nuit du chaos, s'il en arrête les jets brillans?

Le désir de toucher au dernier terme des êtres s'éveille dans mon âme. Je veux m'élever de sphère en sphère, et parcourir l'échelle radieuse que la nuit me présente. Elle s'abaisse

jusqu'à l'homme, c'est pour qu'il monte : je ne balance plus; je me livre à la pensée. Enlevé sur son aile de feu, je m'élance de la terre comme de ma barrière. Comme je vois déjà son globe s'éloigner et décroître à mes yeux! Avec quelle vitesse je me sens monter! J'ai passé l'astre de la nuit. Je touche au rideau d'azur des cieux. Je l'ai passé : j'ai pénétré dans les espaces reculés. C'est ici qu'atteint l'œil savant de l'astronome; c'est ici que se borne sa vue alongée par son tube merveilleux. A chaque planète que je trouve sur ma route, je m'arrête, je l'interroge sur celui qui fait briller et rouler son orbe. Du vaste anneau de Saturne, où des milliers de terres comme la nôtre seraient perdus, je m'élève et suis avec audace le vol hardi de la comète. J'arrive avec elle au milieu de ces soleils souverains qui brillent d'une lumière indépendante, âmes des mondes, par lesquelles tout vit et respire. Que vois-je ici? Un espace sans bornes semé de sources enflammées. Des globes plus vastes que les nôtres, roulant dans des cercles plus élevés. Avançons plus loin : ma course n'est que commencée. Ce n'est sans doute ici que le portique du palais de l'Eternel... Quelle est

mon erreur! L'Éternel est bien au-dessus. Je rampe encore. Plus j'avance vers lui, plus il recule de moi. Où donc doit habiter l'étonnant architecte qui a bâti si magnifiquement pour loger un insecte, l'homme?

Arrêtons-nous donc ici, et respirons un moment. Où suis-je? Où est la terre? Soleil, où es-tu? Que le cercle où tu voyages est étroit! Je suis ici debout sur le sommet de la nature. Mes regards dominent son enceinte. Que de milliers de cieux et de mondes je vois rouler sous mes pieds, comme des grains brillans! Arrivé si loin et dans des régions si nouvelles pour moi, puis-je n'être pas curieux d'apprendre quels sont les habitans de ces climats si différens de la terre, où jamais mortel n'aborda vivant?

O vous, placés loin de ma chétive demeure, à une distance que les rayons les plus solides de mon soleil ne pourraient traverser en un siècle, j'erre loin de ma patrie. Je cherche des merveilles nouvelles à l'admiration de l'homme. Quel est le nom de cette contrée du domaine immense du maître à qui tout obéit? Voisins du séjour de la félicité, êtes-vous des mortels ou des dieux? Etes-vous une colonie

venue des cieux? Quelle que soit votre nature, vous devez vivre une autre vie, parler un autre langage, avoir bien d'autres idées que l'homme... Quelle variété dans les ouvrages de notre Créateur!... Mais dites-moi de quelle nature sont vos pensées. La raison est-elle ici sur un trône? Règne-t-elle en souveraine sur les sens? Se révoltent-ils contre elle? Quand son flambeau s'éteint, en avez-vous un second dont la lumière vous guide? Vos heureux royaumes jouissent-ils encore de leur âge d'or? Vos premiers ancêtres ont-ils conservé leur innocence? La vertu vous est-elle facile et naturelle? Est-ce ici votre dernier séjour? Si vous en changez, êtes-vous transférés vivans, ou vous faut-il mourir? De quelle espèce est votre mort? Connaissez-vous la douleur et la maladie? Connaissez-vous la guerre horrible?

A l'heure où je vous parle, la guerre fatale déchire l'Europe gémissante : nous appelons ainsi un petit coin de l'univers où s'agitent des rois insensés. Dans le monde où je suis né, l'on n'attend pas que la mort vienne à la suite des ans. L'intempérance hâte l'ouvrage de la vieillesse. La mort a trouvé qu'elle était trop lente à nous détruire. Elle a déposé son car-

quois, suspendu sa faux, et chargé les rois d'entretenir à sa place une boucherie continuelle de l'espèce humaine. Leur ambition la sert mieux que son glaive. Croiriez-vous qu'on en a vu qui faisaient égorger leur troupeau après l'avoir dépouillé, et qui buvaient le sang de plusieurs milliers de sujets dans un repas? Ah, pourquoi la science est-elle venue nous éclairer sur la source de nos maux? Que ne pouvons-nous en accuser encore les malignes influences des étoiles! Il vaudrait bien mieux qu'une fatalité inévitable versât les malheurs sur l'espèce humaine. Du moins les rois seraient innocens du meurtre des nations. Rois ennemis de ma patrie, écoutez le conseil d'un ennemi généreux. Voulez-vous être grands, voulez-vous devenir les dieux du genre humain, et que vos noms roulent immortels et brillans le long des générations, comme ces astres roulent dans le cercle des siècles? Renoncez à vous disputer des points sur un atome; et que les fers que vous préparez aux nations étrangères chargent plutôt le ministre inhumain qui vous conseille la guerre.

Et vous, habitans de ces mondes éloignés, répondez-moi, ceux qui vous envoient mourir

sont-ils aussi sur des trônes? Chez vous, la fureur de détruire fait-elle des dieux? Est-il parmi vous des conquérans qui trouvent la gloire en répandant votre sang? Mais peut-être êtes-vous exempts de la mort et de la douleur. Peut-être qu'un éther pur et délié compose votre être privilégié. Affranchis de la pesanteur et de la corruption, vous vous élevez sans doute, vous planez à votre gré dans l'espace. Que votre sort est différent du sort de l'homme! Esclaves malheureux d'un limon vil et grossier qui tue l'âme, nous sommes un tout formé de deux parties qui ne peuvent se concilier, et qui se font une guerre éternelle. Mais vous n'avez aucune idée de l'homme ni de la terre. C'est le nom d'un hôpital où sont les fous de l'univers. La raison même y est insensée, et souvent y joue le rôle de la folie. Que ce récit doit vous paraître étrange? N'avez-vous jamais rien ouï de l'existence du genre humain? Le char enflammé d'Enoch ou d'Élisée n'a-t-il point passé près de ces lieux? L'ange de ténèbres, lorsqu'il tombait des cieux, n'a-t-il point souillé la pureté de votre éther, n'a-t-il point éclipsé quelques instans votre globe par le passage de son ombre immense?

Si je me trompe en multipliant les univers, mon erreur est sublime. Elle est appuyée sur une vérité, elle a pour base l'idée de la grandeur de Dieu. Et qui me démontrera que c'est une erreur? Qui osera assigner des bornes à la toute-puissance? L'homme peut-il imaginer au-delà de ce que Dieu peut faire? Un monde ne lui coûte pas plus à créer qu'un atôme. Qu'il dise : « qu'ils soient, » et des milliers de mondes vont naître. Froid censeur, ne condamne point mon enthousiasme. Laisse-moi ces idées qui m'agrandissent et m'enflamment. Mon imagination ne peut plonger sans un sentiment d'horreur dans l'empire muet et désert du néant : elle aime à le resserrer en reculant les bornes de l'Être; elle croit ajouter à la gloire du Créateur.

L'expérience vient elle-même appuyer ma conjecture. Les verres de l'optique ont révélé à nos yeux étonnés l'existence d'êtres infiniment petits, que nous n'aurions jamais soupçonnés; et l'imagination ne peut suivre la raison qui les voit et les démontre. Les deux termes de la création se répondent et sont en équilibre l'un avec l'autre : la pensée ne doit pas craindre de trop descendre vers l'ex-

trême petitesse, ni de trop s'élever vers l'extrême grandeur. L'erreur sera toujours dans le défaut et jamais dans l'excès. Quel effet peut paraître trop grand, quand on songe à la cause? Etonnant architecte! Mon âme peut s'abaisser où s'élever à son gré dans l'immensité de ton idée, sans jamais pouvoir quitter le centre. Je suis, est ton nom. Toute l'existence t'appartient. La création n'est encore qu'un néant: ce n'est qu'un voile flottant devant toi, comme l'atmosphère légère devant l'astre.

Mon imagination s'embrase en s'agitant dans l'immensité de la toute-puissance. Cet univers ne serait-il point, dans la mappemonde générale de la nature, ce qu'est l'Angleterre à notre globe, un point brillant, mais invisible et presque perdu dans le vaste de l'être, une île que des espaces inconcevables et déserts séparent d'autres continens plus étendus, dont les habitans, placés plus près des rayons de la divinité, ont reçu des âmes privilégiées, qu'un climat plus heureux féconde et perfectionne en un instant, sans que leur vertu ait besoin d'attendre, comme celle de l'homme, l'automne tardive de l'âge? Quoi, tous les êtres que j'interroge gardent le silence! Oh, ne s'éle-

vera-t-il point, de quelque endroit de la nature, une voix qui réponde à mes questions? Mais quel être peut me répondre, quand ma pensée ne trouve pas assez d'un univers.

Mais pourquoi me perdre dans ces abîmes? Reviens, imagination présomptueuse; avoue les bornes imposées à l'homme, et n'accuse pas le Créateur de l'avoir trop resserré. Ne découvrons-nous pas un tout parfait dans ce que notre vue embrasse? Ne nous suffit-il pas de jouir des vastes domaines du soleil? Que la gloire qui le couronne est éclatante! Dans quelle vaste circonférence ce monarque des airs lance de son trône enflammé la profusion de ses rayons, aussi vite, aussi loin que la pensée peut voler, et nourrit ses planètes obéissantes de ses feux éternels! Que cette ville du soleil est bien au-dessus de celle que bâtit le superbe tyran du Nil: et la main qui l'éleva est aussi la seule qui peut la détruire! Pourquoi l'homme veut-il s'égarer au-delà du cercle que cet astre remplit de sa splendeur? C'est assez pour cet être faible d'avoir une merveille à admirer, un infini à parcourir, un firmament à étudier.

Savans de la terre, observateurs de la na-

ture, génies supérieurs, qui volez sur les traces de Newton, avez-vous découvert celui qui voit le faîte de la création abaissé dans la profondeur d'un abîme? Avez-vous trouvé l'orbe du grand Être, du soleil universel qui attire à lui tous les êtres; avez-vous reconnu les satellites qui l'environnent, les étoiles du matin qui assistent à son lever et forment sa cour? Vos télescopes peuvent-ils porter jusqu'à son trône? Ce n'est pas la science, c'est la religion qui me conduira jusqu'à lui. Un cœur vertueux qui adore son Dieu, est le savant qui le trouve, et n'a pas besoin d'astre ni d'ange qui le guide. L'humble amour pénètre où la raison superbe ne peut atteindre, et va frapper droit à la porte des cieux. Le sage se change en insensé, lorsqu'il veut sur la terre sonder les mystères de la nature, ou l'abîme plus profond encore de la divinité. L'homme n'est pas né pour beaucoup apprendre et beaucoup savoir; il est né pour admirer et adorer. Oui, chacun de ces astres est un temple où Dieu reçoit l'hommage qui lui est dû. J'ai vu fumer leurs autels : j'ai vu leur encens s'élever vers son trône : j'ai entendu les sphères retentir des concerts de sa louange. Il n'est rien de pro-

fane dans l'univers. La nature entière est un lieu consacré.

Ainsi que le fleuve étoilé de l'astronomie, dont les brillantes étincelles embrasent le pôle, j'ai ouvert toutes les sources de mon âme. J'ai versé sans réserve sur les cieux toutes les richesses de la poésie. Ma muse ne sait ce qu'elle doit admirer le plus, ou de ce qu'elle a imaginé, ou de ce qu'elle voyait en effet. Tournons maintenant nos regards en arrière, et revoyons d'un coup-d'œil toute la suite des objets que je viens de parcourir dans le champ de la nuit. Avec quels transports l'homme qui les rassemble tous dans sa pensée doit s'écrier, confondu et prosterné : « Quels groupes de « mondes amoncelés, de globes chargés d'ê- « tres et couverts de lumière ! quel père et « quelle famille ! »

Père universel, pardonne à un faible mortel l'image imparfaite qu'il a osé tracer de ta puissance.

VINGT-UNIÈME NUIT.

Vue morale des Cieux.

Oui, le spectacle des cieux nous détourne du crime et secourt la vertu. Si nous arrêtons sur eux un œil attentif, nous sentons je ne sais quel pouvoir secret qui enchante l'âme, la pénètre d'une force inconnue, et lui donne un secours soudain qu'elle n'a point imploré.

A la vue d'une mer vaste, d'un fleuve immense, d'une forêt épaisse et profonde, d'un désert sans bornes, d'une montagne élancée dans les airs, d'un rocher menaçant qui domine sur la plaine ou penche sur les flots; à l'aspect des sombres profondeurs de ces grottes souterraines dont la nature a construit les voûtes hardies, ou dont la main du temps creusa l'étonnant labyrinthe, de tous les objets en un mot dont les dimensions sont extraordinaires, l'âme reçoit une secousse qui l'étend, l'agrandit, et lui inspire l'audace et les sublimes pensées. Dans ces instans d'en-

thousiasme, la nature semble venir au secours de l'homme, seconder les efforts du génie et faire la moitié de l'ouvrage.

Qu'y a-t-il de grand et de vaste dans ces objets, si nous songeons aux cieux; et que sera-ce encore, si nous comparons la beauté de l'ouvrage? Art humain, que l'orgueil de l'homme appelle grand, tu cherches à t'enfler, à t'élever pour paraître quelque chose; mais qu'es-tu devant la nature? Que sont, auprès de ses ouvrages, tes colonnes d'eau élancées dans les nues, tes réservoirs où tu emprisonnes des fleuves, tes statues colossales, tes montagnes taillées en forme humaine, tes villes à cent portes dont le curieux ne peut en trois journées parcourir les merveilles, tes arcs de triomphe, tes immenses théâtres, tes jardins suspendus dans l'air? Ce ne sont que des travaux d'enfant. Cependant leur aspect nous frappe et nous élève l'âme. En entrant dans un temple superbe, elle se sent saisie de respect. Oh combien elle doit donc être étonnée à la vue des cieux! De quelle sainte horreur tu dois être pénétré, en te voyant placé par l'Éternel sous la voûte du temple immense que ses mains ont élevé! Si la seule présence

d'un homme de bien conseille la vertu; si son silence même parle d'elle; si le spectateur ému de vénération pousse en le voyant un soupir vers la sagesse; pouvons-nous voir sans émotion, sans nous sentir plus de courage pour la vertu, les cieux, ce miroir éclatant formé des mains de Dieu même, et qui nous réfléchit quelques traits de sa grandeur? Quand le désespoir s'empare de l'homme et l'accable, comment ne suffit-il pas, pour le ranimer, de lui dire : « as-tu vu les cieux? »

O chaîne étoilée d'anneaux lumineux, que l'Être bienfaisant suspend au-dessus de la terre pour attirer à lui le cœur de l'homme et l'enchaîner au pied de son trône, que de leçons tu retraces à ma raison! Je crois voir, dans chaque système des planètes, l'image d'une société bien policée où règnent la concorde et l'harmonie. Une sorte d'amitié commune semble les unir. Il se fait entre elles un échange réciproque de lumière. Elles se prêtent, elles se rendent leurs rayons. Toutes éclairent et sont éclairées; toutes attirent et sont attirées. Citoyennes du même ciel, toujours fidèles aux lois de leur patrie, aucune ne s'écarte du plan général, aucune ne pêche contre l'intérêt du

tout. Ce commerce continuel de services et de clartés n'est-il pas un tableau vivant où l'homme peut apprendre à aimer ses frères d'un amour inaltérable, à chercher avec un noble désintéressement son bien-être dans le bonheur public? Il n'est point d'être dans la nature, même parmi les plus insensibles, qui ait été créé pour lui seul, et qui ne montre à l'homme l'exemple d'une bienveillance mutuelle, le premier de nos devoirs.

Et toi, homme sauvage, toujours prêt à te venger de ton semblable, à la plus légère offense, tu dardes, comme un insecte irrité, l'aiguillon envenimé de ta colère. Sache pourtant que le cœur de l'homme était aussi bien organisé que le sont ces globes, et qu'il fut fait pour aimer. C'est ta volonté qui l'a dépravé; ce sont tes passions farouches qui dérangent l'harmonie de ses mouvemens naturels, et le livrent aux déréglemens de la discorde et de la haine. Ne suivras-tu point la douce impulsion que la nature donne à ton cœur? Elle veut sans cesse t'entraîner vers la bienveillance sociale. Barbare, au moment que tes regards et tes pensées descendent du firmament, oses-tu bien courir égorger ton frère?

Eh! pourquoi?... Pour un pouce de fange. Entends la voix de ces astres : ils te crient : « arrête, et sois bienfaisant comme nous. » C'est ainsi que leur lumière doublement utile dissipe les ténèbres qui couvrent et nos sens et notre âme.

Oh! que ne sens-tu du moins pour la vertu un enthousiasme égal à celui que la vue des cieux inspirait aux sages du paganisme! C'était à la clarté de ces astres nocturnes que méditaient, dans le silence des nuits, les Socrate, les Platon, les Sénèque. C'est au milieu de tous ces globes qu'ils ont recueilli les vérités sublimes que nous admirons dans leurs écrits immmortels.

Ne te borne pas à leur payer le tribut stérile de tes louanges; donne aussi ta croyance à leurs utiles leçons; ces maîtres du genre humain n'ont point été pensionnés pour tromper leurs disciples. Ils t'enseignent que l'homme ne se croit malheureux que parce que sa vue est bornée; que la sagesse consiste à étudier, à juger l'ensemble; que la nature bien vue peut inspirer la vertu la plus sublime, et lui donner une base solide; que Dieu et l'univers réclament partout notre attention; que l'uni-

vers nous réfléchit les traits affaiblis de la majesté du Créateur, comme l'Océan réfléchit le soleil dont l'œil ne peut fixer le disque éblouissant; qu'une âme immortelle n'aime à tracer que des plans immortels; qu'un esprit sans bornes veut un espace sans bornes; que les grands spectacles et les objets sublimes agrandissent l'âme. Telle est la doctrine que la nuit enseignait à ces sages mortels : telle est l'inépuisable source de vérités et d'inspirations que les cieux tiennent ouverte à la raison.

L'âme est faite pour voyager dans les cieux. C'est là qu'échappée de sa prison, et dégagée des liens de la terre, elle peut respirer librement, s'étendre, donner carrière à toutes ses facultés, et saisir la vraie grandeur, sans craindre d'être déçue par l'illusion. Dans ce jardin émaillé d'étoiles, elle ne se trouve point étrangère. Errante au milieu de ces merveilles, elle en est une elle-même. Leur grandeur l'avertit de la sienne. Elle devine l'art mystérieux qui arrangea ces globes dans un ordre économique; elle juge, en maître éclairé, les lois de leurs mouvemens divers. Fière et charmée d'elle-même, elle se reconnaît dans son séjour, elle s'avoue avec un juste orgueil son origine.

Au milieu de ces astres, elle s'y sent plus forte et plus vivante, et reporte dans les lieux de son exil des sentimens dignes de son illustre patrie. Cette astrologie morale est la seule véritable. C'est dans ce sens nouveau que les astres peuvent influer sur la destinée de l'homme, et contribuer à sa véritable grandeur. Elle est dans l'âme seule; et l'âme la reçoit de la contemplation des grands objets: plus ils sont sublimes et divins, plus elle prend la forme et les traits de la divinité.

Avec quelle ivresse délicieuse je me promène sans me lasser au milieu de tous ces globes! je rencontre Dieu dans chacun d'eux, et je frémis de me voir nu devant ses regards. Brillans citoyens des airs, quelles impressions lumineuses vous portez dans mon âme, quelle fécondité vous donnez à mes pensées! Que de remercîmens ne vous doit pas un cœur sensible et reconnaissant? A chaque regard que je jette sur vous, je vois éclore de nouvelles vérités. Lorenzo, ne sens-tu pas comme moi dans ta pensée une action secrète qui efface devant toi les bornes du temps? Ces sphères qui en mesurent le cours me donnent l'idée et l'espoir de l'immortalité. Cet espace sans limite que

parcourent ces globes infatigables, éveille l'idée d'une durée sans fin. Ainsi, par un nouveau bienfait de la nature, l'image de l'éternité entre par les yeux, et va se peindre sur l'âme qui la conçoit sans fatigue.

Mortels, étudiez souvent la vérité dans ces astres. Unissez-vous à eux par la pensée. Formez-vous des cœurs intrépides pour l'heure terrible où des feux plus vifs et plus effrayans sillonneront le sein d'une nuit plus profonde, lorsque ces monumens éclatans d'un Dieu, éteints et tombant de leurs sphères, céderont la place à l'éternel rideau qui couvrira les cieux.

Frappé de cette pensée, comme si je m'éveillais dans cette heure formidable, une lumière soudaine et vive comme celle de la foudre vient de m'éclairer, et je m'écrie: « O vous, « astres de mes jours et de mes années, vous « dont les pas lumineux mesurent toutes les « portions de ma durée ; vous qui roulez sans « cesse avec les heures, et devancez la marche « tardive de l'homme, enseignez-moi à compter « mes jours et à céder enfin mon cœur à la « vertu! » Il ne me reste plus de prétextes pour prolonger mes folles erreurs. Le temps n'est

plus, où les passions tendaient des piéges à ma jeunesse, où l'ardeur bouillante des sens m'y précipitait. La vieillesse en a éloigné mes pas; les années ont insensiblement aplani le chemin qui me conduit à la sagesse. Malheur à ces cheveux blancs, si la folie, survivant à mes passions, venait encore détruire le salutaire ouvrage de la vieillesse.

Astres, assistez-moi. Ou plutôt, c'est toi que j'implore, grand artisan des mondes, dont le doigt tout-puissant a monté cette vaste horloge. Avec quelle précision infinie ses roues multipliées se meuvent ensemble! Sa marche éclatante montre à l'œil la fuite irrévocable de nos jours. Ouvre mes yeux, Dieu terrible, avant que la mort vienne les fermer; aide-moi à lire la doctrine muette de tes ouvrages, à voir les objets tels qu'ils sont, plutôt que leur image altérée dans le miroir infidèle du monde. Place devant mes regards le temps et l'éternité. Qu'il est dangereux de se méprendre dans la mesure de l'une et de l'autre! cette erreur entraîne notre ruine. Fais que je pèse l'un et l'autre dans une balance exacte, qui m'apprenne la différence de leur poids. Que le temps ne me paraisse que ce qu'il est en effet,

un rapide moment; et que l'orbe immense de l'éternité, roulant dans sa grandeur devant mon âme, l'élève et l'attire vers les cieux. Oh! quand verrai-je un plus bel univers que celui que j'admire ici? Quand pourrai-je contempler sur ton sein dévoilé le modèle de la création, et ne plus m'étonner ici de sa faible copie? Quand secouerai-je cette poussière étrangère à moi? Quand mon âme ira-t-elle, dégagée de son enveloppe, et rendue à tes bras paternels, goûter un bonheur sans mélange?

VINGT-DEUXIÈME NUIT.

Hymne à l'Éternel.

Verrai-je toujours la louange ramper dans les cours, chatouiller l'oreille des grands de ses sons flatteurs, et se vendre au vice pour de l'or ? La verrai-je toujours mendier un pain déshonorant au riche sans âme, encenser un cœur bas et mort à la vertu, et répandre ses doux parfums autour d'un cadavre ?

O louange, quitte les cours, où tu dégrades ta noblesse, et renonce à l'emploi honteux de flatter les mauvais princes ; remonte vers ta source, vers ce pouvoir suprême, qui enrichit la langue du don de la parole, donna l'essor à la pensée et l'être à l'âme. Sous les yeux du Créateur, l'homme se prosterne et s'abaisse devant l'homme ; les respects et l'encens se distribuent d'argile à argile et de crime à crime ; et toi, auteur de l'homme, toi, le souverain propriétaire à qui tout appartient, tu restes privé de ses hommages !

Oh! puissé-je cesser de respirer, quand mon âme cessera de louer son auteur! Que ne puis-je, par ma reconnaissance, le venger des ingrats qui l'oublient! Où commencerai-je sa louange, pour ne la finir jamais? De quelque côté que je tourne mes yeux, la nature me crie de lui applaudir. Le jour est son sourire, et cette obscurité majestueuse, dont la riche et superbe horreur est étoilée de mondes lumineux, tombe du froncement de son sourcil. De combien de merveilles il a tissu le noir manteau de la nuit! Quelle pompe dans cet arc somptueux semé d'un pôle à l'autre de globes éclatans! Quelle fastueuse profusion pour nos yeux! Etre suprême, pour toi c'est un néant.

Grand Dieu, dont l'œil immense embrasse, dans le présent, le futur et le passé, et voit comme un instant la durée que les mortels partagent en trois portions; seul tu connais tout, et restes entièrement inconnu. Quoique invisible, tu te décèles, tu te fais sentir partout, dans tes plus petits ouvrages comme dans les plus grands. Les feuilles et les fleurs, chargées d'un monde d'êtres qu'elles nourrissent, annoncent autant ta puissance que ces

globes gigantesques et les grandes familles dont ils sont peuplés. Dès que la pensée les interroge, ils nomment tous leur père commun.

Tu es la source universelle, d'où la vie et le bonheur découlent et se distribuent dans tous les êtres. Tu as donné à l'homme le privilége de la parole; mais la parole ne peut exprimer ton nom. Dis-moi donc quel est-il? Comment dois-je appeler celui que je vois brûler dans ces soleils sans nombre? Aide mon âme à soutenir ton idée : elle succombe, accablée du poids de ta gloire.

Grand tout, composé de toutes les perfections, cause de toutes les causes, tige éternelle d'où partent tous les rameaux de la nature, premier auteur des effets et de leur chaîne infinie, qui peut dire où s'arrêtera le dernier de ses anneaux? Créateur de cette masse immensurable de matière façonnée en mille formes, dense ou rare, opaque ou lumineuse, resserrée dans un atome invisible, ou étendue sans borne : également inconcevable et mystérieux pour l'homme dans tes plus grands, comme dans tes plus petits ouvrages; artisan de tous ces globes de la nuit, au milieu des-

quels tu as jeté l'homme pour voir et pour admirer à genoux; père des esprits, ces rois momentanés de la matière, ces étincelles de ta gloire, ces nobles enfans de ta puissance, à qui tu donnas l'heureux pouvoir d'agir pour te plaire, et non pas la simple faculté d'obéir passivement à tes lois sans les connaître; cet essaim d'êtres intellectuels s'élèvent par un ordre gradué les uns au-dessus des autres jusqu'au dernier qui t'approche le plus: rayons plus ou moins brillans de ta divine lumière, destinés à animer, à pénétrer l'argile ténébreuse des corps organisés, ils ont reçu à des mesures différentes l'instinct, la raison et l'intelligence. Leur famille nombreuse remplit et peuple ce palais superbe de l'univers que tu as bâti de tes mains immortelles.

Monarque éternel, enseigne-moi donc où tu habites? En quels lieux pourrai-je trouver la demeure de mon bienfaiteur? Dois-je plonger dans les abîmes? Te demanderai-je au soleil? Ces vents rugissans me diront-ils où je dois chercher leur créateur? Est-ce lui que j'entends dans la voix du tonnerre? Assis sur les orages, ordonne-t-il aux tempêtes fougueuses de rouler son char enflammé?

Mais que dis-je? Dieu est-il si loin de moi? J'ai blasphémé. Mortels, prosternez-vous avec moi. Il est présent. J'entonne sa louange, enfermée dans son sein. L'univers n'est qu'un point du trône de l'être inneffable dont un coup-d'œil fit naître la nature. L'ombre de son bras la soutient. Qu'il suspende un moment son sourire, elle va se dissoudre. Il voit ramper au fond d'un abîme ce qui s'élève le plus; dans sa main est l'immensité.

Mais que suis-je? Les transports d'un faible mortel n'outragent-ils point sa majesté? Si l'homme a reçu le privilége d'admirer ses ouvrages, osera-t-il aussi, atome d'un monde atome, murmurer dans la poussière les louanges de l'Éternel? Où trouver des idées qui ne soient pas indignes de lui? Soit que ma pensée pénètre jusqu'au centre de la terre, soit qu'elle s'élève jusqu'à la voûte des cieux, elle ne trouve point dans la nature d'images assez nobles pour exprimer sa grandeur. Elle ne voit que ténèbres et qu'indigence dans l'éclat et dans la richesse de l'univers. Ce que tous ces astres inspirent de plus sublime est faible: l'énergie n'est que langeur, et le plus brûlant enthousiasme est encore glacé.

Grand Dieu, toi que je chante, toi qui m'inspires ma force dans ma vieillesse, l'ambition et le trésor de mon âme, toi qui as fait à l'homme le don de l'immortalité, de quel nom t'appellerai-je dans ma reconnaissance? Ah! si je n'en peux trouver d'assez auguste, souffre que je t'en donne un qui est cher à mon cœur..... Je te nommerai l'ami de l'homme.

Je vous récuse pour juges de mes vers, âmes froides et molles, qu'un sentiment fatigue, qu'un transport alarme, et qui, toujours tranquilles dans vos hommages, craindriez qu'une saillie de l'enthousiasme, qu'un élan de l'âme ne troublât votre repos. Loin de moi ces docteurs efféminés, qui prêchent la vertu de sang-froid dans une prose rampante et inanimée, et ne sortent jamais de l'état de langueur et d'indolence où leur âme est affaissée. Dans un tel sujet, est-il défendu de s'enflammer? La raison seule aura-t-elle la prérogative de toucher la harpe sacrée, et l'enthousiasme du génie est-il un crime? Le crime ici, c'est de rester calme et froid. Ici, la passion seule est raison, et le transport est sagesse. L'encens répand-il, sans brûler, ses doux parfums? Ah, pourquoi faut-il que l'hiver de la vieillesse

ait engourdi ma muse et assoupi mon génie! Que n'ai-je un cœur plus pur, et des accens plus fiers! Quand l'âme s'échauffe et s'élève sur ses ailes de feu, ah! c'est alors que les esprits célestes répondent à l'homme, et qu'ils accordent avec sa voix leurs harpes d'or.

Entends-je, ou rêvé-je que j'entends leurs accords éloignés? l'harmonie de leurs sons mélodieux traverse-t-elle l'immensité de l'espace pour venir charmer mon oreille? Oui, ces accens viennent des cieux: je les reconnais à leur douceur. De quelle ravissante volupté mon âme est enivrée! Oh! quand la mort, comme un introducteur favorable, daignera-t-elle m'admettre à leurs concerts? Quand achevera-t-elle de détruire cette argile qui me sépare de leur société? quand donnera-t-elle dans les cieux une demeure commune à des êtres de même nature? Resterai-je encore longtemps relégué dans cette terre isolée qui emprisonne l'espèce humaine? Heureux le jour qui dissipera les ténèbres où nous sommes plongés, brisera nos chaînes, et rassemblera toute la famille des esprits autour du trône et sous les yeux de leur père universel! Cette espérance fait au sage un devoir de la joie.

Homme de bien, lève ce front abattu : ta tristesse outrage ton Créateur. Vois tomber la barrière qui s'élevait entre l'homme et l'immortalité. Vois sortir des ruines hideuses du tombeau le trône éclatant où tu dois monter, et absous la mort.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME

NUITS D'YOUNG,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

PAR COLARDEAU.

Nous pensons que nos lecteurs liront avec plaisir cette traduction ou imitation en vers des deux premières nuits d'Young. L'auteur, comme il le dit lui-même, n'a pas eu la prétention d'entrer en rivalité avec Le Tourneur, dont l'ouvrage a eu un succès si général, et obtenu à si juste titre. Il ne s'est point fait un scrupule de s'enrichir des beautés et des expressions heureuses répandues dans sa traduction. Par une suite de la même liberté, il a changé l'ordre et le fond des idées, lorsque la marche du style poétique et l'harmonie des vers lui ont paru l'exiger.

PREMIÈRE NUIT

D'YOUNG.

Toi, le dieu du repos et que l'ombre environne,
Sommeil, viens m'assoupir!... Hélas! il m'abandonne!
Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux.
Empressé sous le dais d'un lit voluptueux,
De tout être plaintif il évite la couche :
L'infortuné l'appelle, et son cri l'effarouche :
L'infortuné qui dort, dort sans tranquillité.
Après quelques momens d'un repos agité,
Je me réveille... Heureux celui dont la paupière
Ne se rouvre jamais aux feux de la lumière!
Trop heureux le mortel qui ne s'éveille plus!
Si l'on rêve au tombeau, ces vœux sont superflus.
Je sommeillais... un son et de vaines images
Ont fatigué mes sens battus de mille orages :
Désespéré, traîné de malheurs en malheurs,
Des plus cruels tourmens j'éprouvais les horreurs.
Eh! quoi? souffrir encor des maux imaginaires!
Un souffle a dissipé ces trompeuses chimères;
Mais, après les erreurs d'un pénible sommeil,
L'affreuse vérité m'attendait au réveil.
Quel réveil! qu'ai-je vu? J'ai vu trois mausolées,
Où des plus chers objets les ombres désolées

A mes yeux attendris demandent tour-à-tour
Les pleurs de l'amitié, les larmes de l'amour.
  Le jour ne suffit point aux peines que j'endure,
Et la nuit... oui la nuit, même la plus obscure,
Alors que tout s'éteint dans sa noire épaisseur,
Est moins triste que moi, moins sombre que mon cœur.
Ce fantôme voilé que le silence mène,
Assis, en ce moment, sur son trône d'ébène,
Du plus épais nuage enveloppe les airs;
Et son sceptre de plomb pèse sur l'univers.
Quelle ombre impénétrable et quel calme immobile!
La nature se tait dans sa marche tranquille:
L'oreille écoute en vain, l'œil ne voit plus, tout dort:
Tout semble anéanti, rien n'est mû, tout est mort.
De ce vaste repos combien l'âme est frappée!
O des mondes détruits image anticipée!
Triste et dernier soleil!... jour affreux, hâte-toi!
Viens tirer le rideau.... tout est fini pour moi!
  Couple majestueux, obscurité, silence,
Vous, nés avant les temps et dans le vide immense,
Vous dont la paix, charmant le mortel abattu,
Adoucit la pensée et soutient la vertu;
Venez, raffermissez ma raison qui succombe:
Je vous remercîrai dans la nuit de la tombe.
La tombe est votre empire; et c'est dans le cercueil
Que l'homme, déposant son faste et son orgueil,
Humilié, soumis au bout de sa carrière,
Acquitte le tribut que vous doit sa poussière.
  Vaines divinités, serez-vous mon appui?
Non; j'invoque mon Dieu! qu'êtes-vous devant lui?

Devant lui, dont la voix et puissante et féconde
Pénétra du chaos l'immensité profonde;
Qui, du creux de l'abîme élevant l'univers,
En globes enflammés le lança dans les airs;
Qui de l'antique nuit éclaircissant les voiles,
Sema sur leur azur l'or brillant des étoiles;
Qui du soleil, enfin, allumant le flambeau,
S'annonça pour monarque à ce monde nouveau ?
Être suprême! instruis mon âme qui s'égare.
Voici l'heure paisible, où les yeux de l'avare
Veillent, appesantis sur de vains monceaux d'or;
Les miens s'ouvrent sur toi, sur toi, mon seul trésor :
Ce n'est que dans ton sein que je cherche un asile.
Le silence est moins calme et la nuit moins tranquille :
La nuit couvre, à la fois, et mon âme et mes sens.
De tes rayons divins que les feux renaissans
Percent le noir tissu de ces voiles funèbres :
Fais luire ta sagesse au milieu des ténèbres.
Je voudrais, rejetant le poids de mes chagrins,
M'arracher à moi-même, à mes affreux destins,
Dans la nuit de la mort enfoncer mes pensées.
Les scènes de la vie, à mes yeux retracées,
Sur mes propres malheurs calmeront mes esprits.
D'utiles vérités viens remplir mes écrits :
Sois mon guide, conduis mes pas vers la sagesse :
De ses liens sacrés enchaîne ma faiblesse :
Loin du mal, vers le bien, pousse ma volonté.
Grand Dieu! tu m'as puni! tous tes coups ont porté :
J'ai bu le vase affreux, versé dans ta colère;
Son fiel est dévorant, mais qu'il soit salutaire!

L'heure sonne! on la compte, elle n'est déjà plus :
L'airain n'annonce, hélas! que des momens perdus :
Son redoutable son m'épouvante, m'éveille;
Et c'est la voix du temps qui frappe mon oreille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal :
C'est elle... Où retrouver tant d'heures écoulées?
Vers leur source lointaine elles sont refoulées :
Le seul effroi me reste et l'espoir est banni.
Il faut mourir, finir... quand je n'ai rien fini.
Où vais-je? et quelle scène à mes yeux se déploie?
Des bords du lit funèbre, où palpite sa proie,
Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,
L'impitoyable mort me montre le tombeau.
Éternité profonde, océan sans rivage!
De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.
Sur le fleuve du temps, quoi! c'est là que je cours?
L'éternité pour l'homme?.. Il vit si peu de jours!

Autant que son auteur l'homme est inconcevable :
De deux êtres divers mélange invraisemblable,
Son bizarre destin flotte indéterminé;
Vil et grand, pauvre et riche, infini, mais borné,
Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances,
De l'un et l'autre extrême il franchit les distances :
Il touche aux opposés, dont il est le milieu,
Et l'homme est la nuance entre l'atome et Dieu.
Noble et brillant anneau de la chaîne inégale,
Qui du néant à l'être embrasse l'intervalle;
De l'ange et de l'insecte il partage le sort.
Faible immortel, blessé du glaive de la mort,

Enfant de la poussière, héritier de la gloire,
Un ver... un Dieu... chez lui tout est contradictoire.
Qui peut s'interroger, s'observer sans effroi?
Je pâlis, je recule... épouvanté de moi!
Dans ses propres foyers ma pensée étrangère
Me parcourt tout entier, cherche un jour qui l'éclaire:
Au travers de mes sens, mon âme veut se voir;
Et l'être intelligent ne peut me concevoir.
Oui, l'homme est, pour lui-même, un effrayant mystère:
Au sein de la bassesse, au sein de la misère,
Son front s'élève au ciel, de gloire environné:
Il est plus fier encor qu'il n'est infortuné.
Sur mes destins confus ma raison indécise
Flotte entre la terreur, la joie et la surprise:
Orgueilleux et souffrant, je m'admire et me plains;
Et je crois et je doute, et j'espère et je crains.
Qui peut me conserver, qui peut m'ôter la vie?
Un jour, il faudra bien qu'elle me soit ravie;
Mais aussi, rien ne peut m'enchaîner au tombeau;
L'âme y prend son essor vers un monde nouveau.
Non, l'immortalité n'est point une chimère;
Sur ce grand intérêt la nature m'éclaire.
Ce ciel éblouissant, ce dôme lumineux
Laisse échapper vers moi, du centre de ses feux,
Un rayon précurseur de la gloire suprême:
Tout la peint à mes yeux, tout..., le sommeil lui-même.
Quand ce dieu taciturne abandonne au repos
Mes sens appesantis sous de mornes pavots,
Des fers de sa prison libre et débarrassée,
Mon âme suit encor le vol de la pensée.

Sur un sol fugitif formant des pas trompeurs,
Elle foule tantôt la verdure et les fleurs :
Tantôt triste, pensive et s'enfonçant dans l'ombre,
Elle suit, effrayée, un bois lugubre et sombre.
D'un rocher, quelquefois, elle roule soudain;
Ses bras ensanglantés l'y suspendent en vain :
Elle retombe; un lac la reçoit dans sa chute;
Sa peur oppose à l'onde une pénible lutte;
Elle se débat, nage, et regagnant le bord,
Sur le roc escarpé gravit avec effort.
Dans la course des vents quelquefois entraînée,
Elle s'élance et croit planer, environnée
De ces sylphes brillans, de ces esprits divers,
Fantômes revêtus de la pourpre des airs :
Mais, soit que son erreur la console ou l'afflige,
De ses songes confus le bizarre prestige
Lui dit, que son instinct, son vol impérieux
L'élève vers sa source, en l'élevant aux cieux;
Qu'aux plaines de l'éther développant son aile,
Elle abandonne un corps appesanti, loin d'elle;
Que son être est plus noble, et qu'elle ne sort pas
De la vile poussière éparse sous mes pas.

Ainsi l'ombre elle-même, à travers son nuage,
De l'immortalité me présente l'image :
Un jour pur, éternel s'annonce dans la nuit.
Le silence me parle et le rêve m'instruit.

On se berce, en veillant, de songes plus funestes.
A la clarté du jour, sous les voûtes célestes,
N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil
De fantômes plus vains que les jeux du sommeil?

Insensé! j'espérais, je voulais l'impossible :
Je cherchais dans l'orage un calme incompatible.
Sur ce globe mouvant égarant mes désirs,
Je croyais, dans leur fuite, arrêter les plaisirs.
Quel brillant univers habitait ma jeunesse!
Comme il s'embellissait au gré de mon ivresse!
A l'essaim des amours les jeux entrelacés,
Des folâtres plaisirs les groupes dispersés
De ce monde charmant ornaient les perspectives;
Mon prisme y répandait les couleurs les plus vives.
Ebloui de l'éclat de ces rians tableaux,
Tel que le ver, captif sous l'or de ses réseaux,
Qui de ses propres nœuds s'embarrasse et se lie,
Je m'entourais des fils tissus de ma folie :
J'épaississais le voile étendu sur mes yeux.
Aveuglé par mes mains, fuyant l'éclat des cieux,
Du jour de ma raison redoutant la lumière,
J'aimais à me rouler dans ma chaîne grossière.
Hélas! et de mes sens j'idolâtrais l'erreur;
Satisfait et trompé, je goûtais mon bonheur,
Lorsque soudain j'entends ces timbres formidables,
Ces sons retentissans en échos lamentables,
Ces cloches qui, sans cesse, aux gouffres du tombeau,
Appellent des humains le malheureux troupeau.
Je m'éveille et me vois, à mon heure suprême,
Livide et desséché, faible et mourant moi-même.
Plaisirs, trésors, grandeurs, tout s'est évanoui!
J'ai perdu l'univers dont mon âme a joui.
Il ne lui reste, hélas! de cet immense empire,
Qu'un automate usé que la mort va détruire.

Oui ; les fils qu'Arachné développe dans l'air
Sont des câbles pesans, sont des chaînes de fer
Près de ces nœuds légers, dont l'étreinte nous lie
Un moment au bonheur, un moment à la vie.
Tranquillité des cieux, toi seule aux immortels
Donnes le vrai bonheur et les plaisirs réels :
C'est là qu'ils coulent purs de leur source sacrée.
Rien n'arrête en son cours leur égale durée :
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'est jamais.
Au séjour fortuné de l'éternelle paix
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes,
Qui des plaines de l'air descendant sur les mondes,
Y versent le malheur ou quelques biens suspects.
Dans la malignité des plus sombres aspects,
Sur ce globe orageux l'influence des astres
Jette ainsi ses poisons et d'éternels désastres.
Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,
Fait sortir de son urne un hasard plus heureux,
Sa faveur éphémère est aussitôt détruite.
Si d'immenses débris le temps sème sa fuite,
Si de l'énorme faux, que soulève son bras,
Il moissonne, en courant, les plus vastes états;
Chaque heure, de son glaive également armée,
Frappe les vains plaisirs, dont notre âme est charmée.
Eh ! combien sont flétris dans leur germe infecté !
Mon rapide bonheur fut à peine goûté :
Le monde le promet et jamais ne le donne :
La fortune le prête et toujours l'empoisonne.
Le bonheur sur la terre ! en quel temps ? en quels lieux ?
La réalité fuit... l'ombre abuse nos yeux.

C'est la seule vertu qui le goûte et l'épure :
Puisé dans elle-même, elle seule en est sûre.
La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté :
Ainsi que du soleil s'écoule la clarté,
Sa joie indépendante émane de son être.
Ah! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connaître
Et mes plaisirs si faux et mes biens si peu vrais!
Qu'elle eût à ma vieillesse épargné de regrets!
Implacable tyran, dont le pouvoir se fonde
Sur la destruction des empires du monde;
O mort! qui dois un jour, sur le trône des airs,
Eteindre et dévorer l'astre de l'univers;
Replonge tout, barbare, au fond des noirs abîmes :
Les mondes, leurs soleils, ce sont là tes victimes;
Mais moi, puis-je être, hélas! digne de ton courroux?
Pourquoi sur un atome appesantir tes coups?
L'astre des nuits à peine, en sa course nocturne,
Eut arrondi trois fois son globe taciturne,
Que d'un trait de ta main, mon cœur déjà percé
S'en est senti, trois fois, mortellement blessé.
C'est en vain que le temps coule et change mes heures,
J'habite vainement de nouvelles demeures;
Je n'y retrouve point le plaisir qui m'a fui :
Un divorce éternel me sépare de lui.
De mes réflexions le poison me consume :
Il s'aigrit sur mon cœur abreuvé d'amertume.
Hélas! l'obscurité, le silence des nuits
Redouble encor l'horreur de mes profonds ennuis;
Je m'y sens dévoré du feu de ma pensée.
Par elle, quelquefois, ma douleur caressée,

Se flattant d'y revoir les biens que j'ai perdus,
La suit dans les détours des temps qui ne sont plus :
Mais là, d'un fer caché, sa fureur m'assassine.
Pour ajouter encore aux maux qu'elle imagine,
De mes plaisirs passés l'inhumaine se sert :
Aux lieux qu'ils habitaient je ne vois qu'un désert,
Qu'une plage lugubre où voltigent des ombres.
Aux rayons expirans de quelques lueurs sombres,
J'y vois de mon bonheur les vains débris épars :
Tous mes ressouvenirs sont armés de poignards;
Tous; et ces voluptés qui me furent si chères,
Mon faste éblouissant, mes grandeurs passagères,
A mes esprits confus n'ont laissé que l'effroi.
   Mais quoi! dois-je me plaindre et ne plaindre que moi?
Non, non; mes tristes yeux pleurent une infortune
Partout multipliée, à mille êtres commune :
Le malheur fut toujours la loi de l'univers.
Les mortels, sous des traits, sous des poisons divers,
En ont senti la pointe, ou bu la coupe amère;
Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère :
Leur mère, dans ses flancs déchirés et meurtris,
Transmit sa destinée à ses malheureux fils.
   Combien autour de nous mugissent de tempêtes!
Que d'écueils sous nos pas, de fléaux sur nos têtes!
Le glaive des guerriers, le poignard des tyrans,
Le feu de la discorde et celui des volcans,
La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,
Des prompts embrasemens l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim, qui creuse des tombeaux,
La misère traînant ses horribles lambeaux,

Le désordre, le choc de la nature entière,
Tourmentent des mortels la pénible carrière.
Ici, privés du jour, à jamais renfermés
Sous de noirs souterrains, des spectres animés
S'enfoncent, à regret, dans une mine avare.
Là, sur le sein des mers, un despote barbare
A la rame pesante enchaîne ses égaux,
Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux:
De la vague orageuse ils brisent la colère;
Et le seul désespoir est leur affreux salaire.
Ici, des malheureux, vieillis dans les combats,
Epuisés, mutilés pour des maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes,
Mendier un pain noir qu'ils détrempent de larmes.
Là, d'éternels besoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord unissant leurs fureurs,
A mille infortunés, pressés par l'indigence,
Ne laissent qu'un cercueil pour dernière espérance.
Vois-tu, sous ce parvis, cette foule de morts?
Le sein des hôpitaux les rejette au-dehors.
Entends-tu ces mourans, qui demandent leur place,
Et d'un lit douloureux sollicitent la grâce?
Que d'hommes, mollement élevés et nourris,
Sur le seuil des palais font entendre leurs cris!
L'humiliant refus repousse leur prière.
Riches voluptueux, courez sous la chaumière;
Et lorsque le plaisir s'émousse sur vos sens,
Quand l'habitude éteint vos désirs languissans;
Volez respirer l'air de ces tristes asiles;
A la main qui demande, ouvrez des mains faciles;

Le spectacle touchant de tant de maux soufferts
Rendra vos goûts plus vifs et vos plaisirs plus chers.
La sensibilité s'éveille dans les larmes :
Mais la pitié pour vous aurait-elle des charmes ?
Non, barbares ! jamais elle n'émut vos cœurs ;
Jamais vos froides mains n'ont essuyé de pleurs !
   Encor si, réservé pour un juste supplice,
Le trait de la douleur n'atteignait que le vice ;
Mais de la vertu même il attaque les jours.
De la fatalité le malheur suit le cours :
Intempérant ou sobre, innocent ou coupable,
On ne peut éviter un mal inévitable.
Fuit-on dans les déserts ? le chagrin nous y suit :
La peur hâte la chute et la prudence nuit.
Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe
Nous entraîne vers elle ; et qui la fuit y tombe.
La félicité même, en couronnant nos vœux,
Ne nous donne jamais ce qu'elle offrait d'heureux.
La réalité trompe et détruit l'espérance :
Au vide qu'on éprouve, on sent leur différence.
Dans nos jours les plus beaux, que d'orages secrets !
La joie a ses dégoûts, le plaisir ses regrets.
En vain de ses faveurs la nature est prodigue :
De son cours le plus doux le calme nous fatigue.
L'amour a des fureurs, l'amitié des soupçons :
L'œil jaloux voit partout de lâches trahisons.
Nul bien qui n'offre un doute, et nul mal qu'on ne croie :
Le cœur le plus heureux empoisonne sa joie.
Hélas ! sans accidens que de calamités !
Sans guerre et sans rivaux combien d'hostilités !

Eh! qui peut des mortels calculer les alarmes?
Mes yeux, pour tant de maux, n'ont point assez de larmes!
Que d'horreurs sur ce globe et que d'affreux climats!
Que la fécondité s'étend peu sous nos pas!
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles,
Combien de sol inculte et de plages stériles!
Là, le sauvage aspect des plus sombres forêts;
Ici, l'impur limon, la fange des marais;
Là, des sables brûlans, ici des mers glacées;
Là, vers un ciel obscur des roches élancées.
Plus loin, dans les déserts, des reptiles affreux,
Des monstres, des poisons, et la mort avec eux.
Ce tableau de la terre est celui de la vie;
Et l'homme, en ce séjour, se croit digne d'envie!
Royaume misérable, où tout blesse l'orgueil,
Où le trône s'écroule et fond dans un cercueil;
Où le plaisir est froid, où la peine est cuisante,
Où le chagrin dévore, où le repos tourmente;
Où de nos passions le reflux orageux
Emporte loin de nous et nos cœurs et nos vœux;
Où la mort, sous nos pas, ouvrant ses noirs abîmes,
Menace, à chaque instant, d'engloutir ses victimes.
O lune, astre inégal, triste flambeau des nuits,
Ton globe est moins changeant que le globe où je suis:
Mais, que vois-je? il pâlit, il lance un jour horrible:
Témoin de mes malheurs, y serais-tu sensible?
Me plaindre!... et le vieillard implore mon appui!
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!
Ah! volons; dans mes bras accueillons leur faiblesse:
L'humanité me parle et pour eux m'intéresse.

La nature nous fit un cœur compatissant :
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent
Mérite que leur poids sur lui s'appesantisse;
Mais des peines d'autrui partager le supplice,
Mais les souffrir soi-même et leur donner des pleurs,
Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.
Que dis-je? On se console en pleurant sur les autres :
Les maux que nous plaignons adoucissent les nôtres.
O vous, vous, mes égaux, vous, malheureux humains,
Vous, qu'un destin semblable unit à mes destins,
Si, dans un cœur sensible, il est pour vous des charmes,
Montrez-moi vos douleurs et comptez sur mes larmes !

Si l'homme, d'un seul pas, entrait dans l'avenir,
Qu'il verrait de grandeurs au moment de finir!
Que de biens fugitifs! que de chutes prochaines!
Que l'on aurait pitié des fortunes humaines!
Lorenzo, la fortune est prodigue pour toi :
En recevant ses dons, tremble et pâlis d'effroi!
Son sourire perfide annonce des disgrâces :
Ses trompeuses faveurs sont autant de menaces.
Ah! crains de t'assoupir aux accens de sa voix :
Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois :
Veille, prudent pilote, et n'attends pas l'orage;
Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
Crois-moi; le ciel t'éprouve et ne t'a rien donné :
Crains, dans un sort heureux, un sort infortuné:
Va, je ne me fais point une barbare joie
De dissiper l'ivresse où ta raison se noie.
Tu le penses peut-être; et l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur :

Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose.
Je vois le précipice où ta langueur repose :
Sur ses bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaisirs dont frémit ton ami
(Pardonne à ma pitié ce langage sévère).
Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire;
Que l'infortune, un jour, viendra dans ton palais
Exiger durement le prix de ses délais;
Que l'homme heureux contracte et s'engage avec elle;
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle;
Et que l'adversité, s'armant de fouets vengeurs,
A nos plaisirs passés mesure nos douleurs?
Ah! d'une folle joie évite l'imprudence;
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouissance.
Dans des transports trop vifs le bonheur se détruit :
Le désespoir nous reste et l'illusion fuit.
Tels que ces faux amis, dont la vaine tendresse,
Sans motif et sans choix, persécute ou caresse,
Nos volages plaisirs se tournent contre nous,
L'amertume succède au nectar le plus doux.
Non; point de volupté que le temps ne corrompe :
Lorenzo, je l'ai dit, crains le bonheur : il trompe.

Cher Philandre, avec toi j'ai vu le mien périr :
Sous le souffle mortel de ton dernier soupir,
J'ai vu se dissiper ce faible météore :
J'ai perdu tous mes biens..., ta tombe les dévore.
L'univers, à mes yeux, flétri, désenchanté,
Ne m'offre plus l'éclat qu'il t'avait emprunté.
Ce charme qu'un ami répand sur la nature,
Ces fantômes brillans, cette riche parure,

Tout ce qui me fut cher, tout s'est anéanti.
Vil rebut des humains, sous l'âge appesanti,
Jeté dans un désert et perdu dans le vide,
J'arrose de mes pleurs le sol le plus aride.
Tout s'éteint, tout s'efface et l'enchanteur est mort.
O misère de l'homme, ô déplorable sort!
Quoi! mon ami n'est plus qu'une cendre glacée,
Sous un marbre lugubre, immobile et pressée!
Philandre, tu touchais au terme de tes vœux:
Tu prenais, vers la gloire, un vol impétueux.
Jeune triomphateur, des mains de l'immortelle
Déjà tu recevais la palme la plus belle;
Tu montais sur son char, d'un air calme et serein:
Mais un monstre perfide et caché dans ton sein,
La mort, l'affreuse mort, se glissant en silence,
Riant de tes projets, de ta folle espérance,
A l'heure du triomphe, au moment de l'orgueil,
Sous un froid mausolée enferma ton cercueil.

L'homme ne prévoit rien, à peine il conjecture:
Sans guide et sans lumière, il marche à l'aventure,
Ses vains pressentimens ne sont que des erreurs.
Combien de fois son rire expira dans les pleurs?
Hélas! que notre vue est faible et limitée!
Par un sombre rideau toujours interceptée,
Au-delà du présent elle ne va jamais:
Le moment qui doit suivre est sous un voile épais;
Et l'aiguille du temps, des heures entourée,
Ne nous donne à la fois qu'un point de leur durée:
On ne peut ni hâter, ni devancer leur cours.
Avant qu'elle se mêle au nombre de nos jours,

Le sort veut que chaque heure et jure et lui réponde,
De garder ses secrets dans une nuit profonde.
Hélas ! et dans ce doute, où flotte l'avenir,
L'éternité peut naître et le temps peut finir!
De la fatalité telle est la loi suprême;
Ce qui doit être un jour peut être à l'instant même.
A la mort, au destin les momens sont égaux;
La sécurité trompe et tout espoir est faux.
De l'homme, cependant, l'orgueilleuse chimère
Nourrit du lendemain l'attente mensongère;
Ce lendemain fatal le conduit au tombeau.
Lui-même de ses jours croit tourner le fuseau;
Il en étend le fil, il en grossit la trame.
Dans les illusions de l'espoir qui l'enflamme,
Sur un sable mobile il élève, il construit :
Il projette le jour....., il expire la nuit.
Ah! Philandre était loin de commander sa tombe!
L'erreur la plus grossière, où l'humanité tombe,
Est que, jeune ou vieillard, l'homme soit convaincu
Qu'il commence de vivre, et qu'il n'a point vécu.
Il se croit, chaque jour, au jour qui l'a vu naître.
Au sein de l'avenir il rejette son être;
La sagesse l'attend dans un âge plus mûr.
Tranquille, il applaudit à ce sage futur;
Et l'homme du moment, plein de cette espérance,
D'un projet de vertu s'enorgueillit d'avance.
C'est ainsi que le temps échappe de nos mains;
Nous perdons des jours sûrs pour des jours incertains.
Déjà dans son été, l'homme à peine soupçonne
L'imprudente conduite, où son goût l'abandonne.

D'un âge moins fougueux il prévoit la saison;
Plus calme, il se promet d'écouter sa raison :
Mais l'automne s'écoule et rien ne s'exécute.
La peur le détermine au moment de sa chute :
Dans l'hiver de sa vie il tente un faible effort :
L'habitude résiste.... il balance.... il est mort !

La mort!... tout nous en offre et l'image et l'idée;
Mais combien peu notre âme en est intimidée!
Près de nous porte-t-elle un coup inattendu ?
Il étonne, un moment, notre orgueil éperdu.
Quoique de nos amis la foule disparaisse,
Quoiqu'ils meurent du trait dont la pointe nous blesse,
La cicatrice est prompte et se ferme soudain.
Sous un ciel menaçant l'orage gronde en vain :
L'épouvante finit quand la foudre est éteinte ;
Et l'oubli du danger suit un instant de crainte.
Hélas ! on se rendort dans un calme nouveau!
La trace de la flèche et du vol de l'oiseau
Dans le vague des airs est moins vite effacée
Que ne l'est de la mort l'importune pensée.
Des antres du trépas les sombres profondeurs
Ont à peine reçu les objets de nos pleurs,
Que leur triste mémoire y reste ensevelie.

Philandre! ah! malheureux ! qui, moi ? que je t'oublie !
Mânes chers et sacrés, ô mon ami..., jamais !
Rien, non, rien dans mon cœur n'effacera tes traits;
Ce cœur, plein d'amertume, est plein de ton idée.
Crois-moi, l'aube du jour fût-elle retardée,
Dans son cours le plus lent, la plus longue des nuits
Ne pourrait épuiser l'excès de mes ennuis;

Et le cri matinal du chantre de l'aurore
Aux cris de ma douleur se mêlerait encore.
Déjà sa voix perçante annonce le soleil...
Pourquoi, fatal oiseau, presse-tu ton réveil ?
Ah ! les infortunés frémissent de t'entendre !
O toi, toi, dont le chant est un soupir si tendre,
Philomèle, poursuis tes accords douloureux !
Comme toi déchiré, comme toi malheureux,
Je me plais à gémir, à soupirer dans l'ombre :
Tous deux environnés du voile le plus sombre,
Nous poussons nos regrets vers la voûte des cieux.
La nature, écoutant tes sons harmonieux,
Semble de tes douleurs plaindre la violence ;
Et les astres émus se roulent en silence.
Mais, hélas ! à mes cris les astres, l'univers,
Tout est sourd ; et ma voix fatigue en vain les airs.
Cependant, Philomèle, autrefois le génie
De tes plus doux accens surpassa l'harmonie :
Des esprits immortels, élevant leur essor,
Enfantèrent des sons qui nous charment encor.
De ces chantres fameux j'imite le délire :
Entre mes doigts glacés j'ose prendre leur lyre ;
Mais combien ma faiblesse énerve ses accords !
O vous, qui m'inspirez vos sublimes transports,
Audacieux Milton, et toi, divin Homère,
Vous chantiez entourés d'une ombre involontaire ;
Moi, dans celle des nuits je m'enfonce par choix.
Embrasé de vos feux, que n'ai-je votre voix !
Pope, le dieu des vers, l'amour de ma patrie,
Peignit l'homme mourant sous le poids de la vie ;

Dans un plus noble essor je le chante immortel.
M'élançant de la terre au séjour éternel,
J'abandonne ce globe, arrosé de mes larmes;
Pour un être souffrant peut-il avoir des charmes?
L'espoir du malheureux est l'immortalité.
Dans le cercle du temps loin de s'être arrêté,
Si Pope de son vol eût poursuivi la trace,
Et porté jusqu'au ciel sa généreuse audace,
Au-devant de ses pas, à ses yeux satisfaits,
L'éternité brillante eût ouvert son palais.
Moins timide que moi, franchissant la barrière,
Entraîné dans des flots d'azur et de lumière,
Il eût décrit l'Olympe où l'homme est appelé :
Consolateur du monde, il m'aurait consolé.

DEUXIÈME NUIT

D'YOUNG.

L'OISEAU qui, du sommeil interrompant les heures,
Jette des cris aigus autour de nos demeures,
Qui, portant jusqu'à nous ses rapides accens,
Réveille nos esprits et ranime nos sens;
Le coq chante : sa voix, dans les airs élancée,
Me rappelle à moi-même et me rend la pensée.
De l'Éternel sur moi les regards sont ouverts;
Il voit tout d'un coup-d'œil, l'atome et l'univers,
Qu'il me voit abattu !... Mes yeux s'appesantissent :
Laisserai-je couler les pleurs qui les remplissent?
Sans le courage, hélas ! que seraient les mortels?
En cédant à ses maux on les rend plus cruels.
Ignoré-je à quel prix le ciel m'a donné l'être?
Je pleurais, au berceau, le jour qui m'a vu naître.
Le premier cri de l'homme est un cri de douleur ;
De mes obscurs destins subissons la rigueur.
L'esclave vainement lutte contre sa chaîne :
L'intrépide la porte, et le lâche la traîne.
O toi, qui déployais aux yeux de ton ami
La stoïque fierté d'un courage affermi;
Toi qui, dans le printemps d'une aimable jeunesse,
Entremêlais aux fleurs les fruits de la sagesse;

Toi, toi, dont l'éloquence avec tant de candeur
Epanchait dans mon sein les vertus de ton cœur;
Combien de fois, Philandre, éclairés l'un par l'autre,
Avons-nous pesé l'homme, et son sort et le nôtre!
Nous cherchions l'équilibre et des maux et des biens.
Contens d'approfondir d'utiles entretiens,
Notre goût dédaignait tous ces sujets frivoles
Que l'art surcharge, en vain, du faste des paroles.
Le champ des fictions par nous abandonné
Restait à ces auteurs d'un siècle efféminé;
Trop futiles esprits, dont le talent suprême
Est d'irriter un feu qui s'allume lui-même.
Lorsque, des voluptés dangereux orateurs,
De leur filtre brûlant ils infectaient les cœurs;
Quand, suivis de la foule aux bosquets d'Amathonte,
Des fêtes de Vénus ils célébraient la honte;
Lorsqu'à leurs yeux, couverts d'un funeste bandeau,
La raison méconnue éteignait son flambeau;
Philandre et moi, conduits par des clartés nouvelles,
Nous cherchions la vertu dans des routes plus belles.
L'amitié devançait nos pas; et les chemins
Etaient semés des fleurs qui tombaient de ses mains.
Loin du cours turbulent des passions humaines,
A l'ombre des berceaux, sur le bord des fontaines,
Dans le sein du bonheur, dans le sein de la paix,
Goûtant la volupté de deux cœurs satisfaits,
Abandonnant tous deux nos âmes attendries
A ce calme, où l'on suit de douces rêveries,
Il semblait que l'été, plus beau, plus pur encor,
Renouvelât pour nous les jours de l'âge d'or.

Lorsque du sombre hiver l'haleine hyperborée
Revenait engourdir la nature éplorée,
De sages entretiens et de nobles débats
Charmaient, dans nos foyers, la saison des frimas.
Nous passions, sous nos toits et sous d'heureux ombrages,
Les hivers sans ennui, les étés sans orages.
   Ornement de ce globe, ô fruit délicieux
Que nourrit l'influence et la faveur des cieux;
O divine amitié dont la tige chérie
Enveloppe de fleurs les ronces de la vie;
Toi, la volupté pure et le souverain bien!
Le nectar de l'abeille est moins doux que le tien.
Quand la félicité, du séjour du tonnerre,
Précipite son vol et regarde la terre,
C'est toi que sa présence y vient favoriser :
Sous tes rameaux unis elle aime à reposer.
C'est là qu'elle s'admire et jouit d'elle-même,
A l'aspect des plaisirs d'un couple heureux qui s'aime.
C'est là qu'elle pénètre au sein de deux amis,
Dans des songes rians, auprès d'elle endormis.
Elle préfère au faste, au tumulte du monde,
De ces sages humains la retraite profonde :
L'Amitié solitaire y triomphe du sort;
Elle y fixe le temps, y survit à la mort.
Le temps! la mort! tous deux m'ont enlevé Philandre;
Mais sa cendre me reste, et j'aime encor sa cendre.
Elle émeut à la fois ma joie et ma pitié :
Une tombe est pour moi l'autel de l'amitié.
C'est là que je l'invoque et soupire après l'heure
Qui rejoindra mon être à l'ami que je pleure.

Oui, déesse ; à ton culte, à des soins si touchans
Je consacre à jamais et ma lyre et mes chants.

Toi, dont l'ambition, dans la route commune,
Suit le char fugitif de l'ingrate fortune,
Toi, Lorenzo, sais-tu de quels biens plus réels
L'amitié généreuse enrichit les mortels ?
Ce couple inséparable, uni par la nature,
Le bonheur, la sagesse... un ami les procure.
Sur sa bouche éloquente on puise ses trésors.
Comme un plus doux sommeil suit les travaux du corps,
Dans un tendre commerce, après s'être exercée,
L'âme avec plus de fruit médite sa pensée :
L'esprit se développe au feu des entretiens.

Le misantrope obscur, sans amis, sans liens,
Qui promène à travers sa froide solitude
D'un cœur désoccupé la vague inquiétude,
N'ayant autour de lui que des fantômes vains,
Laisse errer, sans objet, ses esprits incertains :
Il végète, il s'endort dans sa morne existence.
Au fond de la retraite et dans l'indifférence,
La pensée, au hasard, prend un aveugle essor :
Sans force, sans chaleur, brute et sauvage encor,
Elle parcourt ce vide, imaginaire espace
Où la confusion l'égare et l'embarrasse :
Elle y roule éperdue, y bondit tour-à-tour,
Rampe, s'élève, tombe et périt sans retour.

Mais, dans les entretiens, sa fougue ralentie
Obéit à des lois et marche assujettie.
Dans une route aisée, elle suit la raison,
S'arrête sous le frein, vole sous l'aiguillon.

Tel un jeune coursier, sous la main qui le dresse,
Mêle à ses mouvemens la grâce et la justesse.
Les égards, les devoirs de la société,
Et le désir de plaire et la rivalité,
Tout prête aux entretiens l'intérêt le plus tendre.
Le cœur parle à l'esprit et l'esprit sait l'entendre.
Du choc des sentimens et des opinions,
La vérité jaillit et s'échappe en rayons;
Rayons multipliés qu'elle-même rassemble
Au foyer de deux cœurs qui la cherchent ensemble :
C'est là qu'elle répand son éclat le plus pur.
Si, privé d'un ami, loin d'un commerce sûr,
Tu ne peux au-dehors déployer tes pensées,
Dans leur germe stérile elles meurent glacées.
L'amitié les féconde au feu du sentiment,
Leur donne la chaleur, l'âme et le mouvement :
Mais lorsque, dans ton sein, solitaires, captives,
Un silence orgueilleux les fait languir oisives;
C'est un faible sillon sur la poussière empreint,
Un songe qui s'efface, un flambeau qui s'éteint.
  Le Dieu qui de son souffle a créé la parole,
S'il suffit de penser, nous fit un don frivole.
Mais non; ce son de voix, cet organe enchanteur,
Interprète éloquent de l'esprit et du cœur,
Lorsqu'au fond du cerveau la raison l'a tracée,
Sur les lèvres de l'homme achève la pensée.
Là, comme un or brillant, au creuset épuré,
De la perfection elle atteint le degré.
Cet art ingénieux, l'art charmant du langage,
L'accommode à nos goûts, la plie à notre usage;

Et si la vérité l'embellit de ses traits,
Notre âme s'en saisit et l'adopte à jamais.
  La science n'est rien dans l'ombre ensevelie;
En la communiquant, l'esprit la multiplie.
Il en est du savoir ainsi que des trésors;
Stériles au-dedans et féconds au-dehors.
Eh! jouit-on des biens que l'on n'ose répandre?
Donner, c'est acquérir; enseigner, c'est apprendre.
Tel un arbre chargé de verdure et de fruit,
Plus riche par son luxe, et donne et reproduit.
Combien de vérités, qu'un silence funeste
Etouffe sous l'amas d'un savoir indigeste,
Qu'au fond de la retraite un esprit sombre et dur
Abandonne aux langueurs de son repos obscur,
Qui, par d'heureux débats au jour développées,
D'une utile lumière auraient été frappées?
C'est ainsi que les flots, l'un par l'autre brisés,
S'épurent sous le choc de deux vents opposés;
Que la mer agitée en ses grottes profondes
Pousse et rejette au loin l'écume de ses ondes;
Tandis que le marais, tranquille en ses roseaux,
Sur un sol infecté laisse croupir ses eaux.
  Ah! quittons de nos toits l'asile solitaire!
Courons; que d'un ami la raison nous éclaire:
Jetons-nous dans ses bras; cherchons-y le bonheur.
Que je plains le mortel et farouche et rêveur
Qui, prenant pour vertu l'âpreté de sa bile,
Loin des sociétés s'emprisonne et s'exile!
La sagesse de l'homme est l'art de vivre heureux.
Celle qui n'atteint pas ce terme de nos vœux

Est plus folle, en effet, que ne l'est la folie :
Elle en a les travers, sans l'aimable saillie :
Le fou de la nature est moins infortuné
Qu'un fou dans ses écarts tristement raisonné.
Le vrai sage n'a point l'orgueil de la sagesse :
Il est homme et sensible ; un ami l'intéresse.
La nature elle-même éleva les autels
Où l'amitié reçoit l'hommage des mortels ;
A ce culte sacré son instinct nous appelle.
La pente la plus douce et la plus naturelle
Vers un cœur qui l'attire entraîne notre cœur.
Qui ne cède au besoin d'y verser son bonheur ?
Le bonheur n'est goûté qu'autant qu'on le partage.
On le prête, on le donne, on jouit davantage.
Qu'un ingrat en lui-même ose l'envelopper,
Du vide de son âme il le sent échapper ;
Appauvri dans ses mains, il l'en voit disparaître :
On n'est point heureux seul, autant qu'on le peut être.
Je veux que mon ami soit riche de mes biens,
Que ma félicité, mes plaisirs soient les siens.
Eh ! qui sans un ami peut se plaire à soi-même ?
C'est par lui qu'on se plaît, et c'est dans lui qu'on s'aime :
Nous vivons de son âme, il respire par nous.
Quand le plaisir s'arrête au fond d'un cœur jaloux,
C'est un feu sans chaleur, étouffé sous la cendre ;
Mais s'il se communique et sort pour se répandre,
Si, du cœur d'un ami vers le mien réflété,
A son plus doux prestige il joint la volupté,
C'est alors qu'il me brûle et redouble ses flammes :
Ah ! nous l'éprouvons tous ; le bonheur veut deux âmes.

Mais combien d'un ami le choix est dangereux!
Le plus vrai, le plus sûr est l'ami vertueux.
Observe; et la raison te le fera connaître.
Loin de toi l'amitié que le vice a fait naître;
Dans ses chastes plaisirs l'amitié veut des mœurs.
Alors qu'on l'abandonne à d'impures ardeurs,
L'âme se fond, s'écoule et bientôt se resserre;
Du feu des passions tel est le caractère:
Le cœur qu'il amollit reprend sa dureté.
La vertu seule émeut la sensibilité;
Son charme la produit, son feu la renouvelle.
Qu'il est beau de s'unir et de s'aimer pour elle!
On l'aime, on la cultive, on la cherche à l'envi;
L'un par l'autre entraîné, l'un de l'autre suivi,
On court dans sa carrière, on se hâte, on s'élance.
Noble émulation, heureuse concurrence,
Le plus beau des présens que l'amitié nous fait,
Son lien le plus fort et son plus noble attrait!
Par elle deux amis, dans un élan sublime,
Des plus hautes vertus vont atteindre la cime:
Les cieux sont abaissés sous un vol aussi prompt,
Aux célestes parvis tous deux entrent de front;
Et l'immortalité, les recevant ensemble,
Eternise en son sein le nœud qui les rassemble.

Toi, qui de l'amitié recherches la faveur,
A ses devoirs sacrés accoutume ton cœur.
Sais-tu pourquoi les grands l'éprouvent infidèle?
C'est que, par un orgueil humiliant pour elle,
Ils pensent qu'attentive à prévenir leurs vœux
Elle cède à l'appât d'un souris dédaigneux;

Que du faste éblouie et par l'or abusée,
Elle offre à leurs désirs une victoire aisée.
C'est que leur vanité, leur flegme indifférent
Reçoit comme un tribut l'hommage qu'on leur rend.
Pareils à ces beautés, à ces froides syrènes,
Qui sous des nœuds de fleurs nous présentent des chaînes;
De cent piéges cachés ils entourent nos pas,
Souples dans la conquête et conquérans ingrats.
Mais leur amorce est vaine et leurs dons sont frivoles ;
Oui, riches indigens, insensibles idoles,
Au nombre de vos biens si notre amour est mis,
Votre calcul est faux : vous n'avez point d'amis.
Est-ce au poids des trésors que l'amitié s'achète ?
Dans quelle illusion ce préjugé vous jette!
Sachez que de l'amour l'amour seul est le prix.
On prodigue avec l'or l'insulte et le mépris.
Fier mortel, aime-moi, si tu veux que je t'aime :
Tu me veux pour ami? sois mon ami toi-même :
Voilà notre traité, c'est celui de l'honneur;
Tu n'es que mon égal, et mon cœur vaut ton cœur.

Apprends que l'amitié, si tes soins l'ont trouvée,
Est, par les mêmes soins, acquise et conservée.
Une ombre, une vapeur obscurcit ses beaux jours,
Un souffle l'inquiète et la trouble en son cours :
Le soupçon l'avilit, la réserve la blesse :
Sa sensibilité fait sa délicatesse.
Connais donc le mortel qui recevra ta foi :
Délibère avec lui, délibère avec toi.
Approfondis son être, examine, apprécie :
Crains l'éclat séduisant de la superficie.

Souvent un beau dehors est le masque du cœur :
Sonde tous les replis, choisis avec lenteur :
Mais ton choix est-il fait, bannis l'inquiétude.
Non, plus de crainte alors et plus d'incertitude :
Que ta main serre en paix le nœud qu'elle a formé :
Sois tout à ton ami, dès que tu l'as nommé.
Sans cette confiance aveugle, abandonnée,
Ton âme est-elle heureuse et s'est-elle donnée?
Ah! si quelque péril suit tes nouveaux liens,
Qu'importe? il est payé par le plus grand des biens.
« Non, non : le sort des rois ne pourrait me séduire.
« Moi, j'envîrais la pompe et l'éclat de leur cour?
« Le cœur de mon ami vaut lui seul un empire;
« Et, monarque adoré, je règne par l'amour! »
Aux jours de mon bonheur ainsi chantait Philandre :
Sa lyre, à mes côtés, rendait un son plus tendre.
Combien de fois ma vue échauffa ses esprits!
De pampres et de fleurs couronné par les ris,
Combien de fois vint-il, plein de joie et d'ivresse,
M'offrir dans nos festins la coupe enchanteresse!
Ah! je croyais la boire à la table des dieux!
Le front calme et les bras étendus vers les cieux,
Philandre, ton ami priait les destinées
De filer en or pur tes nombreuses années.
Vains souhaits!... Cependant, par tes mains présenté,
Le nectar dans mes sens portait la volupté.
Ah! l'amitié sans doute est celui de la vie!
C'est toi qui le versais dans mon âme ravie.
Philandre, chaque jour il devenait plus doux;
Trois lustres écoulés l'avaient mûri pour nous.

Ce n'est que par le temps qu'il s'épure et fermente :
On se trompe aux douceurs d'une amitié naissante.
Depuis quinze ans... (alors je ne les comptais pas)
Mon malheureux ami m'enivrait dans ses bras.
  Où retrouver jamais et qui pourra me rendre
Le naturel heureux, la vertu de Philandre ?
Son cœur vrai méconnut l'imposture et le fard :
La bonté se peignait dans son tendre regard :
Sa bouche avec candeur déployait le sourire.
Epanché près de moi dans un libre délire,
De toutes ses vertus il venait m'enflammer :
Il m'enorgueillissait du bonheur de l'aimer.
Jouissance si chère et toujours regrettée,
Félicité céleste, ô toi que j'ai goûtée !
C'en est fait, tes plaisirs sont à jamais perdus :
Tu n'es plus dans un monde où Philandre n'est plus.
  Philandre ! si mon âme au désespoir ouverte,
Avec trop d'amertume a ressenti ta perte,
Vois le vide où je suis et pardonne au malheur.
L'égarement, l'excès convient à ma douleur.
Il est mort !... Ce mot seul accable et décourage :
Je l'aimais, je le pleure et l'aime davantage.
Non, je ne l'ai connu qu'au bord de son tombeau :
C'est en prenant son vol vers un monde nouveau,
Que son âme, et de gloire et d'éclat entourée,
Dans toute sa noblesse à mes yeux s'est montrée.
Image encor présente à mes sens abattus !
Je ne voyais plus l'homme et voyais ses vertus.
Ah ! s'il m'avait laissé le feu de son génie,
Avec quelle chaleur, avec quelle énergie

Je le peindrais frappé d'un coup inattendu,
Dans les bras de la mort sans faiblesse étendu,
Tranquille sur l'arrêt que ce monstre exécute,
De son être détruit ennoblissant la chute!
Tel est le sage; il meurt comme un beau jour s'éteint.
Ce tableau consolant, nul mortel ne l'a peint:
Nul n'a représenté, d'une touche hardie,
L'honnête homme exhalant le souffle de sa vie.
L'art est faible et borné dans nos timides mains;
C'est à ces purs esprits, protecteurs des humains,
Ministres immortels du dieu qui les anime,
De peindre à nos regards ce spectacle sublime.
Ils l'ont vu; l'homme juste expire sous leurs yeux,
Les palmes à la main, triomphans, glorieux,
Ils entourent le lit de la vertu mourante:
A ce poste d'honneur ils restent dans l'attente:
Ils contemplent ce corps qui, prêt à s'assoupir,
Va s'éteindre à jamais dans un dernier soupir.
Mais moi, triste mortel, qui n'ai que ma tendresse,
Puis-je à cette hauteur élever ma faiblesse?
Ah! cependant, faut-il qu'en un honteux oubli
L'éclat du plus beau nom périsse enseveli?
Ciel! au fond de mon cœur quel cri se fait entendre?
Ce cri, ce cri touchant, c'est la voix de Philandre:
Lui-même dans mes mains vient mettre les crayons:
Lui-même les conduit...; il ordonne..., essayons.
Dieux! comment soutenir ces images funèbres?
Environné soudain d'effroyables ténèbres,
Je crois, saisi de crainte et frémissant d'horreur,
D'une obscure forêt traverser l'épaisseur;

Ou, d'un vieux édifice observant les décombres,
Sous sa voûte lugubre errer parmi les ombres;
Ou, par de noirs sentiers chez les morts descendu,
Dans mille affreux détours embarrassé, perdu,
Marchant à la lueur des lampes funéraires,
Parcourir ces caveaux, ces tombes solitaires,
Ces vastes souterrains, muets, inhabités,
Où les rois, sans grandeur, cessent d'être flattés.
Raffermissons mon âme!... achevons ce que j'ose.
Voici le sanctuaire où Philandre repose :
Plein d'un sombre respect, j'entre...; ô trouble!... ô terreur!
Que vois-je?... un lit de mort!... non, le lit de l'honneur.
Lâche et trop faible ami, reviens de ta surprise :
Un souffle a détruit l'homme; un Dieu l'immortalise.
Regarde! le vaincu va recevoir le prix.

Vous, profanes, fuyez ces augustes lambris;
Fuyez! vos pas impurs souilleraient cet asile.
L'enceinte où la vertu, recueillie et tranquille,
Va consommer ses jours, ses destins glorieux,
Est un temple sacré qui s'ouvre sur les cieux.
Ici la vérité, triomphante et vengée,
Des ombres du mensonge est enfin dégagée;
Hors de son enveloppe ici le cœur est nu;
Ici le masque tombe et le fourbe est connu.
Déchiré par le temps, le voile se sépare;
Sur les bords du tombeau la vertu se déclare;
La modeste vertu sort de l'obscurité.
Les héros de la gloire et de la vanité,
Au moment de franchir ce pénible passage,
Empruntent de l'orgueil un reste de courage :

A cette heure incertaine où la nuit qui descend,
Comme un voile léger, se déploie et s'étend ;
Pendant que les vallons, déjà tristes et sombres,
Se couvrent de rosée, et de vapeurs et d'ombres,
Sur la cime des monts, au faîte d'une tour,
On voit encor briller les derniers feux du jour :
Ainsi, lorsque la mort au milieu des ténèbres
S'apprête à consommer ses mystères funèbres ;
Tandis que le vulgaire, au trouble abandonné,
Dans le deuil et les pleurs baisse un front consterné,
Philandre éblouissant de gloire et de lumière,
Plus calme, plus tranquille au bout de sa carrière,
Maître de son courage et maître de son sort,
S'élevait au-dessus des ombres de la mort.
Sur son auguste front l'espérance étincelle :
Il trouve dans sa chute une grandeur nouvelle :
Et, s'élançant au sein de la divinité,
Vole en triomphateur à l'immortalité.

FIN DU TOME PREMIER.